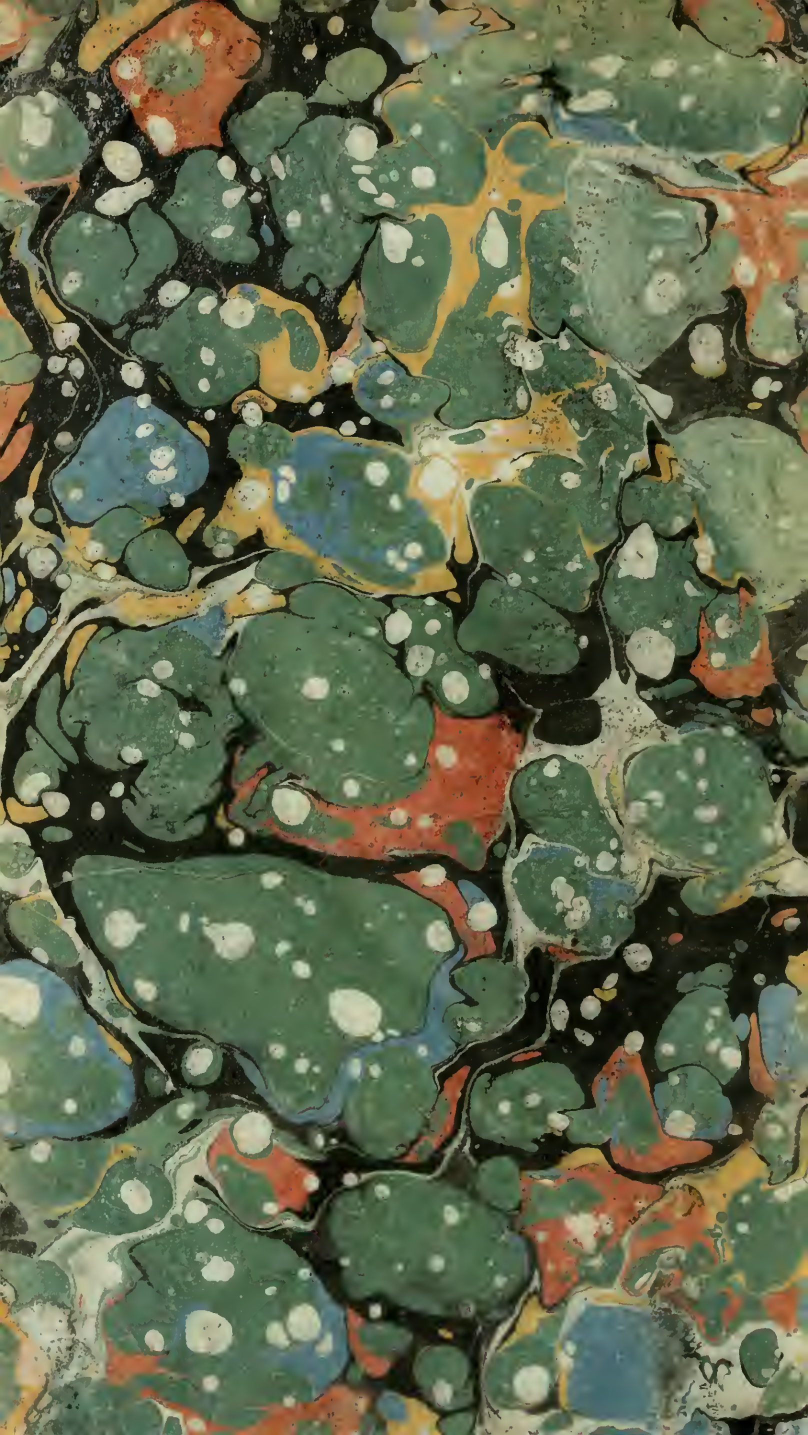
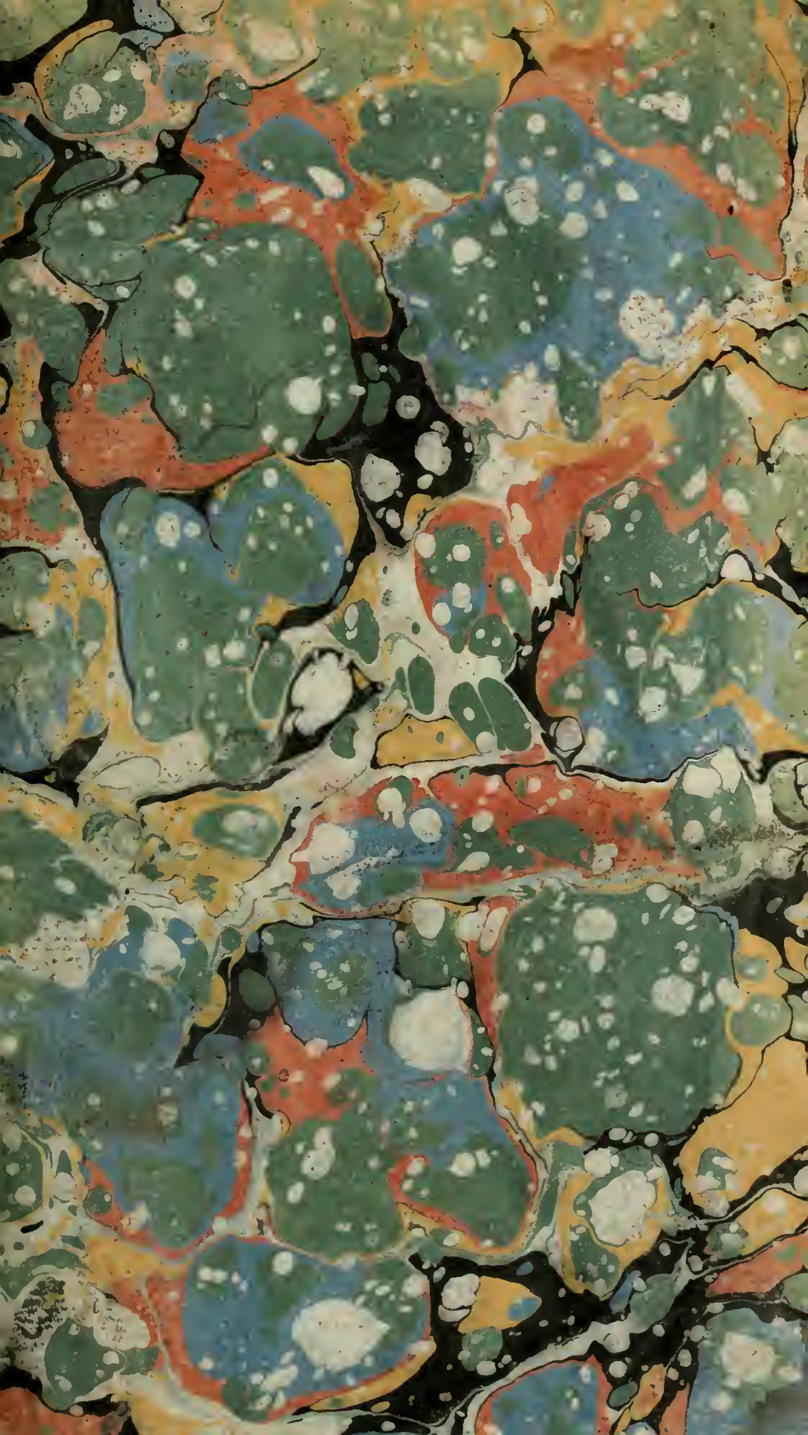






LF
R864-5
.5

ŒUVRES

COMPLETES

DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIERES, ET ORNÉE

DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

TOME DIX-SEPTIEME.

1792.

438628
11.9.45

PQ
2030
1788
t.17



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompletes17rous



inv. 792 Borgnet Sculp.

SCIENCES,

ARTS

ET BELLES-LETTRES.

TOME TROISIEME.

TRADUCTION

DU PREMIER LIVRE

DE L'HISTOIRE DE TACITE.

AVERTISSEMENT.

Quand j'eus le malheur de vouloir parler au public, je sentis le besoin d'apprendre à écrire, et j'osai m'essayer sur Tacite. Dans cette vue, entendant médiocrement le latin, et souvent n'entendant point mon auteur, j'ai dû faire bien des contre-sens particuliers sur ses pensées; mais si je n'en ai point fait un général sur son esprit j'ai rempli mon but; car je ne cherchois pas à rendre les phrases de Tacite, mais son style, ni de dire ce qu'il a dit en latin, mais ce qu'il eût dit en françois.

Ce n'est donc ici qu'un travail d'écolier; j'en conviens, et je ne le donne que pour tel : ce n'est de plus qu'un simple fragment, un essai, j'en conviens encore. Un si rude joûteur m'a bientôt lassé. Mais ici les essais peuvent être admis en attendant mieux; et avant que d'avoir une bonne traduction complete, il faut supporter encore bien des thêmes. C'est une grande entreprise qu'une pareille traduction : quiconque en sent assez la difficulté pour pouvoir la vaincre persévérera difficilement. Tout homme en état de suivre Tacite est bientôt tenté d'aller seul.

C. CORNELII
TACITI
HISTORIARUM
LIBER I.

INITIUM mihi operis Servius Galba iterum, T. Vinius consules erunt. Nam post conditam urbem DCC. et XX. prioris ævi annos multi auctores retulerunt, dum res populi romani memorabantur, pari eloquentiâ ac libertate. Postquam bellatum apud Actium, atque omnem potestatem ad unum conferri pacis interfuit, magna illa ingenia cessere. Simul veritas pluribus modis infracta; primùm inscitiâ reipublicæ ut alienæ, mox libidine assentandi, aut rursus odio adversus dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios. Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris: obtrectatio et livor pronis auribus accipiuntur, quippe

TRADUCTION
DU PREMIER LIVRE
DE L'HISTOIRE
DE TACITE.

Je commencerai cet ouvrage par le second consulat de Galba et l'unique de Vinius. Les 720 premieres années de Rome ont été décrites par divers auteurs avec l'éloquence et la liberté dont elles étoient dignes. Mais après la bataille d'Actium, qu'il fallut se donner un maître pour avoir la paix, ces grands génies disparurent. L'ignorance des affaires d'une république devenue étrangere à ses citoyens, le goût effréné de la flatterie, la haine contre les chefs, altérerent la vérité de mille manieres; tout fut loué ou blâmé par passion, sans égard pour la postérité : mais en démêlant les vues de ces écrivains, elle se prêtera plus volontiers

adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti. Dignitatem nostram a Vespasiano inchoatam, a Tito auctam, a Domitiano longiùs provectam non abnuerim; sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam, et sine odio dicendus est. Quòd si vita suppeditet, principatum divi Nervæ, et imperium Trajani, uberiorem securioremque materiam senectuti seposui : rarâ temporum felicitate, ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet.

Opus aggredior opimum casibus, atrox præliis, discors seditionibus, ipsâ etiam pace sævum. Quatuor principes ferro interempti. Tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta : prosperæ in Oriente, adversæ in Occidente res : turbatum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia et statim amissa : coortæ Sarmatarum ac Suevorum gentes : nobilitatus cladibus mutuis Dacus. Mota etiam propè Parthorum arma falsi Neronis ludibrio. Jam verò Italia

aux traits de l'envie et de la satire qui flatte la malignité par un faux air d'indépendance, qu'à la basse adulation qui marque la servitude et rebute par sa lâcheté. Quant à moi, Galba, Vitellius, Othon, ne m'ont fait ni bien ni mal : Vespasien commença ma fortune, Tite l'augmenta, Domitien l'acheva, j'en conviens; mais un historien qui se consacre à la vérité doit parler sans amour et sans haine. Que s'il me reste assez de vie, je réserve pour ma vieillesse la riche et paisible matiere des regnes de Nerva et de Trajan; rares et heureux temps où l'on peut penser librement, et dire ce que l'on pense !

J'entreprends une histoire pleine de catastrophes, de combats, de séditions, terrible même durant la paix. Quatre empereurs égorgés, trois guerres civiles, plusieurs étrangeres, et la plupart mixtes. Des succès en Orient, des revers en Occident; des troubles en Illyrie; la Gaule ébranlée, l'Angleterre conquise et d'abord abandonnée; les Sarmates et les Sueves commençant à se montrer; les Daces illustrés par de mutuelles défaites; les Parthes, joués

novis cladibus, vel post longam sæculorum seriem repetitis, afflicta: haustæ vel obrutæ urbes fecundissimæ Campaniæ oræ. Urbs incendiis vastata, consumptis antiquissimis delubris, ipso capitolio civium manibus incenso: pollutæ cerimoniæ; magna adulteria; plenum exsiliis mare; infecti cædibus scopuli: atrociùs in urbe sævitum : nobilitas, opes, omissi gestique honores pro crimine, et ob virtutes certissimum exitium : nec minus præmia delatorum invisa quàm scelera, cùm alii sacerdotia et consulatus ut spolia adepti, procurationes alii et interiorem potentiam, agerent, verterent cuncta odio et terrore : corrupti in dominos servi, in patronos liberti, et quibus deerat inimicus per amicos oppressi.

Non tamen adeò virtutum sterile sæcu-

par un faux Néron, tout prêts à prendre les armes; l'Italie, après les malheurs de tant de siecles, en proie à de nouveaux désastres dans celui-ci; des villes écrasées ou consumées dans les fertiles régions de la Campanie; Rome dévastée par le feu; les plus anciens temples brûlés; le capitole même livré aux flammes par les mains des citoyens; le culte profané; des adulteres publics; les mers couvertes d'exilés; les isles pleines de meurtres; des cruautés plus atroces dans la capitale, où les biens, le rang, la vie privée ou publique, tout étoit également imputé à crime, et où le plus irrémissible étoit la vertu : les délateurs non moins odieux par leurs fortunes que par leurs forfaits; les uns faisant trophée du sacerdoce et du consulat, dépouilles de leurs victimes; d'autres, tout puissans tant au dedans qu'au dehors, portant partout le trouble, la haine et l'effroi : les maîtres trahis par leurs esclaves, les patrons par leurs affranchis; et, pour comble enfin, ceux qui manquoient d'ennemis opprimés par leurs amis mêmes.

Ce siecle si fertile en crimes ne fut pour-

lum, ut non et bona exempla prodiderit. Comitatæ profugos liberos matres, secutæ maritos in exsilia conjuges, propinqui audentes, constantes generi, contumax etiam adversus tormenta servorum fides. Supremæ clarorum virorum necessitates, ipsa necessitas fortiter tolerata, et laudatis antiquorum mortibus pares exitus. Præter multiplices rerum humanarum casus, cœlo terrâque prodigia, et fulminum monitus, et futurorum præsagia, læta, tristia, ambigua, manifesta. Nec enim unquam atrocioribus populi romani cladibus magisve justis judiciis approbatum est non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem.

Ceterùm antequam destinata componam, repetendum videtur qualis status urbis, quæ mens exercituum, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum, quid ægrum fuerit : ut non modò casus eventusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam caussæque noscantur.

tant pas sans vertus. On vit des meres accompagner leurs enfans dans leur fuite, des femmes suivre leurs maris en exil, des parens intrépides, des gendres inébranlables, des esclaves mêmes à l'épreuve des tourmens. On vit de grands hommes, fermes dans toutes les adversités, porter et quitter la vie avec une constance digne de nos peres. A ces multitudes d'évènemens humains se joignirent les prodiges du ciel et de la terre, les signes tirés de la foudre, les présages de toute espece, obscurs ou manifestes, sinistres ou favorables. Jamais les plus tristes calamités du peuple romain, jamais les plus justes jugemens du ciel ne montrerent avec tant d'évidence que si les dieux songent à nous, c'est moins pour nous conserver que pour nous punir.

Mais avant que d'entrer en matiere pour développer les causes des évènemens, qui semblent souvent l'effet du hasard, il convient d'exposer l'état de Rome, le génie des armées, les mœurs des provinces, et ce qu'il y avoit de sain et de corrompu dans toutes les régions du monde.

Finis Neronis, ut lætus primo gaudentium impetu fuerat, ita varios motus animorum, non modò in urbe apud patres, aut populum, aut urbanum militem, sed omnes legiones ducesque conciverat, evulgato imperii arcano, posse principem alibi quàm Romæ fieri. Sed patres læti, usurpatâ statim libertate, licentiùs ut erga principem novum et absentem; primores equitum proximi gaudio patrum; pars populi integra, et magnis domibus annexi clientes libertique damnatorum et exsulum, in spem erecti. Plebs sordida et circo ac theatris sueta, simul deterrimi servorum, aut qui adesis bonis per dedecus Neronis alebantur, mœsti et rumorum avidi.

Miles urbanus longo Cæsarum sacramento imbutus, et ad destituendum Neronem arte magis et impulsu quàm suo ingenio traductus, postquam neque dari donativum sub nomine Galbæ promissum, neque ma-

Après les premiers transports excités par la mort de Néron, il s'étoit élevé des mouvemens divers non seulement au sénat, parmi le peuple et les bandes prétoriennes, mais entre tous les chefs et dans toutes les légions. Le secret de l'empire étoit enfin dévoilé, et l'on voyoit que le prince pouvoit s'élire ailleurs que dans la capitale. Mais le sénat ivre de joie se pressoit, sous un nouveau prince encore éloigné, d'abuser de la liberté qu'il venoit d'usurper. Les principaux de l'ordre équestre n'étoient guere moins contens. La plus saine partie du peuple qui tenoit aux grandes maisons, les cliens, les affranchis des proscrits et des exilés se livroient à l'espérance. La vile populace qui ne bougeoit du cirque et des théâtres, les esclaves perfides, ou ceux qui, à la honte de Néron, vivoient des dépouilles des gens de bien, s'affligeoient et ne cherchoient que des troubles.

La milice de Rome, de tout temps attachée aux Césars, et qui s'étoit laissé porter à déposer Néron, plus à force d'art et de sollicitations que de son bon gré, ne recevant point le donatif promis au nom de Galba,

gnis meritis ac præmiis eumdem in pace qui in bello locum, præventamque gratiam intelligit, apud principem a legionibus factum, pronus ad novas res, scelere insuper Nymphidii sabini præfecti imperium sibi molientis agitatur. Et Nymphidius quidem in ipso conatu oppressus. Sed quamvis capite defectionis ablato, manebat plerisque militum conscientia; nec deerant sermones senium atque avaritiam Galbæ increpantium. Laudata olim et militari famâ celebrata severitas ejus angebat coaspernantes veterem disciplinam, atque ita XIIII annis a Nerone assuefactos, ut haud minus vitia principum amarent, quàm olim virtutes verebantur. Accessit Galbæ vox pro republica honesta, ipsi anceps, legi a se militem, non emi. Nec enim ad hanc formam cetera erant.

Invalidum senem T. Vinius et Cornelius Laco, alter deterrimus mortalium, alter ignavissimus, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ destruebant. Tardum Galbæ iter et cruentum, interfectis Cingo-

jugeant

jugeant de plus que les services et les récompenses militaires auroient moins lieu durant la paix, et se voyant prévenue dans la faveur du prince par les légions qui l'avoient élu, se livroit à son penchant pour les nouveautés, excitée par la trahison de son préfet Nymphidius qui aspiroit à l'empire. Nymphidius périt dans cette entreprise. Mais après avoir perdu le chef de la sédition, ses complices ne l'avoient pas oubliée et glosoient sur la vieillesse et l'avarice de Galba. Le bruit de sa sévérité militaire, autrefois si louée, alarmoit ceux qui ne pouvoient souffrir l'ancienne discipline; et quatorze ans de relâchement sous Néron leur faisoient autant aimer les vices de leurs princes que jadis ils respectoient leurs vertus. On répandoit aussi ce mot de Galba, qui eût fait honneur à un prince plus libéral, mais qu'on interprétoit par son humeur: Je sais choisir mes soldats, et non les acheter.

Vinius et Lacon, l'un le plus vil et l'autre le plus méchant des hommes, le décrioient par leur conduite; et la haine de leurs forfaits retomboit sur son indolence. Cependant Galba venoit lentement et en-

nio Varrone consule designato, et Petronio Turpiliano consulari; ille ut Nymphidii socius, hic ut dux Neronis, inauditi atque indefensi, tamquàm innocentes perierant. Introitus in urbem, trucidatis tot millibus inermium militum, infaustus omine atque ipsis etiam qui occiderant formidolosus. Inductâ legione hispanâ, remanente eà quam e classe Nero conscripserat, plena urbs exercitu insolito; multi ad hoc numeri e Germania ac Britannia et Illyrico, quos idem Nero electos præmissosquè ad claustra Caspiarum et bellum quod in Albanos parabat, opprimendis Vindicis cœptis revocaverat: ingens novis rebus materia, ut non in unum aliquem prono favore, ita audenti parata.

Fortè congruerat ut Clodii Macri et Fonteii Capitonis cædes nuntiarentur. Macrum in Africa haud dubiè turbantem, Trebonius Garucianus procurator, jussu Galbæ; Capitonem in Germania, cùm similia cœptaret, Cornelius Aquinus et Fabius Valens

sanglantoit sa route. Il fit mourir Varron, consul désigné, comme complice de Nymphidius, et Turpilien consulaire, comme général de Néron. Tous deux, exécutés sans avoir été entendus et sans forme de procès, passerent pour innocens. A son arrivée il fit égorger par milliers les soldats désarmés; présage funeste pour son regne et de mauvais augure même aux meurtriers. La légion qu'il amenoit d'Espagne, jointe à celle que Néron avoit levée, remplirent la ville de nouvelles troupes qu'augmentoient encore les nombreux détachemens d'Allemagne, d'Angleterre et d'Illyrie, choisis et envoyés par Néron aux Portes Caspiennes, où il préparoit la guerre d'Albanie, et qu'il avoit rappelés pour réprimer les mouvemens de Vindex : tous gens à beaucoup entreprendre, sans chef encore, mais prêts à servir le premier audacieux.

Par hasard on apprit dans ce même temps les meurtres de Macer et de Capiton. Galba fit mettre à mort le premier par l'intendant Garucianus, sur l'avis certain de ses mouvemens en Afrique; et l'autre commençant aussi à remuer en Allemagne, fut traité de

legati legionum interfecerant, antequam juberentur. Fuere qui crederent Capitonem, ut avaritiâ et libidine fœdum ac maculosum, ita cogitatione rerum novarum abstinuisse; sed a legatis bellum suadentibus, postquam impellere nequiverint, crimen ac dolum compositum ultrò; et Galbam mobilitate ingenii, an ne altiùs scrutaretur quoquo modo acta, quia mutari non poterant, comprobasse. Ceterùm utraque cædes sinistrè accepta; et, inviso semel principe, seu benè seu malè facta premunt. Jam afferebant venalia cuncta præpotentes liberti. Servorum manus subitis avidæ et tamquam apud senem festinantes; eademque novæ aulæ mala, æquè gravia, non æquè excusata. Ipsa ætas Galbæ et irrisui et fastidio erat, assuetis juventæ Neronis, et imperatores formâ ac decore corporis (ut est mos vulgi) comparantibus.

Et hic quidem Romæ, tamquam in tanta multitudine, habitus animorum fuit. E pro-

même avant l'ordre du prince par Aquinus et Valens lieutenans-généraux. Plusieurs crurent que Capiton, quoique décrié pour son avarice et pour sa débauche, étoit innocent des trames qu'on lui imputoit, mais que ses lieutenans s'étant vainement efforcés de l'exciter à la guerre avoient ainsi couvert leur crime, et que Galba, soit par légèreté, soit de peur d'en trop apprendre, prit le parti d'approuver une conduite qu'il ne pouvoit plus réparer. Quoi qu'il en soit, ces assassinats firent un mauvais effet; car, sous un prince une fois odieux, tout ce qu'il fait, bien ou mal, lui attire le même blâme. Les affranchis, tout-puissans à la cour, y vendoient tout : les esclaves, ardens à profiter d'une occasion passagere, se hâtoient sous un vieillard d'assouvir leur avidité. On éprouvoit toutes les calamités du regne précédent sans les excuser de même : il n'y avoit pas jusqu'à l'âge de Galba qui n'excitât la risée et le mépris du peuple, accoutumé à la jeunesse de Néron et à ne juger des princes que sur la figure.

Telle étoit à Rome la disposition d'esprit la plus générale chez une si grande multi-

vinciis, Hispaniæ præerat Cluvius Rufus, vir facundus, et pacis artibus, belli inexpertus. Galliæ, super memoriam Vindicis, obligatæ recenti dono romanæ civitatis, et in posterum tributi levamento. Proximæ tamen germanis exercitibus Galliarum civitates, non eodem honore habitæ; quædam etiam finibus ademptis, pari dolore commoda aliena ac suas injurias metiebantur. Germanici exercitus, quod periculosissimum in tantis viribus, solliciti et irati superbiâ recentis victoriæ, et metu, tamquam alias partes fovissent. Tardè a Nerone desciverant: nec statim pro Galba Verginius: an imperare voluisset dubium; delatum ei a milite imperium conveniebat. Fonteium Capitonem occisum, etiam qui queri non poterant, tamen indignabantur. Dux deerat, abducto Verginio per simulationem amicitiæ: quem non remitti, atque etiam reum esse, tamquam suum crimen accipiebant.

tude. Dans les provinces, Rufus, beau parleur, et bon chef en temps de paix, mais sans expérience militaire, commandoit en Espagne. Les Gaules conservoient le souvenir de Vindex et des faveurs de Galba, qui venoit de leur accorder le droit de bourgeoisie romaine, et de plus la suppression des impôts. On excepta pourtant de cet honneur les villes voisines des armées d'Allemagne, et l'on en priva même plusieurs de leur territoire ; ce qui leur fit supporter avec un double dépit leurs propres pertes et les graces faites à autrui. Mais où le danger étoit grand à proportion des forces, c'étoit dans les armées d'Allemagne, fieres de leur récente victoire, et craignant le blâme d'avoir favorisé d'autres partis; car elles n'avoient abandonné Néron qu'avec peine : Verginius ne s'étoit pas d'abord déclaré pour Galba, et s'il étoit douteux qu'il eût aspiré à l'empire, il étoit sûr que l'armée le lui avoit offert : ceux mêmes qui ne prenoient aucun intérêt à Capiton ne laissoient pas de murmurer de sa mort. Enfin Verginius ayant été rappelé sous un faux-semblant d'amitié, les troupes, pri-

Superior exercitus legatum Hordeonium Flaccum spernebat, senectá ac debilitate pedum invalidum, sine constantia, sine auctoritate : ne quieto quidem milite regimen; adeò furentes infirmitate retinentis ultrò etiam accendebantur. Inferioris Germaniæ legiones diutiùs sine consulari fuere : donec, missu Galbæ, Vitellius aderat, censoris Vitellii ac ter consulis filius. Id satis videbatur. In britannico exercitu nihil irarum. Non sanè aliæ legiones per omnes civilium bellorum motus innocentiùs egerunt; seu quia procul, et oceano divisæ; seu, crebris expeditionibus, doctæ hostem potiùs odisse. Quies et Illyrico : quamquam excitæ a Nerone legiones, dum in Italia cunctantur, Verginium legationibus adissent. Sed longis spatiis discreti exercitus, quod saluberrimum est ad continendam militarem fidem, nec vitiis nec viribus miscebantur.

vées de leur chef, le voyant retenu et accusé, s'en offensoient comme d'une accusation tacite contre elles-mêmes.

Dans la haute Allemagne, Flaccus, vieillard infirme, qui pouvoit à peine se soutenir, et qui n'avoit ni autorité ni fermeté, étoit méprisé de l'armée qu'il commandoit; et ses soldats, qu'il ne pouvoit contenir même en plein repos, animés par sa foiblesse, ne connoissoient plus de frein. Les légions de la basse Allemagne resterent longtemps sans chef consulaire; enfin Galba leur donna Vitellius, dont le pere avoit été censeur et trois fois consul; ce qui parut suffisant. Le calme régnoit dans l'armée d'Angleterre; et, parmi tous ces mouvemens de guerres civiles, les légions qui la composoient furent celles qui se comporterent le mieux, soit à cause de leur éloignement et de la mer qui les enfermoit, soit que leurs fréquentes expéditions leur apprissent à ne haïr que l'ennemi. L'Illyrie n'étoit pas moins paisible, quoique ses légions appelées par Néron eussent durant leur séjour en Italie envoyé des députés à

Oriens adhuc immotus. Syriam et quatuor legiones obtinebat Licinius Mucianus, vir secundis adversisque juxta famosus. Insignes amicitias juvenis ambitiosè coluerat; mox, atteritis opibus, lubrico statu, suspectâ etiam Claudii iracundiâ, in secretum Asiæ repositus, tam propè ab exsule fuit, quàm postea a principe. Luxuriâ, industriâ, comitate, arrogantiâ, malis bonisque artibus mixtus; nimiæ voluptates, cùm vacaret; quoties expedierat, magnæ virtutes. Palàm laudares, secreta malè audiebant. Sed apud subjectos, apud proximos, apud collegas, variis illecebris potens, et cui expeditius fuerit tradere imperium quàm obtinere. Bellum judaicum Flavius Vespasianus (ducem eum Nero delegerat) tribus legionibus administrabat. Nec Vespasiano adversus Galbam votum, aut animus. Quippe T. filium ad venerationem cultumque ejus miserat, ut suo loco memorabimus. Occultâ

Verginius. Mais ces armées, trop séparées pour unir leurs forces et mêler leurs vices, furent par ce salutaire moyen maintenues dans leur devoir.

Rien ne remuoit encore en Orient. Mucianus, homme également célebre dans les succès et dans les revers, tenoit la Syrie avec quatre légions. Ambitieux dès sa jeunesse, il s'étoit lié aux grands; mais bientôt voyant sa fortune dissipée, sa personne en danger, et suspectant la colere du prince, il s'alla cacher en Asie, aussi près de l'exil qu'il fut ensuite du rang suprême. Unissant la mollesse à l'activité, la douceur et l'arrogance, les talens bons et mauvais, outrant la débauche dans l'oisiveté, mais ferme et courageux dans l'occasion; estimable en public, blâmé dans sa vie privée; enfin si séduisant, que ses inférieurs, ses proches ni ses égaux ne pouvoient lui résister, il lui étoit plus aisé de donner l'empire que de l'usurper. Vespasien, choisi par Néron, faisoit la guerre en Judée avec trois légions, et se montra si peu contraire à Galba, qu'il lui envoya Tite son fils pour lui rendre hommage et cultiver ses bonnes graces, com-

lege fati, et ostentis ac responsis destinatum Vespasiano liberisque ejus imperium, post fortunam credidimus.

Ægyptum, copiasque quibus coerceretur, jam inde a divo Augusto equites romani obtinent loco regum. Ita visum expedire provinciam aditu difficilem, annonæ fecundam, superstitione ac lasciviâ discordem et mobilem, insciam legum, ignaram magistratuum, domi retinere. Regebat tum Tiberius Alexander ejusdem nationis. Africa, ac legiones in ea, interfecto Clodio Macro, contentæ qualicumque principe, post experimentum domini minoris. Duæ Mauretaniæ, Rhætia, Noricum, Thracia, et quæ aliæ procuratoribus cohibentur, ut cuique exercitui vicinæ, ita in favorem aut odium contactu valentiorum agebantur. Inermes provinciæ, atque ipsa in primis Italia, cuicumque servitio expositæ, in pretium belli cessuræ erant. Hic fuit rerum romanarum status, cùm Ser. Galba iterum, Titus Vinius, consules, inchoavere annum sibi ultimum, reipublicæ propè supremum.

me nous dirons ci-après. Mais leur destin se cachoit encore, et ce n'est qu'après l'évènement qu'on a remarqué les signes et les oracles qui promettoient l'empire à Vespasien et à ses enfans.

En Egypte, c'étoit aux chevaliers romains au lieu des rois qu'Auguste avoit confié le commandement de la province et des troupes; précaution qui parut nécessaire dans un pays abondant en bled, d'un abord difficile, et dont le peuple changeant et superstitieux ne respecte ni magistrat ni lois. Alexandre Egyptien gouvernoit alors ce royaume. L'Afrique et ses légions, après la mort de Macer, ayant souffert la domination particuliere, étoient prêtes à se donner au premier venu. Les deux Mauritanies, la Rhétie, la Norique, la Thrace, et toutes les nations qui n'obéissoient qu'à des intendans, se tournoient pour ou contre selon le voisinage des armées et l'impulsion des plus puissans. Les provinces sans défense, et sur-tout l'Italie, n'avoient pas même le choix de leurs fers et n'étoient que le prix des vainqueurs. Tel étoit l'état de l'empire romain quand Galba, consul

Paucis post kalendas januarias diebus, Pompeii Propinqui procuratoris e Belgica litteræ afferuntur, superioris Germaniæ legiones, ruptâ sacramenti reverentiâ, imperatorem alium flagitare, et senatui ac populo romano arbitrium eligendi permittere, quo seditio molliùs acciperetur. Maturavit ea res consilium Galbæ, jam pridem de adoptione secum et cum proximis agitantis. Non sanè crebrior totâ civitate sermo per illos menses fuerat; primùm licentiâ ac libidine talia loquendi, dein fessâ jam ætate Galbæ. Paucis judicium, aut reipublicæ amor; multi occultâ spe, prout quis amicus vel cliens, hunc vel illum ambitiosis rumoribus destinabant, etiam in T. Vinii odium, qui in dies quantò potentior, eodem actu invisior erat. Quippe hiantes in magna fortuna amicorum cupiditates ipsa Galbæ facilitas intendebat, cùm apud infirmum et credulum minore metu et majore præmio peccaretur.

pour la deuxieme fois, et Vinius son collegue, commencerent leur derniere année et presque celle de la république.

Au commencement de janvier on reçut avis de Propinquus, intendant de la Belgique, que les légions de la Germanie supérieure, sans respect pour leur serment, demandoient un autre empereur, et que, pour rendre leur révolte moins odieuse, elles consentoient qu'il fût élu par le sénat et le peuple romain. Ces nouvelles accélérerent l'adoption dont Galba délibéroit auparavant en lui-même et avec ses amis, et dont le bruit étoit grand depuis quelque temps dans toute la ville, tant par la licence des nouvellistes qu'à cause de l'âge avancé de Galba. La raison, l'amour de la patrie dictoient les vœux du petit nombre; mais la multitude passionnée nommant tantôt l'un tantôt l'autre, chacun son protecteur ou son ami, consultoit uniquement ses desirs secrets ou sa haine pour Vinius, qui, devenant de jour en jour plus puissant, devenoit plus odieux en même mesure; car, comme sous un maître infirme et crédule les fraudes sont plus profitables et

Potentia principatûs divisa in T. Vinium consulem, et Cornelium Laconem prætorii præfectum. Nec minor gratia Icelo Galbæ liberto, quem annulis donatum equestri nomine Martianum vocitabant. Hi discordes, et rebus minoribus sibi quisque tendentes, circa consilium eligendi successoris in duas factiones scindebantur. Vinius pro Othone, Laco atque Icelus consensu non tam unum aliquem fovebant quàm alium. Neque erat Galbæ ignota Othonis ac T. Vinii amicitia, ex rumoribus nihil silentio transmittentium: quia Vinio vidua filia, cælebs Otho, gener ac socer destinabantur. Credo et reipublicæ curam subisse, frustra a Nerone translatæ, si apud Othonem relinqueretur. Namque Otho pueritiam incuriosè, adolescentiam petulanter egerat, gratus Neroni æmulatione luxûs. Eoque jam Poppæam Sabinam, principale scortum, ut apud conscium libidinum deposuerat, donec Octaviam uxorem amoliretur. Mox suspectum in eadem Poppæa in provinciam Lusitaniam spe-

moins

moins dangereuses, la facilité de Galba augmentoit l'avidité des parvenus, qui mesuroient leur ambition sur leur fortune.

Le pouvoir du prince étoit partagé entre le consul Vinius et Lacon préfet du prétoire. Mais Icelus, affranchi de Galba, et qui ayant reçu l'anneau portoit dans l'ordre équestre le nom de Marcian, ne leur cédoit point en crédit. Ces favoris, toujours en discorde, et jusques dans les moindres choses ne consultant chacun que son intérêt, formoient deux factions pour le choix du successeur à l'empire. Vinius étoit pour Othon. Icelus et Lacon s'unissoient pour le rejeter sans en préférer un autre. Le public, qui ne sait rien taire, ne laissoit pas ignorer à Galba l'amitié d'Othon et de Vinius, ni l'alliance qu'ils projetoient entre eux par le mariage de la fille de Vinius et d'Othon, l'une veuve et l'autre garçon. Mais je crois qu'occupé du bien de l'état, Galba jugeoit qu'autant eût valu laisser à Néron l'empire que de le donner à Othon. En effet Othon, négligé dans son enfance, emporté dans sa jeunesse, se rendit si agréable à Néron par l'imitation de son luxe,

cie legationis seposuit. Otho, comiter administratâ provinciâ, primus in partes transgressus, nec segnis, et, donec bellum fuit, inter præsentes splendidissimus, spem adoptionis statim conceptam acriùs in dies rapiebat: faventibus plerisque militum, pronâ in eum aulâ Neronis ut similem.

Sed Galba, post nuntios germanicæ seditionis, quamquam nihil adhuc de Vitellio certum; anxius quonam exercituum vis erumperet, ne urbano quidem militi confisus, quod remedium unicum rebatur, comitia imperii transigit. Ahibitoque super, Vinium ac Laconem, Mario Celso consule designato, ac Ducennio Gemino præfecto urbis, pauca præfatus de sua senectute, Pisonem Licianianum accersiri jubet : seu propriâ di-

que ce fut à lui, comme associé à ses débauches, qu'il confia Poppée, la principale de ses courtisanes, jusqu'à ce qu'il se fût défait de sa femme Octavie; mais, le soupçonnant d'abuser de son dépôt, il le relégua en Lusitanie sous le nom de gouverneur. Othon, ayant administré sa province avec douceur, passa des premiers dans le parti contraire, y montra de l'activité; et tant que la guerre dura s'étant distingué par sa magnificence, il conçut tout d'un coup l'espoir de se faire adopter; espoir qui devenoit chaque jour plus ardent, tant par la faveur des gens de guerre que par celle de la cour de Néron qui comptoit le retrouver en lui.

Mais, sur les premieres nouvelles de la sédition d'Allemagne et avant que d'avoir rien d'assuré du côté de Vitellius, l'incertitude de Galba sur les lieux où tomberoit l'effort des armées, et la défiance des troupes mêmes qui étoient à Rome, le déterminerent à se donner un collegue à l'empire, comme à l'unique parti qu'il crût lui rester à prendre. Ayant donc assemblé, avec Vinius et Lacon, Celsus consul désigné et

lectione, sive, ut quidam tradiderunt, Lacone instante, cui apud Rubellium Plautum exercita cum Pisone amicitia : sed callidè ut ignotum fovebat, et prospera de Pisone fama consilio ejus fidem addiderat. Piso, M. Crasso et Scriboniâ genitus, nobilis utrimque, vultu habituque moris antiqui, et æstimatione rectâ severus, deterius interpretantibus tristior habebatur. Ea pars morum ejus, quo suspectior solicitis, adoptanti placebat.

Igitur Galba, apprehensâ Pisonis manu, in hunc modum locutus fertur : *Si te, privatus, lege curiatâ apud pontifices, ut moris est, adoptarem ; et mihi egregium erat tunc Pompeii et M. Crassi sobolem in penates meos adsciscere ; et tibi insigne, sulpiciae ac lutatiae decora nobilitati tuae adjecisse. Nunc me, deorum hominumque consensu ad imperium vocatum, praeclara indoles tua, et amor patriae impulit ut principatum, de quo majores nostri armis certabant, bello adeptus, quiescenti offeram ; exemplo divi*

Geminus préfet de Rome, après quelques discours sur sa vieillesse, il fit appeler Pison, soit de son propre mouvement, soit, selon quelques uns, à l'instigation de Lacon, qui, par le moyen de Plautus, avoit lié amitié avec Pison, et le portant adroitement sans paroître y prendre intérêt étoit secondé par la bonne opinion publique. Pison, fils de Crassus et de Scribonia, tous deux d'illustres maisons, suivoit les mœurs antiques; homme austere, à le juger équitablement, triste et dur selon ceux qui tournent tout en mal, et dont l'adoption plaisoit à Galba par le côté même qui choquoit les autres.

Prenant donc Pison par la main, Galba lui parla, dit-on, de cette maniere : « Si, « comme particulier, je vous adoptois, se- « lon l'usage, par-devant les pontifes, il « nous seroit honorable, à moi, d'admet- « tre dans ma famille un descendant de « Pompée et de Crassus; à vous, d'ajouter « à votre noblesse celle des maisons luta- « tienne et sulpicienne. Maintenant, ap- « pelé à l'empire du consentement des « dieux et des hommes, l'amour de la pa- « trie et votre heureux naturel me portent

Augusti, qui sororis filium Marcellum, dein generum Agrippam, mox nepotes suos, postremò Tiberium Neronem privignum, in proximo sibi fastigio collocavit. Sed Augustus in domo successorem quaesivit; ego, in republica. Non quia propinquos aut socios belli non habeam: sed neque ipse imperium ambitione accepi; et judicii mei documentum sint, non meae tantùm necessitudines, quas tibi postposui, sed et tuae. Est tibi frater pari nobilitate, natu major, dignus hac fortunâ, nisi tu potior esses. Ea aetas tua, quae cupiditates adolescentiae jam effugerit: ea vita, in qua nihil praeteritum excusandum habeas. Fortunam adhuc tantùm adversam tulisti. Secundae res acrioribus stimulis animos explorant: quia miseriae tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, praecipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis: sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiae pessimum veri affectûs venenum, sua cuique utilitas. Etiam ego ac tu simplicissimè inter nos hodie loquimur; ceteri, libentiùs cum fortuna nostra, quàm nobiscum. Nam suadere principi

« à vous offrir au sein de la paix ce pou-
« voir suprême que la guerre m'a donné
« et que nos ancêtres se sont disputé par
« les armes. C'est ainsi que le grand Au-
« guste mit au premier rang après lui, d'a-
« bord son neveu Marcellus, ensuite Agrip-
« pa son gendre, puis ses petits-fils, et enfin
« Tibere, fils de sa femme. Mais Auguste
« choisit son successeur dans sa maison;
« je choisis le mien dans la république.
« Non que je manque de proches ou de
« compagnons d'armes: mais je n'ai point
« moi-même brigué l'empire; et vous pré-
« férer à mes parens et aux vôtres, c'est
« montrer assez mes vrais sentimens. Vous
« avez un frere, illustre ainsi que vous,
« votre aîné, et digne du rang où vous mon-
« tez, si vous ne l'étiez encore plus. Vous
« avez passé sans reproche l'âge de la jeu-
« nesse et des passions. Mais vous n'avez
« soutenu jusqu'ici que la mauvaise fortu-
« ne : il vous reste une épreuve plus dan-
« gereuse à faire en résistant à la bonne;
« car l'adversité déchire l'ame, mais le
« bonheur la corrompt. Vous aurez beau
« cultiver toujours avec la même constance

quod oporteat, multi laboris : assentatio erga principem quemcumque sine affectu peragitur.

Si immensum imperii corpus stare ac librari sine rectore posset, dignus eram a quo respublica inciperet. Nunc eò necessitatis jam pridem ventum est, ut nec mea senectus conferre plus populo romano possit, quàm bonum successorem; nec tua plus juventa, quàm bonum principem. Sub Tiberio, et Caio, et Claudio, unius familiae quasi haereditas fuimus : loco libertatis erit, quod eligi cœpimus. Et finitâ Juliorum Claudiorumque domo, optimum quemque adoptio inveniet. Nam generari et nasci a principibus, fortuitum, nec ultrà aestimatur : adoptandi judicium integrum; et, si velis

« l'amitié, la foi, la liberté, qui sont les
« premiers biens de l'homme; un vain res-
« pect les écartera malgré vous. Les flat-
« teurs vous accableront de leurs fausses
« caresses, poison de la vraie amitié, et
« chacun ne songera qu'à son intérêt. Vous
« et moi nous parlons aujourd'hui l'un à
« l'autre avec simplicité : mais tous s'adres-
« seront à notre fortune plutôt qu'à nous;
« car on risque beaucoup à montrer leur
« devoir aux princes, et rien à leur per-
« suader qu'ils le font.

« Si la masse immense de cet empire eût
« pu garder d'elle-même son équilibre,
« j'étois digne de rétablir la république :
« mais depuis long-temps les choses en sont
« à tel point, que tout ce qui reste à faire
« en faveur du peuple romain, c'est, pour
« moi, d'employer mes derniers jours à
« lui choisir un bon maître, et, pour vous,
« d'être tel durant tout le cours des vôtres.
« Sous les empereurs précédens, l'état n'é-
« toit l'héritage que d'une seule famille;
« par nous le choix de ses chefs lui tien-
« dra lieu de liberté; après l'extinction des
« Jules et des Claudes l'adoption reste ou-

eligere, consensu monstratur. Sit ante oculos Nero, quem longâ Caesarum serie tumentem, non Vindex cum inermi provincia, aut ego cum una legione, sed sua immanitas, sua luxuria cervicibus publicis depulere. Neque erat adhuc damnati principis exemplum. Nos bello et ab aestimantibus asciti, cum invidia quamvis, egregii erimus. Ne tamen territus fueris, si duae legiones in hoc concussi orbis motu nondum quiescunt. Ne ipse quidem ad securas res accessi : et auditâ adoptione desinam videri senex, quod nunc mihi unum objicitur. Nero a pessimo quoque semper desiderabitur : mihi ac tibi providendum est ne etiam a bonis desideretur. Monere diutiùs, neque temporis hujus; et impletum est omne consilium, si te benè elegi. Utilissimusque idem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus est, cogitare quid aut volueris sub alio principe, aut nolueris. Neque enim hîc, ut in ceteris gentibus quae regnantur, certa dominorum domus, et ceteri servi : sed imperaturus es hominibus qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem.
Et Galba quidem hæc ac talia, tamquam

« verte au plus digne. Le droit du sang et « de la naissance ne mérite aucune estime, « et fait un prince au hasard : mais l'adop- « tion permet le choix, et la voix publique « l'indique. Ayez toujours sous les yeux le « sort de Néron, fier d'une longue suite de « Césars ; ce n'est ni le pays désarmé de « Vindex, ni l'unique légion de Galba, « mais son luxe et ses cruautés qui nous « ont délivrés de son joug, quoiqu'un em- « pereur proscrit fût alors un évènement « sans exemple. Pour nous que la guerre « et l'estime publique ont élevés, sans mé- « riter d'ennemis, n'espérons pas n'en « point avoir : mais, après ces grands mou- « vemens de tout l'univers, deux légions « émues doivent peu vous effrayer. Ma « propre élévation ne fut pas tranquille ; « et ma vieillesse, la seule chose qu'on me « reproche, disparoîtra devant celui qu'on « a choisi pour la soutenir. Je sais que « Néron sera toujours regretté des mé- « chans : c'est à vous et à moi d'empêcher « qu'il ne le soit aussi des gens de bien. Il « n'est pas temps d'en dire ici davantage, et « cela seroit superflu si j'ai fait en vous un

principem faceret, ceteri tamquam cum facto loquebantur.

Pisonem ferunt statim intuentibus, et mox conjectis in eum omnium oculis, nullum turbati aut exsultantis animi motum prodidisse. Sermo erga patrem imperatoremque reverens, de se moderatus, nihil in vultu habituque mutatum: quasi imperare posset magis, quàm vellet. Consultatum inde, pro rostris, àn in senatu, an in castris adoptio nuncuparetur. Iri in castra placuit; honorificum id militibus fore, quorum favorem ut largitione et ambitu malè acquiri, ita per bonas artes haud spernendum. Circumsteterat interim palatium pu-

« bon choix. La plus simple et la meilleure « regle à suivre dans votre conduite, c'est « de chercher ce que vous auriez approuvé « ou blâmé sous un autre pri ce. Songez « qu'il n'en est pas ici comme des monar- « chies où une seule famille commande et « tout le reste obéit, et que vous allez gou- « verner un peuple qui ne peut supporter « ni une servitude extrême ni une entiere « liberté ». Ainsi parloit Galba en homme qui fait un souverain, tandis que tous les autres prenoient d'avance le ton qu'on prend avec un souverain déja fait.

On dit que de toute l'assemblée qui tourna les yeux sur Pison, même de ceux qui l'observoient à dessein, nul ne pût remarquer en lui la moindre émotion de plaisir ou de trouble. Sa réponse fut respectueuse envers son empereur et son pere, modeste à l'égard de lui-même; rien ne parut changé dans son air et dans ses manieres; on y voyoit plutôt le pouvoir que la volonté de commander. On délibéra ensuite si la cérémonie de l'adoption se feroit devant le peuple, au sénat, ou dans le camp. On préféra le camp, pour faire honneur aux troupes,

blica exspectatio magni secreti impatiens, et malè coërcitam famam supprimentes augebant.

Quartum idus januarias fœdum imbribus diem tonitrua et fulgura et cœlestes minæ ultra solitum turbaverant. Observatum id antiquitùs comitiis dirimendis non terruit Galbam quominus in castra pergeret; contemptorem talium ut fortuitorum, seu quæ fato manent, quamvis significata, non vitantur. Apud frequentem militum concionem, imperatoriâ brevitate, adoptari a se Pisonem, more divi Augusti, et exemplo militari, quo vir virum legeret, pronuntiat: ac ne dissimulata seditio in majus crederetur, ultrò asseverat, quartam et duodevicesimam legiones, paucis seditionis auctoribus, non ultra verba ac voces errasse, et brevi in officio fore. Nec ullum orationi aut lenocinium addit aut pretium. Tribuni tamen centurionesque, et proximi

comme ne voulant point acheter leur faveur par la flatterie ou à prix d'argent, ni dédaigner de l'acquérir par les moyens honnêtes. Cependant le peuple environnoit le palais, impatient d'apprendre l'importante affaire qui s'y traitoit en secret, et dont le bruit s'augmentoit encore par les vains efforts qu'on faisoit pour l'étouffer.

Le dix de janvier le jour fut obscurci par de grandes pluies accompagnées d'éclairs, de tonnerres et de signes extraordinaires du courroux céleste. Ces présages, qui jadis eussent rompu les comices, ne détournerent point Galba d'aller au camp, soit qu'il les méprisât comme des choses fortuites, soit que les prenant pour des signes réels il en jugeât l'évènement inévitable. Les gens de guerre étant donc assemblés en grand nombre, il leur dit, dans un discours grave et concis, qu'il adoptoit Pison, à l'exemple d'Auguste, et suivant l'usage militaire qui laisse aux généraux le choix de leurs lieutenans. Puis, de peur que son silence au sujet de la sédition ne la fît croire plus dangereuse, il assura fort que n'ayant été formée dans la quatrieme et la dix-huitieme légion que

militum, grata auditu respondent; per ceteros mœstitia ac silentium, tamquam usurpatam etiam in pace donativi necessitatem bello perdidissent. Constat potuisse conciliari animos quantulâcumque parci senis liberalitate. Nocuit antiquus rigor, et nimia severitas, cui jam pares non sumus.

Inde apud senatum non comptior Galbæ, non longior quàm apud milites sermo: Pisonis comis oratio. Et patrum favor aderat, multi voluntate effusiùs, qui noluerant mediè, ac plurimi obvio obsequio privatas spes agitantes, sine publica cura. Nec aliud sequenti quatriduo (quod medium inter adoptionem et cædem fuit) dictum a Pisone in publico, factumve.

Crebrioribus in dies germanicæ defectio-

par un petit nombre de gens, elle s'étoit bornée à des murmures et des paroles, et que dans peu tout seroit pacifié. Il ne mêla dans son discours ni flatteries ni promesses. Les tribuns, les centurions et quelques soldats voisins applaudirent; mais tout le reste gardoit un morne silence, se voyant privés dans la guerre du donatif qu'ils avoient même exigé durant la paix. Il paroît que la moindre libéralité arrachée à l'austere parsimonie de ce vieillard eût pu lui concilier les esprits. Sa perte vint de cette antique roideur et de cet excès de sévérité qui ne convient plus à notre foiblesse.

De là s'étant rendu au sénat il n'y parla ni moins simplement ni plus longuement qu'aux soldats. La harangue de Pison fut gracieuse et bien reçue; plusieurs le félicitoient de bon cœur; ceux qui l'aimoient le moins, avec plus d'affectation; et le plus grand nombre, par intérêt pour eux-mêmes sans aucun souci de celui de l'état. Durant les quatre jours suivans, qui furent l'intervalle entre l'adoption et la mort de Pison, il ne fit ni ne dit plus rien en public.

Cependant les fréquens avis du progrès

nis nuntiis, et facili civitate ad accipienda credendaque omnia nova, cùm tristia sunt, censuerant patres mittendos ad germanicum exercitum legatos : agitatum secreto, num et Piso proficiscetur, majore prætextu; illi auctoritatem senatûs, hic dignationem Cæsaris laturus. Placebat et Laconem prætorii præfectum simul mitti. Is consilio intercessit. Legati quoque (nam senatus electionem Galbæ permiserat) fœdâ inconstantiâ nominati, excusati, substituti, ambitu remanendi aut eundi, ut quemque metus vel spes impulerat.

Proxima pecuniæ cura. Et cuncta scrutantibus justissimum visum est inde repeti ubi inopiæ caussa erat. Bis et vicies mille sestertium donationibus Nero effuderat. Appellari singulos jussit, decumâ parte liberalitatis apud quemque eorum relictâ. At illis vix decumæ super portiones erant : iisdem erga aliena sumptibus, quibus sua prodegerant, cùm rapacissimo cuique ac perditissimo, non agri, aut fenus, sed sola

de la défection en Allemagne, et la facilité avec laquelle les mauvaises nouvelles s'accréditoient à Rome, engagerent le sénat à envoyer une députation aux légions révoltées; et il fut mis secrètement en délibération si Pison ne s'y joindroit point lui-même pour lui donner plus de poids, en ajoutant la majesté impériale à l'autorité du sénat. On vouloit que Lacon, préfet du prétoire, fût aussi du voyage; mais il s'en excusa. Quant aux députés, le sénat en ayant laissé le choix à Galba, on vit, par la plus honteuse circonstance, des nominations, des refus, des substitutions, des brigues pour aller ou pour demeurer, selon l'espoir ou la crainte dont chacun étoit agité.

Ensuite il fallut chercher de l'argent, et, tout bien pesé, il parut très juste que l'état eût recours à ceux qui l'avoient appauvri. Les dons versés par Néron montoient à plus de soixante millions. Il fit donc citer tous les donataires, leur redemandant les neuf dixiemes de ce qu'ils avoient reçu, et dont à peine leur restoit-il l'autre dixieme partie; car également avides et dissipateurs, et non moins prodigues du bien d'autrui que

instrumenta vitiorum manerent. Exactioni xxx. equites romani præpositi, novum officii genus, et ambitu ac numero onerosum: ubique hasta, et sector, et inquieta urbs auctionibus. Attamen grande gaudium, quòd tam pauperes forent quibus donasset Nero, quàm quibus abstulisset. Exauctorati per eos dies tribuni; e prætorio, Antonius Taurus et Antonius Naso; ex urbanis cohortibus, Æmylius Pacensis; e vigiliis, Julius Fronto. Nec remedium in ceteros fuit, sed metûs initium, tamquam per artem et formidinem singuli pellerenter, omnibus suspectis.

Interea Othonem, cui compositis rebus nulla spes, omne in turbido consilium, multa simul exstimulabant: luxuria etiam principi onerosa, inopia vix privato toleranda, in Galbam ira, in Pisonem invidia. Fingebat et metum, quo magis concupisceret. *Praegravem se Neroni fuisse; nec Lusitaniam rursus aut alterius exsilii honorem*

du leur, ils n'avoient conservé, au lieu de terres et de revenus, que les instrumens ou les vices qui avoient acquis et consumé tout cela. Trente chevaliers romains furent préposés au recouvrement ; nouvelle magistrature onéreuse par les brigues et par le nombre. On ne voyoit que ventes, huissiers; et le peuple, tourmenté par ces vexations, ne laissoit pas de se réjouir de voir ceux que Néron avoit enrichis aussi pauvres que ceux qu'il avoit dépouillés. En ce même temps Taurus et Nason tribuns prétoriens, Pacensis tribun des milices bourgeoises, et Fronto tribun du guet, ayant été cassés, cet exemple servit moins à contenir les officiers qu'à les effrayer, et leur fit craindre qu'étant tous suspects on ne voulût les chasser l'un après l'autre.

Cependant Othon, qui n'attendoit rien d'un gouvernement tranquille, ne cherchoit que de nouveaux troubles. Son indigence, qui eût été à charge même à des particuliers, son luxe, qui l'eût été même à des princes, son ressentiment contre Galba, sa haine pour Pison, tout l'excitoit à remuer. Il se forgeoit même des craintes pour irri-

exspectandum : suspectum semper invisumque dominantibus qui proximus destinaretur. Nocuisse id sibi apud senem principem : magis nociturum apud juvenem, ingenio trucem, et longo exsilio efferatum. Occidi Othonem posse ; proin agendum audendumque, dum Galbae auctoritas fluxa, Pisonis nondum coaluisset. Opportunos magnis conatibus transitus rerum : nec cunctatione opus, ubi perniciosior sit quies, quàm temeritas. Mortem omnibus ex natura aequalem, oblivione, apud posteros, vel gloriâ distingui. Ac si nocentem innocentemque idem exitus maneat, acrioris viri esse meritò perire.

Non erat Othonis mollis et corpori similis animus. Et intimi libertorum servorumque corruptiùs quàm in privata domo ha-

ter ses desirs. N'avoit-il pas été suspect à Néron lui-même? Falloit-il attendre encore l'honneur d'un second exil en Lusitanie ou ailleurs? Les souverains ne voient-ils pas toujours avec défiance et de mauvais œil ceux qui peuvent leur succéder? Si cette idée lui avoit nui près d'un vieux prince, combien plus lui nuiroit-elle auprès d'un jeune homme naturellement cruel, aigri par un long exil! Que s'ils étoient tentés de se défaire de lui, pourquoi ne les préviendroit-il pas, tandis que Galba chanceloit encore, et avant que Pison fût affermi? Les temps de crise sont ceux où conviennent les grands efforts, et c'est une erreur de temporiser quand les délais sont plus dangereux que l'audace. Tous les hommes meurent également, c'est la loi de la nature; mais la postérité les distingue par la gloire ou l'oubli. Que si le même sort attend l'innocent et le coupable, il est plus digne d'un homme de courage de ne pas périr sans sujet.

Othon avoit le cœur moins efféminé que le corps. Ses plus familiers esclaves et affranchis, accoutumés à une vie trop licen-

biti, aulam Neronis, et luxus, adulteria, matrimonia, ceterasque regnorum libidines, avido talium, si auderet, ut sua ostentantes; quiescenti, ut aliena exprobrabant: urgentibus etiam mathematicis, dum novos motus, et clarum Othoni annum observatione siderum affirmant; genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra et vetabitur semper, et retinebitur. Multos secreta Poppææ mathematicos, pessimum principalis matrimonii instrumentum, habuerant: e quibus Ptolemæus, Othoni in Hispania comes, cùm superfuturum eum Neroni promisisset, postquam ex eventu fides, conjecturâ jam et rumore, senium Galbæ, et juventam Othonis computantium, persuaserat fore ut in imperium adscisceretur. Sed Otho tamquam peritiâ et monitu fatorum prædicta accipiebat, cupidine ingenii humani libentiùs obscura credi. Nec deerat Ptolemæus, jam et sceleris instinctor, ad quod facillimè ab ejusmodi voto transitur.

cieuse pour une maison privée, en rappelant la magnificence du palais de Néron, les adulteres, les fêtes nuptiales, et toutes les débauches des princes, à un homme ardent après tout cela, le lui montroient en proie à d'autres par son idolence, et à lui s'il osoit s'en emparer. Les astrologues l'animoient encore en publiant que d'extraordinaires mouvemens dans les cieux lui annonçoient une année glorieuse; genre d'hommes fait pour leurrer les grands, abuser les simples, qu'on chassera sans cesse de notre ville, et qui s'y maintiendra toujours. Poppée en avoit secrètement employé plusieurs qui furent l'instrument funeste de son mariage avec l'empereur. Ptolomée, un d'entre eux, qui avoit accompagné Othon, lui avoit promis qu'il survivroit à Néron; et l'évènement, joint à la vieillesse de Galba, à la jeunesse d'Othon, aux conjectures et aux bruits publics, lui fit ajouter qu'il parviendroit à l'empire. Othon, suivant le penchant qu'a l'esprit humain de s'affectionner aux opinions par leur obscurité même, prenoit tout cela pour de la science et pour des avis du destin; et Pto-

Sed celeris cogitatio incertum an repens studia militum jampridem spe successionis, aut paratu facinoris, affectaverat. In itinere, in agmine, in stationibus, vetustissimum quemque militum nomine vocans, ac, memoriâ neroniani comitatûs, contubernales appellando, alios agnoscere, quosdam requirere, et pecuniâ aut gratiâ juvare : inserendo sæpiùs querelas, et ambiguos de Galba sermones, quæque alia turbamenta vulgi. Labores itinerum, inopia commeatuum, duritia imperii, atrociùs accipiebantur : cùm Campaniæ lacus et Achaiæ urbes classibus adire soliti, Pyrenæum et Alpes, et immensa viarum spatia, ægrè sub armis eniterentur.

Flagrantibus jam militum animis, velut faces addiderat Mevius Pudens, e proximis Tigellini; is mobilissimum quemque inge-

lomée ne manqua pas, sèlon la coutume, d'être l'instigateur du crime dont il avoit été le prophete.

Soit qu'Othon eût ou non formé ce projet, il est certain qu'il cultivoit depuis longtemps les gens de guerre, comme espérant succéder à l'empire ou l'usurper. En route, en bataille, au camp, nommant les vieux soldats par leur nom, et, comme ayant servi avec eux sous Néron, les appelant *camarades*, il reconnoissoit les uns, s'informoit des autres, et les aidoit tous de sa bourse ou de son crédit. Il entremêloit tout cela de fréquentes plaintes, de discours équivoques sur Galba, et de ce qu'il y a de plus propre à émouvoir le peuple. Les fatigues des marches, la rareté des vivres, la dureté du commandement, il envenimoit tout, comparant les anciennes et agréables navigations de la Campanie et des villes grecques avec les longs et rudes trajets des Pyrénées et des Alpes, où l'on pouvoit à peine soutenir le poids de ses armes.

Pudens, un des confidens de Tigellinus, séduisant diversement les plus remuans, les plus obérés, les plus crédules, achevoit

nio, aut pecuniæ indigum, et in novas cupiditates præcipitem alliciendo, eò paulatim progressus est, ut per speciem convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, cohorti excubias agenti viritim centenos nummos divideret : quam velut publicam largitionem Otho sec retioribus apud singulos præmiis intendebat; adeò animosus corruptor, ut Cocceio Proculo speculatori, de parte finium cum vicino ambigenti, universum vicini agrum suâ pecuniâ emptum dono dederit; per socordiam præfecti, quem nota pariter et occulta fallebant.

Sed tum e libertis Onomastum futuro sceleri præfecit, a quo Barbium Proculum tesserarium speculatorum, et Veturium optionem eorumdem perductos, postquam vario sermone callidos audacesque cognovit, pretio et promissis onerat, datâ pecuniâ ad pertentandos plurium animos. Suscepere duo manipulares imperium populi romani transferendum, et transtulerunt. In conscientiam facinoris pauci asciti : suspensos ceterorum animos diversis artibus

d'allumer les esprits déja échauffés des soldats. Il en vint au point que chaque fois que Galba mangeoit chez Othon l'on distribuoit cent sesterces par tête à la cohorte qui étoit de garde, comme pour sa part du festin; distribution que, sous l'air d'une largesse publique, Othon soutenoit encore par d'autres dons particuliers. Il étoit même si ardent à les corrompre, et la stupidité du préfet qu'on trompoit jusques sous ses yeux fut si grande, que, sur une dispute de Proculus, lancier de la garde, avec un voisin pour quelque borne commune, Othon acheta tout le champ du voisin et le donna à Proculus.

Ensuite il choisit pour chef de l'entreprise qu'il méditoit Onomastus un de ses affranchis, qui lui ayant amené Barbius et Veturius, tous deux bas officiers des gardes, après les avoir trouvés à l'examen rusés et courageux, il les chargea de dons, de promesses, d'argent pour en gagner d'autres. Et l'on vit ainsi deux manipulaires entreprendre et venir à bout de disposer de l'empire romain. Ils mirent peu de gens dans le secret: et tenant les autres en suspens,

stimulant ; primores militum, per beneficia Nymphidii ut suspectos ; vulgus et ceteros, irâ et desperatione dilati toties donativi : erant quos memoria Neronis, ac desiderium prioris licentiæ, accenderet ; in commune, omnes metu mutandæ militiæ exterrebantur.

Infecit ea tabes legionum quoque et auxiliorum motas jam mentes, postquam vulgatum erat labare germanici exercitûs fidem. Adeoque parata apud malos seditio, etiam apud integros dissimulatio fuit, ut, postero iduum die, redeuntem a cœna Othonem rapturi fuerint, nisi incerta noctis, et totâ urbe sparsa militum castra, nec facilem inter temulentos consensum timuissent : non reipublicæ curâ, quam fœdare principis sui sanguine sobrii parabant, sed ne per tenebras, ut quisque pannonici vel germanici exercitûs militibus oblatus esset, ignorantibus plerisque, pro Othone destinaretur. Multa erumpentis seditionis indicia per conscios oppressa ; quædam apud Galbæ aures præfectus Laco elusit, ignarus militarium

ils les excitoient par divers moyens, les chefs comme suspects par les bienfaits de Nymphidius, les soldats par le dépit de se voir frustrés du donatif si long-temps attendu : rappelant à quelques uns le souvenir de Néron, ils rallumoient en eux le desir de l'ancienne licence : enfin ils les effrayoient tous par la peur d'un changement dans la milice.

Sitôt qu'on sut la défection de l'armée d'Allemagne, le venin gagna les esprits déja émus des légions et des auxiliaires. Bientôt les mal-intentionnés se trouverent si disposés à la sédition, et les bons si tiedes à la réprimer, que, le quatorze de janvier, Othon revenant de souper eût été enlevé, si l'on n'eût craint les erreurs de la nuit, les troupes cantonnées par toute la ville, et le peu d'accord qui regne dans la chaleur du vin. Ce ne fut pas l'intérêt de l'état qui retint ceux qui méditoient à jeun de souiller leurs mains dans le sang de leur prince, mais le danger qu'un autre ne fût pris dans l'obscurité pour Othon par les soldats des armées de Hongrie et d'Allemagne, qui ne le connoissoient pas. Les conjurés étoufferent

animorum, consiliique quamvis egregii, quod non ipse afferret, inimicus, et adversus peritos pervicax.

xviii. kalend. feb., sacrificanti pro æde Apollinis Galbæ, haruspex Umbricius tristia exta, et instantes insidias, ac domesticum hostem prædicit; audiente Othone (nam proximus adstiterat) idque ut lætum e contrario, et suis cogitationibus prosperum, interpretante. Nec multo post libertus Onomastus nuntiat exspectari eum ab architecto et redemptoribus; quæ significatio coëuntium jam militum et paratæ conjurationis convenerat. Otho, caussam digressûs requirentibus, cùm emi sibi prædia vetustate suspecta, eoque priùs exploranda finxisset, innixus liberto, per tiberianam domum in velabrum, inde ad miliarium aureum, sub ædem Saturni pergit. Ibi tres et viginti speculatores consalutatum imperatorem, ac paucitate salutantium trepidum, et sellæ festinanter impositum, strictis mucronibus rapiunt. Totidem fermè milites in

plusieurs

plusieurs indices de la sédition naissante, et ce qu'il en parvint aux oreilles de Galba fut éludé par Lacon, homme incapable de lire dans l'esprit des soldats, ennemi de tout bon conseil qu il n'avoit pas donné, et toujours résistant à l'avis des sages.

Le quinze de janvier, comme Galba sacrifioit au temple d'Apollon, l'aruspice Umbricius, sur le triste aspect des entrailles, lui dénonça d'actuelles embûches et un ennemi domestique; tandis qu'Othon, qui étoit présent, se réjouissoit de ces mauvais augures et les interprétoit favorablement pour ses desseins. Un moment après, Onomastus vint lui dire que l'architecte et les experts l'attendoient; mot convenu pour lui annoncer l'assemblée des soldats et les apprêts de la conjuration. Othon fit croire à ceux qui demandoient où il alloit, que, prêt d'acheter une vieille maison de campagne, il vouloit auparavant la faire examiner; puis, suivant l'affranchi à travers le palais de Tibere au velabre, et de là vers la colonne dorée sous le temple de Saturne, il fut salué empereur par vingt-trois soldats, qui le placerent aussitôt sur une chaire curule, tout

itinere aggregantur, alii conscientià, plerique miraculo; pars clamore et gladiis, pars silentio, animum ex eventu sumpturi.

Stationem in castris agebat Julius Martialis tribunus. Is magnitudine subiti sceleris, ac corrupta latiùs castra, ac, si contra tenderet, exitium metuens, præbuit plerisque suspicionem conscientiæ. Anteposuere ceteri quoque tribuni centurionesque præsentia dubiis et honestis. Isque habitus animorum fuit, ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.

Ignarus interim Galba et sacris intentus fatigabat alieni jam imperii deos: cùm affertur rumor rapi in castra incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur. Simul ex tota urbe, ut quisque obvius fuerat, alii formidinem augentes, quidam minora vero, ne tum quidem obliti adula-

consterné de leur petit nombre, et l'environnerent l'épée à la main. Chemin faisant ils furent joints par un nombre à-peu-près égal de leurs camarades. Les uns, instruits du complot, l'accompagnoient à grands cris avec leurs armes; d'autres, frappés du spectacle, se disposoient en silence à prendre conseil de l'évènement.

Le tribun Martialis, qui étoit de garde au camp, effrayé d'une si prompte et si grande entreprise, ou craignant que la sédition n'eût gagné ses soldats, et qu'il ne fût tué en s'y opposant, fut soupçonné par plusieurs d'en être complice. Tous les autres tribuns et centurions préférerent aussi le parti le plus sûr au plus honnête. Enfin tel fut l'état des esprits, qu'un petit nombre ayant entrepris un forfait détestable, plusieurs l'approuverent et tous le souffrirent.

Cependant Galba, tranquillement occupé de son sacrifice, importunoit les dieux pour un empire qui n'étoit plus à lui, quand tout-à-coup un bruit s'éleva que les troupes enlevoient un sénateur qu'on ne nommoit pas mais qu'on sut ensuite être Othon. Aussitôt on vit accourir des gens de tous les quar-

tionis. Igitur consultantibus placuit pertentari animum cohortis quæ in palatio stationem agebat, nec per ipsum Galbam, cujus integra auctoritas majoribus remediis servabatur: Piso pro gradibus domûs vocatos in hunc modum allocutus est: *Sextus dies agitur, commilitones, ex quo, ignarus futuri, et sive optandum hoc nomen sive timendum erat, Caesar ascitus sum; quo domûs nostrae aut reipublicae fato, in vestra manu positum est: non quia, meo nomine, tristiorem casum paveam, ut qui adversa expertus cùm maximè, ducam ne secunda quidem minùs discriminis habere: patris et senatûs et ipsius imperii vicem doleo, si nobis aut perire hodie necesse est, aut, quod aequè apud bonos miserum est, occidere. Solatium proximi motûs habebamus, incruentam urbem et res sine discordia translatas. Provisum adoptione videbatur ut ne post Galbam quidem bello locus esset.*

tiers ; et à mesure qu'on les rencontroit, plusieurs augmentoient le mal, et d'autres l'exténuoient, ne pouvant en cet instant même renoncer à la flatterie. On tint conseil, et il fut résolu que Pison sonderoit la disposition de la cohorte qui étoit de garde au palais, réservant l'autorité encore entiere de Galba pour de plus pressans besoins. Ayant donc assemblé les soldats devant les degrés du palais, Pison leur parla ainsi : « Compagnons, il y a six jours que je fus « nommé César, sans prévoir l'avenir et « sans savoir si ce choix me seroit utile ou « funeste : c'est à vous d'en fixer le sort « pour la république et pour nous. Ce n'est « pas que je craigne pour moi-même, trop « instruit par mes malheurs à ne point « compter sur la prospérité; mais je plains « mon pere, le sénat et l'empire, en nous « voyant réduits à recevoir la mort ou à la « donner, extrémité non moins cruelle pour « des gens de bien, tandis qu'après les der- « niers mouvemens on se félicitoit que Rome « eût été exempte de violence et de meur- « tres, et qu'on espéroit avoir pourvu par

Nihil arrogabo mihi nobilitatis aut modestiae ; neque enim relatu virtutum in comparatione Othonis opus est. Vitia, quibus solis gloriatur, evertêre imperium, etiam cùm amicum imperatoris ageret. Habitune et incessu, an illo muliebri ornatu, mereretur imperium ? Falluntur quibus luxuria specie liberalitatis imponit. Perdere iste sciet, donare nesciet. Stupra nunc, et comessationes, et feminarum cœtus, voluit animo ; haec principatûs praenia putat, quorum libido ac voluptas penes ipsum sit, rubor ac dedecus penes omnes. Nemo enim unquam imperium flagitio quaesitum bonis artibus exercuit. Galbam consensus generis humani ; me Galba, consentientibus vobis, Caesarem dixit. Si respublica, et senatus, et populus, vana nomina sunt; vestrâ, commilitones, interest ne imperatorem pessimi faciant.

« l'adoption à prévenir toute cause de
« guerre après la mort de Galba.

« Je ne vous parlerai ni de mon nom ni
« de mes mœurs, on a peu besoin de ver-
« tus pour se comparer à Othon. Ses vices
« dont il fait toute sa gloire ont ruiné l'état
« quand il étoit ami du prince. Est-ce par
« son air, par sa démarche, par sa parure
« efféminée qu'il se croit digne de l'empire?
« On se trompe beaucoup si l'on prend son
« luxe pour de la libéralité. Plus il saura
« perdre et moins il saura donner. Débau-
« ches, festins, attroupemens de femmes;
« voilà les projets qu'il médite, et, selon
« lui, les droits de l'empire, dont la volup-
« té sera pour lui seul, la honte et le dés-
« honneur pour tous; car jamais souverain
« pouvoir acquis par le crime ne fut ver-
« tueusement exercé. Galba fut nommé
« César par le genre humain, et je l'ai été
« par Galba de votre consentement. Com-
« pagnons, j'ignore s'il vous est indifférent
« que la république, le sénat et le peuple
« ne soient que de vains noms, mais je
« sais au moins qu'il vous importe que des
« scélérats ne vous donnent pas un chef.

Legionum seditio adversùm duces suos audita est aliquando : vestra fides famaque illaesa ad hunc diem mansit ; et Nero quoque vos destituit, non vos Neronem. Minus xxx transfugae et desertores, quos centurionem aut tribunum sibi eligentes nemo ferret, imperium assignabunt? Admittitis exemplum? et quiescendo commune crimen facitis? Transcendet haec licentia in provincias : et ad nos scelerum exitus, bellorum ad vos pertinebunt. Nec est plus quod pro caede principis, quàm quod innocentibus datur; sed proinde a nobis donativum ob fidem, quàm ab aliis pro facinore, accipietis.

Dilapsis speculatoribus, cetera cohors non aspernata concionantem, ut turbidis rebus evenit, fortè magis, et nonnullo adhuc consilio, parat signa, quod postea creditum est insidiis et simulatione. Missus et Celsus Marius ad electos illyrici exercitûs, Vip-

« On a vu quelquefois des légions se ré-
« volter contre leurs tribuns. Jusqu'ici vo-
« tre gloire et votre fidélité n'ont reçu nulle
« atteinte, et Néron lui-même vous aban-
« donna plutôt qu'il ne fut abandonné de
« vous. Quoi! verrons-nous une trentaine
« au plus de déserteurs et de transfuges, à
« qui l'on ne permettroit pas de se choisir
« seulement un officier, faire un empereur?
« Si vous souffrez un tel exemple, si vous
« partagez le crime en le laissant commet-
« tre, cette licence passera dans les provin-
« ces : nous périrons par les meurtres et
« vous par les combats, sans que la solde
« en soit plus grande pour avoir égorgé son
« prince, que pour avoir fait son devoir :
« mais le donatif n'en vaudra pas moins,
« reçu de nous pour le prix de la fidéli-
« té, que d'un autre pour le prix de la tra-
« hison. »

Les lanciers de la garde ayant disparu, le reste de la cohorte, sans paroître mépriser le discours de Pison, se mit en devoir de préparer ses enseignes, plutôt par hasard, et, comme il arrive en ces momens de trouble, sans trop savoir ce qu'on faisoit, que

sanii in porticu tendentes. Præceptum Amulio Sereno et Domitio Sabino primipilaribus ut germanicos milites e Libertatis atrio accerserent. Legioni classicæ diffidebat, infestæ ob cædem commilitonum, quos primo statim introitu trucidaverat Galba. Pergunt etiam in castra prætorianorum tribuni Cerius Severus, Subrius Dexter, Pompeius Longinus, si incipiens adhuc et nondum adulta seditio melioribus consiliis flecteretur. Tribunorum Subrium et Cerium milites adorti minis, Longinum manibus coërcent, exarmantque, quia non ordine militiæ, sed e Galbæ amicis, fidus principi suo, et desciscentibus suspectior erat. Legio classica nihil cunctata prætorianis adjungitur. Illyrici exercitûs electi Celsum infestis pilis proturbant. Germanica vexilla diu nutavere, invalidis adhuc corporibus, et placatis animis, quòd eos a Nerone Alexandriam præmissos, atque inde rursus longà navigatione ægros, impensiore curâ Galba refovebat. Universa jam plebs palatium implebat, mixtis servitiis, et dissono clamore cædem Othonis et conjuratorum exsilium poscentium, ut si in circo ac theatro lu-

par une feinte insidieuse, comme on l'a cru dans la suite. Celsus fut envoyé au détachement de l'armée d'Illyrie vers le portique de Vipsanius. On ordonna aux primipilaires Serenus et Sabinus d'amener les soldats germains du temple de la Liberté. On se défioit de la légion marine, aigrie par le meurtre de ses soldats que Galba avoit fait tuer à son arrivée. Les tribuns Cerius, Subrius et Longinus allerent au camp prétorien pour tâcher d'étouffer la sédition naissante avant qu'elle eût éclaté. Les soldats menacerent les deux premiers; mais Longin fut maltraité et désarmé, parcequ'il n'avoit pas passé par les grades militaires, et qu'étant dans la confiance de Galba il en étoit plus suspect aux rebelles. La légion de mer ne balança pas à se joindre aux prétoriens. Ceux du détachement d'Illyrie présentant à Celsus la pointe des armes ne voulurent point l'écouter. Mais les troupes d'Allemagne hésiterent long-temps, n'ayant pas encore recouvré leurs forces, et ayant perdu toute mauvaise volonté depuis que, revenues malades de la longue navigation d'Alexandrie où Néron les avoit envoyées, Galba n'épar-

dicrum aliquod postularent. Neque illis judicium aut veritas; quippe eodem die diversa pari certamine postulaturis, sed tradito more quemcumque principem adulandi licentiâ acclamationum et studiis inanibus.

Interim Galbam duæ sententiæ distinebant. *Titus Vinius manendum intra domum, opponenda servitia, firmandos aditus, non eundum ad iratos censebat : daret malorum pœnitentiae, daret bonorum consensui spatium; scelera impetu, bona consilia morâ valescere : denique eundi ultrò si ratio sit, eamdem mox facultatem; regressus, si pœniteat, in aliena potestate.*

Festinandum ceteris videbatur antequam cresceret invalida adhuc conjuratio paucorum. *Trepidaturum etiam Othonem, qui, fur-*

gnoit ni soin ni dépense pour les rétablir. La foule du peuple et des esclaves, qui durant ce temps remplissoient le palais, demandoit à cris perçans la mort d'Othon et l'exil des conjurés, comme ils auroient demandé quelque scene dans les jeux publics; non que le jugement ou le zele excitât des clameurs qui changerent d'objet dès le même jour, mais par l'usage établi d'enivrer chaque prince d'acclamations effrénées et de vaines flatteries.

Cependant Galba flottoit entre deux avis. Celui de Vinius étoit qu'il falloit armer les esclaves, rester dans le palais et en barricader les avenues; qu'au lieu de s'offrir à des gens échauffés, on devoit laisser le temps aux révoltés de se repentir et aux fideles de se rassurer; que si la promptitude convient aux forfaits, le temps favorise les bons desseins; qu'enfin l'on auroit toujours la même liberté d'aller s'il étoit nécessaire, mais qu'on n'étoit pas sûr d'avoir celle du retour au besoin.

Les autres jugeoient qu'en se hâtant de prévenir le progrès d'une sédition foible encore et peu nombreuse on épouvanteroit

tim digressus, ad ignaros illatus, cunctatione nunc et segnitiâ terentium tempus, imitari principem discat. Non exspectandum ut, compositis castris, forum invadat, et prospectante Galbâ capitolium adeat; dum egregius imperator, cum fortibus amicis, januâ ac limine tenus domum cludit, obsidionem nimirum toleraturus. Et praeclarum in servis auxilium, si consensus tantae multitudinis, et, quae plurimum valet, prima indignatio languescat. Proinde intuta quae indecora: vel si cadere necesse sit, occurrendum discrimini. Id Othoni invidiosius, et ipsis honestum. Repugnantem huic sententiæ Vinium Laco minaciter invasit, stimulante Icelo, privati odii pertinaciâ, in publicum exitium.

Nec diutiùs Galba cunctatus speciosiora suadentibus accessit. Præmissus tamen in castra Piso, ut juvenis magno nomine, re-

Othon même, qui, s'étant livré furtivement à des inconnus, profiteroit, pour apprendre à représenter, de tout le temps qu'on perdroit dans une lâche indolence. Falloit-il attendre qu'ayant pacifié le camp il vînt s'emparer de la place et monter au capitole aux yeux mêmes de Galba, tandis qu'un si grand capitaine et ses braves amis, renfermés dans les portes et le seuil du palais, l'inviteroient, pour ainsi dire, à les assiéger? Quel secours pouvoit-on se promettre des esclaves si on laissoit refroidir la faveur de la multitude et sa premiere indignation plus puissante que tout le reste? D'ailleurs, disoient-ils, le parti le moins honnête est aussi le moins sûr; et dût-on succomber au péril, il vaut encore mieux l'aller chercher : Othon en sera plus odieux, et nous en aurons plus d'honneur. Vinius résistant à cet avis fut menacé par Lacon, à l'instigation d'Icelus, toujours prêt à servir sa haine particuliere aux dépens de l'état.

Galba, sans hésiter plus long-temps, choisit le parti le plus spécieux. On envoya Pison le premier au camp, appuyé du cré-

centi favore, et infensus T. Vinio, seu quia erat, seu quia irati ita volebant. Et faciliùs de odio creditur. Vix dum egresso Pisone, occisum in castris Othonem vagus primùm et incertus rumor; mox, ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam et vidisse affirmabant; credula fama inter gaudentes et incuriosos. Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem mixtis jam Othonianis, qui, ad evocandum Galbam, læta falsò vulgaverint.

Tum verò non populus tantùm et imperita plebs in plausus et immodica studia, sed equitum plerique ac senatorum, posito metu incauti, refractis palatii foribus, ruere intus, ac se Galbæ ostentare, præreptam sibi ultionem querentes. Ignavissimus quisque, et (ut res docuit) in periculo non ausurus, nimii verbis, linguæ feroces; nemo scire, et omnes affirmare: donec, inopiâ veri et consensu errandit

dit que devoient lui donner sa naissance, le rang auquel il venoit de monter, et sa colere contre Vinius, véritable, ou supposée telle par ceux dont Vinius étoit haï et que leur haine rendoit crédules. A peine Pison fut parti qu'il s'éleva un bruit, d'abord vague et incertain, qu'Othon avoit été tué dans le camp. Puis, comme il arrive aux mensonges importans, il se trouva bientôt des témoins oculaires du fait, qui persuaderent aisément tous ceux qui s'en réjouissoient ou qui s'en soucioient peu. Mais plusieurs crurent que ce bruit étoit répandu et fomenté par les amis d'Othon, pour attirer Galba par le leurre d'une bonne nouvelle.

Ce fut alors que les applaudissemens et l'empressement outré gagnant plus haut qu'une populace imprudente, la plupart des chevaliers et des sénateurs, rassurés et sans précaution, forcerent les portes du palais, et, courant au-devant de Galba, se plaignoient que l'honneur de le venger leur eût été ravi. Les plus lâches, et, comme l'effet le prouva, les moins capables d'affronter le danger, téméraires en paroles

tium victus, sumpto thorace Galba, irruenti turbæ neque ætate neque corpore sistens, sellâ levaretur. Obvius in palatio Julius Atticus speculator, cruentum gladium ostentans, occisum a se Othonem exclamavit. Et Galba, *Commilito*, inquit, *quis jussit?* insigni animo ad coërcendam militarem licentiam, minantibus intrepidus, adversùs blandientes incorruptus.

Haud dubiæ jam in castris omnium mentes, tantusque ardor, ut non contenti agmine et corporibus, in suggestu, in quo paulò antè aurea Galbæ statua fuerat, medium inter signa Othonem vexillis circumdarent. Nec tribunis aut centurionibus adeundi locus : gregarius miles caveri insuper præpositos jubebat. Strepere cuncta clamoribus, et tumultu, et exhortatione mutuâ, non tamquam in populo ac plebe variis segni adulatione vocibus, sed ut quemque af-

et braves de la langue, affirmoient tellement ce qu'ils savoient le moins, que, faute d'avis certains, et vaincu par ces clameurs, Galba prit une cuirasse, et, n'étant ni d'âge ni de force à soutenir le choc de la foule, se fit porter dans sa chaise. Il rencontra sortant du palais un gendarme nommé Julius Atticus, qui, montrant son glaive tout sanglant, s'écria qu'il avoit tué Othon. *Cammarade,* lui dit Galba, *qui vous l'a commandé?* Vigueur singuliere d'un homme attentif à réprimer la licence militaire, et qui ne se laissoit pas plus amorcer par les flatteries, qu'effrayer par les menaces!

Dans le camp les sentimens n'étoient plus douteux ni partagés, et le zele des soldats étoit tel que, non contens d'environner Othon de leurs corps et de leurs bataillons, ils le placerent au milieu des enseignes et des drapeaux dans l'enceinte où étoit peu auparavant la statue d'or de Galba. Ni tribuns ni centurions ne pouvoient approcher, et les simples soldats crioient qu'on prît garde aux officiers. On n'entendoit que clameurs, tumultes, exhortations

fluentium militum aspexerant, prehensare manibus, complecti armis, collocare juxta, præire sacramentum, modò imperatorem militibus, modò imperatori milites commendare. Nec deerat Otho protendens manus, adorare vulgum, jacere oscula; et omnia serviliter pro dominatione.

Postquam universa classiariorum legio sacramentum ejus accepit, fidens viribus, et quos adhuc singulos exstimulaverat, accendendos in commune ratus, pro vallo castrorum ita cœpit:

Quis ad vos processerim, commilitones, dicere non possum; quia nec privatum me vocare sustineo, princeps a vobis nominatus, nec principem, alio imperante. Vestrum quoque nomen in incerto erit, donec dubitabitur imperatorem populi romani in castris, an hostem habeatis. Auditisne ut pœna mea et supplicium vestrum simul postulentur? adeò manifestum est, neque perire nos, neque

mutuelles. Ce n'étoient pas les tiedes et les discordantes acclamations d'une populace qui flatte son maître, mais tous les soldats qu'on voyoit accourir en foule étoient pris par la main, embrassés tout armés, amenés devant lui, et, après leur avoir dicté le serment, ils recommandoient l'empereur aux troupes et les troupes à l'empereur. Othon de son côté, tendant les bras, saluant la multitude, envoyant des baisers, n'omettoit rien de servile pour commander.

Enfin, après que toute la légion de mer lui eut prêté le serment, se confiant en ses forces et voulant animer en commun tous ceux qu'il avoit excités en particulier, il monta sur le rempart du camp et leur tint ce discours:

« Compagnons, j'ai peine à dire sous « quel titre je me présente en ce lieu : car, « élevé par vous à l'empire, je ne puis me « regarder comme particulier, ni comme « empereur tandis qu'un autre commande; « et l'on ne peut savoir quel nom vous con- « vient à vous-mêmes qu'en décidant si ce- « lui que vous protégez est le chef ou l'en- » nemi du peuple romain. Vous entendez

salvos esse, nisi unà, posse. Et cujus levitatis est Galba, iam fortasse promisit, ut qui, nullo exposcente, tot millia innocentissimorum militum trucidaverit. Horror animum subit, qnoties recordor feralem introitum, et hanc solam Galbae victoriam, cùm in oculis urbis decumari deditos juberet, quos deprecantes in fidem acceperat. His auspiciis urbem ingressus, quam gloriam ad principatum attulit, nisi occisi Obultronii Sabini, et Cornelii Marcelli in Hispania, Bervichilonis in Gallia, Fonteii Capitonis in Germania, Clodii Macri in Africa, Cingonii in via, Turpiliani in urbe, Nymphidii in castris? Quae usquam provincia, quae castra sunt, nisi cruenta et maculata, aut, ut ipse praedicat, emendata et correcta? Nam quae alii scelera, hic remedia vocat: dum, falsis nominibus, severitatem pro saevitia, parcimoniam pro avaritia, supplicia et contumelias vestras, disciplinam appellat. Septem a Neronis fine menses sunt, et jam plus rapuit Icelus, quàm quod Polycleti, et Vatinii, et Elii, paraverunt. Minore avaritiâ ac licentiâ grassatus esset T. Vinius, si ipse imperasset; nunc et subjectos nos habuit tamquam suos, et viles

« que nul ne demande ma punition qui ne « demande aussi la vôtre, tant il est certain « que nous ne pouvons nous sauver ou pé- « rir qu'ensemble; et vous devez juger de la « facilité avec laquelle le clément Galba a « peut-être déja promis votre mort, par le « meurtre de tant de milliers de soldats in- « nocens que personne ne lui demandoit. « Je frémis en me rappelant l'horreur de « son entrée et de son unique victoire, lors- « qu'aux yeux de toute la ville il fit décimer « les prisonniers supplians qu'il avoit reçus « en grace. Entré dans Rome sous de tels « auspices, quelle gloire a-t-il acquise dans « le gouvernement, si ce n'est d'avoir fait « mourir Sabinus et Marcellus en Espagne, « Chilon dans les Gaules, Capiton en Alle- « magne, Macer en Afrique, Cingonius « en route, Turpilien dans Rome, et Nym- « phidius au camp? Quelle armée ou quelle « province si reculée sa cruauté n'a-t-elle « point souillée et déshonorée, ou, selon « lui, lavée et purifiée avec du sang? Car, « traitant les crimes de remedes et donnant « de faux noms aux choses, il appelle la « barbarie sévérité, l'avarice économie, et

ut alienos. Una illa domus sufficit donativo quod vobis nunquam datur et quotidie exprobratur.

Ac ne qua saltem in successore Galbae spes esset, accersit ab exsilio quem tristitiâ et avaritiâ sui simillimum judicabat. Vidistis, commilitones, notabili tempestate, etiam deos infaustam adoptionem aversantes. Idem senatûs, idem populi romani animus est. Vestra virtus exspectatur, apud quos omne honestis consiliis robur, et sine quibus quamvis egregia invalida sunt. Non ad bellum vos nec ad periculum voco: omnium militum arma nobiscum sunt. Nec una cohors togata defendit nunc Galbam, sed detinet. Cùm vos aspexerit, cùm signum meum acceperit, hoc solum erit certamen, quis mihi plurimùm imputet. Nullus cunctationi locus est in eo

« discipline tous les maux qu'il vous fait
« souffrir. Il n'y a pas sept mois que Néron
« est mort, et Icelus a déja plus volé que
« n'ont fait Elius, Polyclete et Vatinius.
« Si Vinius lui-même eût été empereur, il
« eût gouverné avec moins d'avarice et de
« licence; mais il nous commande comme
« à ses sujets et nous dédaigne comme ceux
« d'un autre. Ses richesses seules suffisent
« pour ce donatif qu'on vous vante sans
« cesse et qu'on ne vous donne jamais.

« Afin de ne pas même laisser d'espoir à
« son successeur, Galba a rappelé d'exil
« un homme qu'il jugeoit avare et dur
« comme lui. Les dieux vous ont avertis
« par les signes les plus évidens qu'ils dés-
« approuvoient cette élection : le sénat et
« le peuple romain ne lui sont pas plus fa-
« vorables; mais leur confiance est toute en
« votre courage, car vous avez la force en
« main pour exécuter les choses honnêtes,
« et sans vous les meilleurs desseins ne peu-
« vent avoir d'effet. Ne croyez pas qu'il soit
« ici question de guerres ni de périls, puis-
« que toutes les troupes sont pour nous,
« que Galba n'a qu'une cohorte en toge,

consilio, quod non potest laudari nisi peractum.

Aperiri deinde armamentarium jussit; rapta statim arma, sine more et ordine militiæ, ut prætorianus aut legionarius insignibus suis distingueretur. Miscentur auxiliaribus, galeis scutisque. Nullo tribunorum centurionumve adhortante, sibi quisque dux et instigator; et præcipuum pessimorum incitamentum, quod boni mœrebant.

Jam exterritus Piso fremitu crebrescentis seditionis et vocibus in urbem usque resonantibus, egressum interim Galbam et foro appropinquantem assecutus erat; jam Marius Celsus haud læta retulerat: cùm alii in palatium redire, alii capitolium petere, plerique rostra occupanda censerent, plures tantùm sententiis aliorum contradicerent; utque evenit in consiliis infelicibus, optima viderentur quorum tempus effugerat. Agi-

« dont il n'est pas le chef, mais le prison-
« nier, et dont le seul combat, à votre as-
« pect et à mon premier signe, va être à
« qui m'aura le plutôt reconnu. Enfin ce
« n'est pas le cas de temporiser dans une
« entreprise qu'on ne peut louer qu'après
« l'exécution. »

Aussitôt ayant fait ouvrir l'arsenal, tous coururent aux armes sans ordre, sans regle, sans distinction des enseignes prétoriennes et des légionnaires, de l'écu des auxiliaires et du bouclier romain; et, sans que ni tribun ni centurion s'en mêlât, chaque soldat, devenu son propre officier, s'animoit et s'excitoit lui-même à mal faire par le plaisir d'affliger les gens de bien.

Déja Pison, effrayé du frémissement de la sédition croissante et du bruit des clameurs qui retentissoit jusques dans la ville, s'étoit mis à la suite de Galba qui s'acheminoit vers la place: déja, sur les mauvaises nouvelles apportées par Celsus, les uns parloient de retourner au palais, d'autres d'aller au capitole, le plus grand nombre d'occuper les rostres. Plusieurs se contentoient de contredire l'avis des autres; et, comme

tasse Laco, ignaro Galbâ, de occidendo T. Vinio dicitur, sive ut pœnâ ejus animos militum mulceret, seu conscium Othonis credebat, ad postremum vel odio. Hæsitationem attulit tempus ac locus, quia initio cædis orto, difficilis modus : et turbavere consilium trepidi nuntii, ac proximorum diffugia, languentibus omnium studiis, qui primò alacres fidem atque animum ostentaverant.

Agebatur huc illuc Galba, vario turbæ fluctuantis impulsu, completis undique basilicis ac templis, lugubri prospectu; neque populi aut plebis ulla vox, sed attoniti vultus, et conversæ ad omnia aures; non tumultus, non quies, quale magni metûs et magnæ iræ silentium est. Othoni tamen armari plebem nuntiabatur. Ire præcipites, et occupare pericula jubet. Igitur milites romani, quasi Vologesen, aut Pacorum, avito Arsacidarum solio depulsuri, ac non imperatorem suum inermem et senem trucidare

il arrive dans les mauvais succès, le parti qu'il n'étoit plus temps de prendre sembloit alors le meilleur. On dit que Lacon méditoit à l'insu de Galba de faire tuer Vinius, soit qu'il espérât adoucir les soldats par ce châtiment, soit qu'il le crût complice d'Othon, soit enfin par un mouvement de haine. Mais le temps et le lieu l'ayant fait balancer par la crainte de ne pouvoir plus arrêter le sang après avoir commencé d'en répandre, l'effroi des survenans, la dispersion du cortege, et le trouble de ceux qui s'étoient d'abord montrés si pleins de zele et d'ardeur, acheverent de l'en détourner.

Cependant entraîné çà et là, Galba cédoit à l'implusion des flots de la multitude, qui, remplissant de toutes parts les temples et les basiliques, n'offroit qu'un aspect lugubre. Le peuple et les citoyens, l'air morne et l'oreille attentive, ne poussoient point de cris: il ne régnoit ni tranquillité ni tumulte, mais un silence qui marquoit à la fois la frayeur et l'indignation. On dit pourtant à Othon que le peuple prenoit les armes: sur quoi il ordonna de forcer les passages et d'occuper les postes importans.

pergerent, disjectâ plebe, proculcato senatu, truces armis, rapidis equis forum irrumpunt. Nec illos capitolii aspectus, et imminentium templorum religio, et priores et futuri principes terruere, quominus facerent scelus, cujus ultor est quisquis successit.

Viso cominus armatorum agmine, vexillarius comitantis Galbam cohortis (Atilium Vergilionem fuisse tradunt) dereptam Galbæ imaginem solo afflixit. Eo signo manifesta in Othonem omnium militum studia, desertum fugâ populi forum, districta adversùs dubitantes tela. Juxta Curtium lacum, trepidatione ferentium Galba projectus e sella, ac provolutus est. Extremam ejus vocem, ut cuique odium aut admiratio fuit, variè prodidere. Alii suppliciter interrogasse quid mali meruisset; paucos dies exsolvendo donativo deprecatum: plures obtulisse ultro percussoribus jugulum, agerent ac ferirent, si ita e republica videretur. Non

Alors, comme s'il eût été question, non de massacrer dans leur prince un vieillard désarmé, mais de renverser Pacore ou Vologese du trône des Arsacides, on vit les soldats romains, écrasant le peuple, foulant aux pieds les sénateurs, pénétrer dans la place à la course de leurs chevaux et à la pointe de leurs armes, sans respecter le capitole ni les temples des dieux, sans craindre les princes présens et à venir, vengeurs de ceux qui les ont précédés.

A peine apperçut-on lès troupes d'Othon, que l'enseigne de l'escorte de Galba, appelé, dit-on, Vergilio, arracha l'image de l'empereur et la jeta par terre. A l'instant tous les soldats se déclarent, le peuple fuit, quiconque hésite voit le fer prêt à le percer. Près du lac de Curtius, Galba tomba de sa chaise par l'effroi de ceux qui le portoient, et fut d'abord enveloppé. On a rapporté diversement ses dernieres paroles selon la haine ou l'admiration qu'on avoit pour lui. Quelques uns disent qu'il demanda d'un ton suppliant quel mal il avoit fait, priant qu'on lui laissât quelques jours pour payer le do-

interfuit occidentium quid diceret. De percussore non satis constat. Quidam Terentium evocatum, alii Lecanium; crebrior fama tradidit Camurium, xv legionis militem, impresso gladio, jugulum ejus hausisse. Ceteri crura brachiaque (nam pectus tegebatur) fœdè laniavere; pleraque vulnera feritate et sævitiâ trunco jam corpori adjecta.

Titum inde Vinium invasere, de quo et ipso ambigitur, consumpseritne vocem ejus instans metus, an proclamaverit non esse ab Othone mandatum ut occideretur: quod seu finxit formidine, seu conscientiâ conjurationis confessus est: huc potiùs ejus vita famaque inclinat, ut conscius sceleris fuerit, cujus caussa erat. Ante ædem divi Julii jacuit, primo ictu in poplitem, mox ab Julio Caro legionario milite in utrumque latus transverberatus.

Insignem illâ die virum Sempronium Densum ætas nostra vidit. Centurio is præ-

natif:

natif : mais plusieurs assurent que, présentant hardiment la gorge aux soldats, il leur dit de frapper s'ils croyoient sa mort utile à l'état. Les meurtriers écouterent peu ce qu'il pouvoit dire. On n'a pas bien su qui l'avoit tué ; les uns nomment Terentius, d'autres Lecanius ; mais le bruit commun est que Camurius, soldat de la quinzieme légion, lui coupa la gorge. Les autres lui déchiqueterent cruellement les bras et les jambes, car la cuirasse couvroit la poitrine ; et leur barbare férocité chargeoit encore de blessures un corps déja mutilé.

On vint ensuite à Vinius, dont il est pareillement douteux si le subit effroi lui coupa la voix, ou s'il s'écria qu'Othon n'avoit point ordonné sa mort : paroles qui pouvoient être l'effet de sa crainte, ou plutôt l'aveu de sa trahison, sa vie et sa réputation portant à le croire complice d'un crime dont il étoit cause.

On vit ce jour-là dans Sempronius Densus un exemple mémorable pour notre

toriæ cohortis a Galba custodiæ Pisonis additus, stricto pugione occurrens armatis, et scelus exprobrans, ac modò manu, modò voce, vertendo in se percussores, quamquam vulnerato Pisoni effugium dedit. Piso in ædem Vestæ pervasit, exceptusque misericordiâ publici servi, et contubernio ejus abditus, non religione, nec cerimoniis, sed latebrâ imminens exitium differebat; cùm advenere, missu Othonis, nominatim in cædem ejus ardentes, Sulpicius Florus, e britannicis cohortibus, nuper a Galba civitate donatus, et Statius Murcus speculator; a quibus protractus Piso in foribus templi trucidatur.

Nullam cædem Otho majore lætitiâ excepisse, nullum caput tam insatiabilibus oculis perlustrasse dicitur; seu tum primùm levata omni solicitudine mens vacare gaudio cœperat, seu recordatio majestatis in Galba, amicitiæ in T. Vinio, quamvis immitem animum imagine tristi confuderat.

temps. C'étoit un centurion de la cohorte prétorienne, chargé par Galba de la garde de Pison. Il se jeta le poignard à la main au devant des soldats en leur reprochant leur crime et du geste et de la voix; attirant les coups sur lui seul, il donna le temps à Pison de s'échapper, quoique blessé. Pison se sauva dans le temple de Vesta, où il reçut asyle par la piété d'un esclave qui le cacha dans sa chambre; précaution plus propre à différer sa mort, que la religion ni le respect des autels. Mais Florus, soldat des cohortes britanniques, qui depuis long-temps avoit été fait citoyen par Galba, et Statius Murcus, lancier de la garde, tous deux particulièrement altérés du sang de Pison, vinrent de la part d'Othon le tirer de son asyle et le tuerent à la porte du temple.

Cette mort fut celle qui fit le plus de plaisir à Othon, et l'on dit que ses regards avides ne pouvoient se lasser de considérer cette tête; soit que, délivré de toute inquiétude, il commençât alors à se livrer à la joie, soit que son ancien respect pour Galba et son amitié pour Vinius

Pisonis, ut inimici et æmuli, cæde lætari, jus fasque credebat. Præfixa contis capita gestabantur, inter signa cohortium, juxta aquilam legionis; certatim ostentantibus cruentas manus qui occiderant, qui interfuerant, qui verè, qui falsò, ut pulchrum et memorabile facinus jactabant. Plures quàm cxx. libellos præmia exposcentium, ob aliquam notabilem illâ die operam, Vitellius postea invenit; omnesque conquiri et interfici jussit, non honore Galbæ, sed tradito principibus more, munimentum ad præsens; in posterum, ultionem.

Alium crederes senatum, alium populum. Ruere cuncti in castra, anteire proximos, certare cum præcurrentibus, increpare Galbam, laudare militum judicium, exosculari Othonis manum; quantoque magis falsa erant qua fiebant, tanto plura facere. Nec aspernabatur singulos Otho, avidum et minacem militum animum voce

mêlant à sa cruauté quelque image de tristesse, il se crût plus permis de prendre plaisir à la mort d'un concurrent et d'un ennemi. Les têtes furent mises chacune au bout d'une pique et portées parmi les enseignes des cohortes et autour de l'aigle de la légion. C'étoit à qui feroit parade de ses mains sanglantes, à qui, faussement ou non, se vanteroit d'avoir commis ou vu ces assassinats, comme d'exploits glorieux et mémorables. Vitellius trouva dans la suite plus de cent vingt placets de gens qui demandoient récompense pour quelque fait notable de ce jour-là. Il les fit tous chercher et mettre à mort, non pour honorer Galba, mais selon la maxime des princes de pourvoir à leur sûreté présente par la crainte des châtimens futurs.

Vous eussiez cru voir un autre sénat et un autre peuple. Tout accouroit au camp; chacun s'empressoit à devancer les autres, à maudire Galba, à vanter le bon choix des troupes, à baiser les mains d'Othon; moins le zele étoit sincere, plus on affectoit d'en montrer. Othon, de son côté, ne rebutoit personne, mais des yeux et de la

vultuque temperans. Marium Celsum consulem designatum, et Galbæ usque in extremas res amicum fidumque, ad supplicium expostulabant, industriæ ejus innocentiæque quasi malis artibus infensi. Cædis et prædarum initium, et optimo cuique perniciem quæri apparebat; sed Othoni nondum auctoritas inerat ad prohibendum scelus, jubere jam poterat. Ita, simulatione iræ, vinciri jussum, et majores pœnas daturum affirmans, præsenti exitio subtraxit.

Omnia deinde arbitrio militum acta. Prætorii præfectos sibi ipsi legere : Plotium Firmum e manipularibus quondam, tum vigilibus præpositum, et incolumi adhuc Galbâ partes Othonis secutum. Adjungitur Licinius Proculus, intimâ familiaritate Othonis, suspectus consilia ejus fovisse. Urbi Flavium Sabinum præfecere, judicium Neronis secuti, sub quo eamdem curam obtinuerat, plerisque Vespasianum fratrem in eo respicientibus. Flagitatum ut vacationes præstari centurionibus solitæ remit-

voix tâchoit d'adoucir l'avide férocité des soldats. Ils ne cessoient de demander le supplice de Celsus consul désigné, et jusqu'à l'extrémité fidele ami de Galba : son innocence et ses services étoient des crimes qui les irritoient. On voyoit qu'ils ne cherchoient qu'à faire périr tout homme de bien et commencer les meurtres et le pillage. Mais Othon, qui pouvoit commander des assassinats, n'avoit pas encore assez d'autorité pour les défendre. Il fit donc lier Celsus, affectant une grande colere, et le sauva d'une mort présente en feignant de le réserver à des tourmens plus cruels.

Alors tout se fit au gré des soldats. Les prétoriens se choisirent eux-mêmes leurs préfets. A Firmus, jadis manipulaire, puis commandant du guet, et qui du vivant même de Galba s'étoit attaché à Othon, ils joignirent Licinius Proculus, que son étroite familiarité avec Othon fit soupçonner d'avoir favorisé ses desseins. En donnant à Sabinus la préfecture de Rome ils suivirent le sentiment de Néron sous lequel il avoit eu le même emploi; mais le plus grand nombre ne voyoit en lui que Vespasien son frere. Ils sol-

terentur : namque gregarius miles ut tributum annuum pendebat. Pars manipulis, pars per commeatus, aut in ipsis castris vaga, dum mercedem centurioni exsolveret, neque modum oneris quisquam, neque genus quæstus pensi habebat. Per latrocinia et raptus, aut servilibus ministeriis, militare otium redimebant. Tum locupletissimus quisque miles, labore ac sævitiâ fatigari, donec vacationem emeret. Ubi, sumptibus exhaustus, socordiâ insuper elanguerat, inops pro locuplete, et iners pro strenuo, in manipulum redibat; ac rursus alius atque alius, eâdem egestate ac licentiâ corrupti, ad seditionem et discordias, et ad extremum bella civilia ruebant. Sed Otho, ne vulgi largitione centurionum animos averteret, ex fisco suo vacationes annuas exsoluturum promisit: rem haud dubiè utilem, et a bonis postea principibus, perpetuitate disciplinæ, firmatam. Laco præfectus, tamquam in insulam seponeretur, ab evocato, quem ad cædem ejus Otho præmiserat, confossus. In Martianum Icelum, ut in libertum, palàm animadversum.

liciterent l'affranchissement des tributs annuels que, sous le nom de congés à temps, les simples soldats payoient aux centurions. Le quart des manipulaires étoit aux vivres ou dispersé dans le camp; et, pourvu que le droit du centurion ne fût pas oublié, il n'y avoit sorte de vexation dont ils s'abstinssent, ni sorte de métier dont ils rougissent. Du profit de leurs voleries et des plus serviles emplois ils payoient l'exemption du service militaire; et quand ils s'étoient enrichis, les officiers les accablant de travaux et de peine les forçoient d'acheter de nouveaux congés; enfin épuisés de dépense et perdus de mollesse; ils revenoient au manipule pauvres et fainéans, de laborieux qu'ils en étoient partis et de riches qu'ils y devoient retourner. Voilà comment, également corrompus tour-à-tour par la licence et par la misere, ils ne cherchoient que mutineries, révoltes et guerres civiles. De peur d'irriter les centurions en gratifiant les soldats à leurs dépens, Othon promit de payer du fisc les congés annuels: établissement utile, et depuis confirmé par tous

Exacto per scelera die, novissimum malorum fuit lætitia. Vocat senatum prætor urbanus; certant adulationibus ceteri magistratus. Accurrunt patres, decernitur Othoni tribunicia potestas, et nomen Augusti, et omnes principum honores, annitentibus cunctis abolere convicia ac probra quæ promiscuè jacta hæsisse animo ejus nemo sensit. Omisisset offensas, an distulisset, brevitate imperii in incerto fuit.

Otho, cruento adhuc foro, per strages jacentium, in capitolium atque inde in palatium vectus, concedi corpora sepulturæ cremarique permisit. Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Crispina filia composuere, quæsitis redemp-

les bons princes pour le maintien de la discipline. Le préfet Lacon, qu'on feignit de reléguer dans une isle, fut tué par un garde envoyé pour cela par Othon. Icelus fut puni publiquement en qualité d'affranchi.

Le comble des maux dans un jour si rempli de crimes fut l'alégresse qui le termina. Le préteur de Rome convoqua le sénat; et, tandis que les autres magistrats outroient à l'envi l'adulation, les sénateurs accourent, décernent à Othon la puissance tribunicienne, le nom d'Auguste, et tous les honneurs des empereurs précédens, tâchant d'effacer ainsi les injures dont ils venoient de le charger et auxquelles il ne parut point sensible. Que ce fût clémence ou délai de sa part, c'est ce que le peu de temps qu'il a régné n'a pas permis de savoir.

S'étant fait conduire au capitole, puis au palais, il trouva la place ensanglantée des morts qui y étoient encore étendus, et permit qu'ils fussent brûlés et enterrés. Verania femme de Pison, Scribonianus son frere, et Crispine fille de Vinius, recueil-

tisque capitibus, quæ venalia interfectores servaverant.

Piso unum et tricesimum ætatis annum explebat, famâ meliore quàm fortunâ. Fratres ejus Magnum Claudius, Crassum Nero interfecerant. Ipse diu exsul, quatriduo Cæsar properatâ adoptione hoc tantùm majori fratri prælatus est ut prior occideretur. T. Vinius XLVII. annos variis moribus egit. Pater illi e prætoria familia, maternus avus e proscriptis. Primâ militiâ infamis, legatum Calvisium Sabinum habuerat; cujus uxor, malâ cupidine visendi situm castrorum, per noctem militari habitu ingressa, cùm vigilias et cetera militiæ munia eàdem lasciviâ tentasset, in ipsis principiis stuprum ausa, et criminis hujus reus T. Vinius arguebatur. Igitur jussu C. Cæsaris oneratus catenis: mox mutatione temporum dimissus, cursu honorum inoffenso, legioni post præturam præpositus, probatusque; servili deinceps probro respersus est, tamquam scyphum aureum in convivio Claudii furatus. Et Claudius posterà die soli omnium

lirent leurs corps, et ayant cherché les têtes, les racheterent des meurtriers qui les avoient gardées pour les vendre.

Pison finit ainsi la trente et unieme année d'une vie passée avec moins de bonheur que d'honneur. Deux de ses freres avoient été mis à mort, Magnus par Claude, et Crassus par Néron. Lui-même après un long exil fut six jours César, et, par une adoption précipitée, sembla n'avoir été préféré à son aîné que pour être mis à mort avant lui. Vinius vécut quarante-sept ans avec des mœurs inconstantes. Son pere étoit de famille prétorienne; son aïeul maternel fut au nombre des proscrits. Il fit avec infamie ses premieres armes sous Calvisius Sabinus lieutenant-général, dont la femme, indécemment curieuse de voir l'ordre du camp, y entra de nuit en habit d'homme, et avec la même impudence parcourut les gardes et tous les postes, après avoir commencé par souiller le lit conjugal; crime dont on taxa Vinius d'être complice. Il fut donc chargé de chaînes par ordre de Caligula: mais bientôt les révolutions des temps l'ayant fait délivrer, il monta sans reproche de grade en

Vinio fictilibus ministrari jussit. Sed Vinius, proconsulatu, Galliam Narbonensem severè integrèque rexit. Mox Galbæ amicitiâ in abruptum tractus, audax, callidus, pomptus, et, prout animum intendisset, pravus aut industrius, eâdem vi. Testamentum T. Vinii magnitudine opum irritum : Pisonis supremam voluntatem paupertas firmavit.

Galbæ corpus diu neglectum, et licentiâ tenebrarum plurimis ludibriis vexatum, dispensator Argius, e prioribus servis, humili sepulturâ in privatis ejus hortis contexit. Caput per lixas calonesque suffixum, laceratumque ante Patrobii tumulum (libertus is Neronis punitus a Galba fuerat), posterâ demum die repertum, et cremato jam corpori admixtum est. Hunc exitum habuit

grade. Après sa préture il obtint avec applaudissement le commandement d'une légion; mais se déshonorant derechef par la plus servile bassesse, il vola une coupe d'or dans un festin de Claude, qui ordonna le lendemain que de tous les convives on servît le seul Vinius en vaisselle de terre. Il ne laissa pas de gouverner ensuite la Gaule narbonnoise en qualité de proconsul avec la plus sévere intégrité. Enfin, devenu tout-à-coup ami de Galba, il se montra prompt, hardi, rusé, méchant, habile selon ses desseins, et toujours avec la même vigueur. On n'eut point d'égard à son testament à cause de ses grandes richesses; mais la pauvreté de Pison fit respecter ses dernieres volontés.

Le corps de Galba, négligé long-temps et chargé de mille outrages dans la licence des ténebres, reçut une humble sépulture dans ses jardins particuliers par les soins d'Argius son intendant et l'un de ses plus anciens domestiques. Sa tête, plantée au bout d'une lance et défigurée par les valets et goujats, fut trouvée le jour suivant devant le tombeau de Patrobe, affranchi de

Ser. Galba tribus et septuaginta annis; quinque principes prosperâ fortunâ emensus, et alieno imperio felicior, quàm suo. Vetus in familia nobilitas, magnæ opes; ipsi medium ingenium, magis extra vitia quàm cum virtutibus. Famæ nec incuriosus, nec venditator. Pecuniæ alienæ non appetens, suæ parcus, publicæ avarus. Amicorum libertorumque, ubi in bonos incidisset, sine reprehensione patiens: si mali forent, usque ad culpam ignarus. Sed claritas natalium, et metus temporum obtentui, ut quod segnitia erat sapientia vocaretur. Dum vigebat ætas, militari laude apud Germanias floruit: proconsul Africam moderatè: jam senior, citeriorem Hispaniam pari justitiâ continuit; major privato visus, dum privatus fuit, et omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.

Trepidam urbem, ac simul atrocitatem

Néron

Néron qu'il avoit fait punir, et mise avec son corps déja brûlé. Telle fut la fin de Sergius Galba après soixante et treize ans de vie et de prospérité sous cinq princes, et plus heureux sujet que souverain. Sa noblesse étoit ancienne et sa fortune immense: il avoit un génie médiocre, point de vices et peu de vertus. Il ne fuyoit ni ne cherchoit la réputation; sans convoiter les richesses d'autrui, il étoit ménager des siennes, avare de celles de l'état. Subjugué par ses amis et ses affranchis, et juste ou méchant par leur caractere, il laissoit faire également le bien et le mal, approuvant l'un et ignorant l'autre: mais un grand nom et le malheur des temps lui faisoient imputer à vertu ce qui n'étoit qu'indolence. Il avoit servi dans sa jeunesse en Germanie avec honneur, et s'étoit bien comporté dans le proconsulat d'Afrique: devenu vieux, il gouverna l'Espagne citérieure avec la même équité. En un mot tant qu'il fut homme privé il parut au-dessus de son état; et tout le monde l'eût jugé digne de l'empire, s'il n'y fût jamais parvenu.

A la consternation que jeta dans Rome

recentis sceleris, simul veteres Othonis mores paventem, novus insuper de Vitellio nuntius exterruit, ante cædem Galbæ suppressus, ut tantùm superioris Germaniæ exercitùm descivisse crederetur. Tum duos omnium mortalium impudicitiâ, ignaviâ, luxuriâ deterrimos, velut ad perdendum imperium fataliter electos, non senatus modò et eques, quîs aliqua pars et cura reipublicæ, sed vulgus quoque palàm mærere. Nec jam recentia sævæ pacis exempla, sed repetitâ bellorum civilium memoriâ, captam toties suis exercitibus urbem, vastitatem Italiæ, direptiones provinciarum, Pharsaliam, Philippos, et Perusiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loquebantur. *Propè eversum orbem, etiam cùm de principatu inter bonos certaretur, sed mansisse C. Julio, mansisse Caesare Augusto victore, imperium; mansuram fuisse sub Pompeio Brutòque rempublicam. Nunc pro Othone, an pro Vitellio, in templa ituros? Utrasque impias preces, utraque detestanda vota, inter duos quorum bello solum id scires deteriorem fore qui vicesset?* Erant qui Vespasianum et arma Orientis augurarentur; et, ut potior

l'atrocité de ces récentes exécutions et à la crainte qu'y causoient les anciennes mœurs d'Othon, se joignit un nouvel effroi par la défection de Vitellius, qu'on avoit cachée du vivant de Galba, en laissant croire qu'il n'y avoit de révolte que dans l'armée de la haute Allemagne. C'est alors qu'avec le sénat et l'ordre équestre, qui prenoient quelque part aux affaires publiques, le peuple même déploroit ouvertement la fatalité du sort, qui sembloit avoir suscité pour la perte de l'empire deux hommes, les plus corrompus des mortels par la mollesse, la débauche, l'impudicité. On ne voyoit pas seulement renaître les cruautés commises durant la paix, mais l'horreur des guerres civiles où Rome avoit été si souvent prise par ses propres troupes, l'Italie dévastée, les provinces ruinées : Pharsale, Philippes, Pérouse et Modene, ces noms célebres par la désolation publique, revenoient sans cesse à la bouche. Le monde avoit été presque bouleversé quand des hommes dignes du souverain pouvoir se le disputerent. Jules et Auguste vainqueurs avoient soutenu l'empire ; Pom-

utroque Vespasianus, ita bellum aliud atque alias clades horrebant. Et ambigua de Vespasiano fama; solusque omnium ante se principum in melius mutatus est.

Nunc initia caussasque motûs Vitelliani expediam. Cæso cum omnibus copiis Julio Vindice, ferox prædâ gloriâque exercitus, ut cui sine labore ac periculo ditissimi belli victoria evenisset, expeditionem et aciem, præmia quàm stipendia malebat: diuque infructuosam et asperam militiam toleraverat ingenio loci cœlique, et severitate disciplinæ, quam in pace inexorabilem discordiæ

pée et Brutus eussent relevé la république: mais étoit-ce pour Vitellius ou pour Othon qu'il falloit invoquer les dieux? et, quelque parti qu'on prît entre de tels compétiteurs, comment éviter de faire des vœux impies et des prieres sacrileges quand l'événement de la guerre ne pouvoit dans le vainqueur montrer que le plus méchant? Il y en avoit qui songeoient à Vespasien et à l'armée d'Orient; mais, quoiqu'ils préférassent Vespasien aux deux autres, ils ne laissoient pas de craindre cette nouvelle guerre comme une source de nouveaux malheurs; outre que la réputation de Vespasien étoit encore équivoque; car il est le seul parmi tant de princes que le rang suprême ait changé en mieux.

Il faut maintenant exposer l'origine et les causes des mouvemens de Vitellius. Après la défaite et la mort de Vindex, l'armée, qu'une victoire sans danger et sans peine venoit d'enrichir, fiere de sa gloire et de son butin, et préférant le pillage à la paie, ne cherchoit que guerres et que combats. Long-temps le service avoit été infructueux et dur, soit par la rigueur du cli-

civium resolvunt : paratis utrimque corruptoribus, et perfidià impunità. Viri, arma, equi, ad usum et ad decus supererant. Sed ante bellum, centurias tantùm suas turmasque noverant : exercitus finibus provinciarum discernebantur. Tum adversùs Vindicem contractæ legiones, seque et Gallias expertæ, quærere rursus arma novasque discordias : nec socios ut olim, sed hostes et victos vocabant. Nec deerat pars Galliarum quæ Rhenum accolit, easdem partes secuta, ac tum acerrima instigatrix adversùs Galbianos; hoc enim nomen fastidito Vindice indiderant. Igitur Sequanis AEduisque, ac deinde, prout opulentia civitatibus erat, infensi, expugnationes urbium, populationes agrorum, raptus penatium, hauserunt animo, super avaritiam et arrogantiam, præcipua validiorum vitia, contumacià Gallorum irritati, qui remissam sibi a Galba quartam tributorum partem, et publicè donatos in ignominiam exercitûs jactabant.

mat et des saisons, soit par la sévérité de la discipline, toujours inflexible durant la paix, mais que les flatteries des séducteurs et l'impunité des traîtres énervent dans les guerres civiles. Hommes, armes, chevaux, tout s'offroit à qui sauroit s'en servir et s'en illustrer; et, au lieu qu'avant la guerre les armées étant éparses sur les frontieres, chacun ne connoissoit que sa compagnie et son bataillon, alors les légions rassemblées contre Vindex, ayant comparé leur force à celles des Gaules, n'attendoient qu'un nouveau prétexte pour chercher querelle à des peuples qu'elles ne traitoient plus d'amis et de compagnons, mais de rebelles et de vaincus. Elles comptoient sur la partie des Gaules qui confine au Rhin, et dont les habitans ayant pris le même parti les excitoient alors puissamment contre les Galbiens, nom que, par mépris pour Vindex, ils avoient donné à ses partisans. Le soldat, animé contre les Eduens et les Séquanois, et mesurant sa colere sur leur opulence, dévoroit déja dans son cœur le pillage des villes et des champs, et les dépouilles des citoyens; son arrogance et son

Accessit callidè vulgatum, temerè creditum, decumari legiones, et promptissimum quemque centurionum dimitti; undique atroces nuntii, sinistra ex urbe fama, infensa lugdunensis colonia et pertinaci pro Nerone fide fecunda rumoribus. Sed plurima ad fingendum credendumque materies in ipsis castris, odio, metu, et, ubi vires suas respexerant, securitate.

Sub ipsas superioris anni kal. decembris Aulus Vitellius inferiorem Germaniam ingressus, hiberna legionum cum cura adierat: redditi plerisque ordines, remissa ignominia, allevatæ notæ: plura ambitione, quædam judicio: in quibus sordem et ava-

avidité, vices communs à qui se sent le plus fort, s'irritoient encore par les bravades des Gaulois, qui, pour faire dépit aux troupes, se vantoient de la remise du quart des tributs et du droit qu'ils avoient reçu de Galba.

A tout cela se joignoit un bruit, adroitement répandu et inconsidérément adopté, que les légions seroient décimées et les plus braves centurions cassés. De toutes parts venoient des nouvelles fâcheuses ; rien de Rome que de sinistre ; la mauvaise volonté de la colonie lyonnoise et son opiniâtre attachement pour Néron étoit la source de mille faux bruits. Mais la haine et la crainte particuliere, jointe à la sécurité générale qu'inspiroient tant de forces réunies, fournissoient dans le camp une assez ample matiere au mensonge et à la crédulité.

Au commencement de décembre, Vitellius, arrivé dans la Germanie inférieure, visita soigneusement les quartiers, où, quelquefois avec prudence, et plus souvent par ambition, il effaçoit l'ignominie, adoucissoit les châtimens, et rétablissoit chacun

ritiam Fonteii Capitonis, adimendis assignandisve militiæ ordinibus, integrè mutaverat. Nec consularis legati mensura, sed in majus omnia accipiebantur. Et Vitellius apud severos humilis. Ita comitatem bonitatemque faventes vocabant, quòd sine modo, sine judicio, donaret sua, largiretur aliena. Simul, aviditate imperandi, ipsa vitia pro virtutibus interpretabantur. Multi in utroque exercitu sicut modesti quietique, ita mali et strenui. Sed profusâ cupidine et insigni temeritate, legati legionum, Alienus Cæcina et Fabius Valens: e quibus Valens infensus Galbæ, tamquam detectam a se Verginii cunctationem, oppressa Capitonis consilia ingratè tulisset, instigare Vitellium, ardorem militum ostentans. *Ipsum celebri ubique famâ: nullam in Flacco Hordeonio moram, affore Britanniam, secutura Germanorum auxilia, malè fidas provincias, precarium seni imperium, et brevi transiturum: panderet modò sinum, et venienti fortunae occurreret. Meritò dubitasse Verginium, equestri familiâ, ignoto patre: imparem si recepisset imperium, tutum si recusasset. Vitellio tres patris consulatus,*

dans son rang ou dans son honneur. Il répara sur-tout avec beaucoup d'équité les injustices que l'avarice et la corruption avoient fait commettre à Capiton en avançant ou déplaçant les gens de guerre. On lui obéissoit plutôt comme à un souverain que comme à un proconsul; mais il étoit souple avec les hommes fermes. Libéral de son bien, prodigue de celui d'autrui, il étoit d'une profusion sans mesure, que ses amis, changeant, par l'ardeur de commander, ses vertus en vices, appeloient douceur et bonté. Plusieurs dans le camp cachoient sous un air modeste et tranquille beaucoup de vigueur à mal faire; mais Valens et Cecina, lieutenans-généraux, se distinguoient par une avidité sans bornes qui n'en laissoit point à leur audace; Valens sur-tout, après avoir étouffé les projets de Capiton et prévenu l'incertitude de Verginius, outré de l'ingratitude de Galba, ne cessoit d'exciter Vitellius en lui vantant le zele des troupes. Il lui disoit que sur sa réputation Hordéonius ne balanceroit pas un moment, que l'Angleterre seroit pour lui; qu'il auroit des

censuram, collegium Caesaris, et imponere jampridem imperatoris dignationem, et auferre privati securitatem. Quatiebatur his segne ingenium, ut concupisceret magis, quàm ut speraret.

At, in superiore Germania, Cæcina, decorâ juventâ, corpore ingens, animi immodicus, cito sermone, erecto incessu, studia militum inlexerat. Hunc juvenem Galba, quæstorem in Bætica, impigrè in partes suas transgressum, legioni præposuit. Mox compertum publicam pecuniam avertisse, ut peculatorem flagitari jussit. Cæcina ægrè passus, miscere cuncta, et privata vulnera reipublicæ malis operire

secours de l'Allemagne; que toutes les provinces flottoient sous le gouvernement précaire et passager d'un vieillard; qu'il n'avoit qu'à tendre les bras à la fortune et courir au devant d'elle; que les doutes convenoient à Verginius simple chevalier romain, fils d'un pere inconnu, et qui, trop au-dessous du rang suprême, pouvoit le refuser sans risque : mais quant à lui, dont le pere avoit eu trois consulats, la censure, et César pour collegue, que plus il avoit de titres pour aspirer à l'empire, plus il lui étoit dangereux de vivre en homme privé. Ces discours agitant Vitellius portoient dans son esprit indolent plus de desirs que d'espoir.

Cependant Cecina, grand, jeune, d'une belle figure, d'une démarche imposante, ambitieux, parlant bien, flattoit et gagnoit les soldats de l'Allemagne supérieure. Questeur en Bétique, il avoit pris des premiers le parti de Galba, qui lui donna le commandement d'une légion; mais ayant reconnu qu'il détournoit les deniers publics, il le fit accuser de péculat : ce que Cecina supportant impatiemment, il s'efforça de tout brouiller et d'en-

statuit. Nec de erant in exercitu semina discordiæ, quòd et bello adversùs Vindicem universus affuerat, nec nisi occiso Nerone translatus in Galbam, atque in eo ipso sacramento vexillis inferioris Germaniæ præventus erat. Et Treveri ac Lingones, quasque alias civitates atrocibus edictis aut damno finium Galba perculerat, hibernis legionum propiùs miscentur. Unde seditiosa colloquia, et inter paganos corruptior miles, et in Verginium favor cuicumque alii profuturus. Miserat civitas Lingonum, vetere instituto, dona legionibus, dextras hospitii insigne. Legati eorum, in squalorem mœstitiamque compositi, per principia, per contubernia, modò suas injurias, modò civitatum vicinarum præmia, et, ubi pronis militum auribus accipiebantur, ipsius exercitûs pericula et contumelias conquerentes, accendebant animos.

sevelir ses fautes sous les ruines de la république. Il y avoit déja dans l'armée assez de penchant à la révolte ; car elle avoit de concert pris parti contre Vindex ; et ce ne fut qu'après la mort de Néron qu'elle se déclara pour Galba ; en quoi même elle se laissa prévenir par les cohortes de la Germanie inférieure. De plus les peuples de Treves, de Langres, et de toutes les villes dont Galba avoit diminué le territoire et qu'il avoit maltraitées par de rigoureux édits, mêlés dans les quartiers des légions, les excitoient par des discours séditieux ; et les soldats, corrompus par les habitans, n'attendoient qu'un homme qui voulût profiter de l'offre qu'ils avoient faite à Verginius. La cité de Langres avoit, selon l'ancien usage, envoyé aux légions le présent des mains enlacées en signe d'hospitalité. Les députés, affectant une contenance affligée, commencerent à raconter de chambrée en chambrée les injures qu'ils recevoient, et les graces qu'on faisoit aux cités voisines ; puis, se voyant écoutés, ils échauffoient les esprits par l'énumération des mécontentemens

Nec procul seditione aberant, cùm Hordeonius Flaccus abire legatos, utque occultior digressus esset, nocte castris excedere jubet. Inde atrox rumor, affirmantibus plerisque interfectos, ac, ni sibi consulerent, fore ut acerrimi militum et præsentia conquesti, per tenebras et inscitiam ceterorum occiderentur. Obstringuntur inter se tacito fœdere legiones. Asciscitur auxiliorum miles, primò suspectus, tamquam, circumdatis cohortibus alisque, impetus in legiones pararetur : mox eadem acriùs volens, faciliore inter malos consensu ad bellum, quàm in pace ad concordiam.

Inferioris tamen Germaniæ legiones solenni kalen. januariarum sacramento pro Galba adactæ, multâ cunctatione, et raris primorum ordinum vocibus : ceteri silentio, proximi cujusque audaciam exspectantes, insitâ mortalibus naturâ properè donnés

donnés à l'armée et de ceux qu'elle avoit encore à craindre.

Enfin, tout se préparant à la sédition, Hordéonius renvoya les députés, et les fit sortir de nuit pour cacher leur départ. Mais cette précaution réussit mal, plusieurs assurant qu'ils avoient été massacrés, et que, si l'on ne prenoit garde à soi, les plus braves soldats qui avoient osé murmurer de ce qui se passoit seroient ainsi tués de nuit à l'insu des autres. Là-dessus les légions s'étant liguées par un engagement secret, on fit venir les auxiliaires, qui d'abord donnerent de l'inquiétude aux cohortes et à la cavalerie qu'ils environnoient, et qui craignirent d'en être attaquées. Mais bientôt tous avec la même ardeur prirent le même parti; mutins plus d'accord dans la révolte qu'ils ne furent dans leur devoir.

Cependant le premier janvier les légions de la Germanie inférieure prêterent solemnellement le serment de fidélité à Galba, mais à contre-cœur et seulement par la voix de quelques uns dans les premiers rangs; tous les autres gardoient le silence,

sequi quæ piget inchoare. Sed ipsis legionibus inerat diversitas animorum : primani quintanique turbidi, adeò ut quidam saxa in Galbæ imagines jecerint : quintadecima ac sextadecima legiones, nihil ultra fremitum et minas ausæ, initium erumpendi circumspectabant. At in superiori exercitu, quarta ac duodevicesima legiones, iisdem hibernis tendentes, ipso kalend. januariarum die dirumpunt imagines Galbæ: quarta legio promptiùs, duodevicesima cunctanter, mox consensu. Ac ne reverentiam imperii exuere viderentur, in S. P. Q. R., oblitterata jam nomina, sacramenta advocabant; nullo legatorum tribunorumve pro Galba nitente; quibusdam, ut in tumultu, notabiliùs turbantibus. Non tamen quisquam in modum concionis aut suggestu locutus; neque enim erat adhuc cui imputaretur.

chacun n'attendant que l'exemple de son voisin, selon la disposition naturelle aux hommes de seconder avec courage les entreprises qu'ils n'osent commencer. Mais l'émotion n'étoit pas la même dans toutes les légions. Il régnoit un si grand trouble dans la premiere et dans la cinquieme, que quelques uns jeterent des pierres aux images de Galba. La quinzieme et la seizieme, sans aller au-delà du murmure et des menaces, cherchoient le moment de commencer la révolte. Dans l'armée supérieure la quatrieme et la vingt-deuxieme légion, allant occuper les mêmes quartiers, briserent les images de Galba ce même premier janvier; la quatrieme sans balancer; la vingt-deuxieme ayant d'abord hésité se détermina de même : mais, pour ne pas paroître avilir la majesté de l'empire, elles jurerent au nom du sénat et du peuple romain, mots surannés depuis long-temps. On ne vit ni généraux ni officiers faire le moindre mouvement en faveur de Galba; plusieurs même, dans le tumulte, cherchoient à l'augmenter, quoique jamais de dessus le tribunal ni par de publiques harangues; de

Spectator flagitii Hordeonius Flaccus consularis legatus aderat, non compescere ruentes, non retinere dubios, non cohortari bonos ausus, sed segnis, pavidus, et socordiâ innocens. Quatuor centuriones duodevicesimæ legionis, Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, cùm protegerent Galbæ imagines, impetu militum abrepti, vinctique. Nec cuiquam ultrà fides aut memoria prioris sacramenti, sed, quod in seditionibus accidit, unde plures erant, omnes fuere. Nocte quæ kal. januarias secuta est, in coloniam agrippinensem aquilifer quartæ legionis epulanti Vitellio nuntiat quartam et duodevicesimam legiones, projectis Galbæ imaginibus, in senatûs et populi romani verba jurasse. Id sacramentum inane visum. Occupari nutantem fortunam, et offerri principem placuit. Missi a Vitellio ad legiones legatosque, qui descivisse a Galba superiorem exercitum nuntiarent: proinde aut bellandum adversùs desciscentes, aut,

sorte que jusques-là on n'auroit su à qui s'en prendre.

Le proconsul Hordéonius, simple spectateur de la révolte, n'osa faire le moindre effort pour réprimer les séditieux, contenir ceux qui flottoient, ou ranimer les fideles : négligent et craintif, il fut clément par lâcheté. Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, tous quatre centurions de la vingt-deuxieme légion, ayant voulu défendre les images de Galba, les soldats se jeterent sur eux et les lierent. Après cela, il ne fut plus question de la foi promise ni du serment prêté; et, comme il arrive dans les séditions, tout fut bientôt du côté du plus grand nombre. La même nuit, Vitellius étant à table à Cologne, l'enseigne de la quatrieme légion le vint avertir que les deux légions, après avoir renversé les images de Galba, avoient juré fidélité au sénat et au peuple romain ; serment qui fut trouvé ridicule. Vitellius, voyant l'occasion favorable, et résolu de s'offrir pour chef, envoya des députés annoncer aux légions que l'armée supérieure s'étoit révoltée contre Galba; qu'il

si concordia et pax placeat, faciendum imperatorem, et minore discrimine sumi principem quàm quæri.

Proxima legionis primæ hiberna erant, et promptissimus e legatis Fabius Valens. Is, die postero coloniam agrippinensem cum equitibus legionis auxiliariorumque ingressus, imperatorem Vitellium consalutavit. Secutæ ingenti certamine ejusdem provinciæ legiones : et superior exercitus, speciosis senatûs populique romani nominibus relictis, III. non. januarias Vitellio accessit : scires illum priore biduo non penes rempublicam fuisse. Ardorem exercituum Agrippinenses, Treveri, Lingones æquabant ; auxilia, equos, arma, pecunias offerentes, ut quisque corpore, opibus, ingenio validus. Nec principes modò coloniarum aut castrorum, quibus præsentia ex affluenti et parta victoria magnæ spes, sed manipuli quoque et gregarius miles, viatica sua, et balteos, phalerasque, insignia armorum argento decora, loco pecuniæ tradebant instinctu, et impetu, et avaritiâ.

falloit se préparer à faire la guerre aux rebelles, ou, si l'on aimoit mieux la paix, à reconnoître un autre empereur, et qu'ils couroient moins de risque à l'élire qu'à l'attendre.

Les quartiers de la premiere légion étoient les plus voisins. Fabius Valens lieutenant-général fut le plus diligent, et vint le lendemain, à la tête de la cavalerie, de la légion et des auxiliaires, saluer Vitellius empereur. Aussitôt ce fut parmi les légions de la province à qui préviendroit les autres; et l'armée supérieure, laissant ces mots spécieux de sénat et de peuple romain, reconnut aussi Vitellius le trois de janvier, après s'être jouée durant deux jours du nom de la république. Ceux de Treves, de Langres et de Cologne, non moins ardens que les gens de guerre, offroient à l'envi, selon leurs moyens, troupes, chevaux, armes, argent. Ce zele ne se bornoit pas aux chefs des colonies et des quartiers, animés par le concours présent et par les avantages que leur promettoit la victoire; mais les manipules et même les simples soldats, transportés par instinct et prodigues par avarice, venoient, faute d'autres biens, offrir leur paie, leur équi-

Igitur laudatâ militum alacritate Vitellius ministeria principatûs, per libertos agi solita, in equites romanos disponit. Vacationes centurionibus ex fisco numerat. Sævitiam militum plerosque ad pœnam exposcentium sæpiùs approbat, partim simulatione vinculorum frustratur. Pompeius Propinquus procurator Belgicæ statim interfectus. Julium Burdonem germanicæ classis præfectum astu subtraxit. Exarserat in eum iracundia exercitûs, tamquam crimen ac mox insidias Fonteio Capitoni struxisset. Grata erat memoria Capitonis; et apud sævientes occidere palàm, ignoscere non nisi fallendo, licebat. Ita in custodia habitus : et post victoriam demum, stratis jam militum odiis, dimissus est. Interim ut piaculum objicitur centurio Crispinus, qui se sanguine Capitonis cruentaverat : eoque et postulantibus manifestior, et punienti vilior fuit. Julius deinde Civilis periculo exemptus, præpotens inter Batavos, ne supplicio ejus ferox gens alienaretur. Et erant in civitate Lingonum VIII. Batavorum cohortes, quartæde-

page, et jusqu'aux ornemens d'argent dont leurs armes étoient garnies.

Vitellius, ayant remercié les troupes de leur zele, commit aux chevaliers romains le service auprès du prince, que les affranchis faisoient auparavant. Il acquitta du fisc les droits dus aux centurions par les manipulaires. Il abandonna beaucoup de gens à la fureur des soldats, et en sauva quelques uns en feignant de les envoyer en prison. Propinquus, intendant de la Belgique, fut tué sur-le-champ; mais Vitellius sut adroitement soustraire aux troupes irritées Julius Burdo, commandant de l'armée navale, taxé d'avoir intenté des accusations et ensuite tendu des pieges à Fonteius Capiton. Capiton étoit regretté; et parmi ces furieux on pouvoit tuer impunément, mais non pas épargner sans ruse. Burdo fut donc mis en prison, et relâché bientôt après la victoire quand les soldats furent appaisés. Quant au centurion Crispinus qui s'étoit souillé du sang de Capiton, et dont le crime n'étoit pas équivoque à leurs yeux, ni la personne regrettable à ceux de Vitellius, il fut livré pour victime à leur vengeance. Ju-

cimæ legionis auxilia, tum discordià temporum a legione digressæ: prout inclinassent, grande momentum, sociæ aut adversæ. Nonium, Donatium, Romilium, Calpurnium, centuriones, de quibus suprà retulimus, occidi jussit, damnatos fidei crimine, gravissimo inter desciscentes. Accessere partibus Valerius Asiaticus, belgicæ provinciæ legatus, quem mox Vitellius generum ascivit; et Junius Blæsus, lugdunensis Galliæ rector, cum italica legione, et ala taurina, Lugduni tendentibus. Nec in rhæticis copiis mora quominus statim adjungerentur.

Ne in Britannia quidem dubitatum. Præerat Trebellius Maximus, per avaritiam ac sordes contemptus exercitui invisusque. Accendebat odium ejus Roscius Cælius legatus vicesimæ legionis, olim discors; sed occasione

lius Civilis, puissant chez les Bataves, échappa au péril par la crainte qu'on eut que son supplice n'aliénât un peuple si féroce, d'autant plus qu'il y avoit dans Langres huit cohortes bataves auxiliaires de la quatorzieme légion, lesquelles s'en étoient séparées par l'esprit de discorde qui régnoit en ce temps-là, et qui pouvoient produire un grand effet en se déclarant pour ou contre. Les centurions Nonius, Donatius, Romilius, Calpurnius, dont nous avons parlé, furent tués par l'ordre de Vitellius comme coupables de fidélité, crime irrémissible chez des rebelles. Valerius Asiaticus, commandant de la Belgique, et dont peu après Vitellius épousa la fille, se joignit à lui. Junius Blæsus, gouverneur du Lyonnois, en fit de même avec les troupes qui venoient à Lyon, savoir, la légion d'Italie et l'escadron de Turin : celles de la Rhétique ne tarderent point à suivre cet exemple.

Il n'y eut pas plus d'incertitude en Angleterre. Trébellius Maximus, qui y commandoit, s'étoit fait haïr et mépriser de l'armée par ses vices et son avarice; haine que fomentoit Roscius Cælius, commandant de la

civilium armorum atrociùs proruperant. Trebellius seditionem et confusum ordinem disciplinæ Cælio ; spoliatas et inopes legiones Cælius Trebellio objectabat : cùm interim fœdis legatorum certaminibus modestia exercitûs corrupta ; eoque discordiæ ventum, ut auxiliarium quoque militum convitiis proturbatus, et aggregantibus se Cælio cohortibus alisque, desertus Trebellius ad Vitellium perfugerit : quies provinciæ, quamquam remoto consulari, mansit. Rexere legati legionum, pares jure, Cælius audendo potentior.

Adjuncto britannico exercitu, ingens viribus opibusque, Vitellius duos duces, duo itinera bello destinavit. Fabius Valens allicere, vel, si abnuerent, vastare Gallias, et Cotianis Alpibus Italiam irrumpere : Cæcina propiore transitu Peninis jugis degredi jussus. Valenti inferioris exercitûs electi cum

vingtieme légion, brouillé depuis long-temps avec lui, mais à l'occasion des guerres civiles devenu son ennemi déclaré. Trébellius traitoit Cælius de séditieux, de perturbateur de la discipline; Cælius l'accusoit à son tour de piller et ruiner les légions. Tandis que les généraux se déshonoroient par ces opprobres mutuels, les troupes, perdant tout respect, en vinrent à tel excès de licence, que les cohortes et la cavalerie se joignirent à Cælius, et que Trébellius, abandonné de tous et chargé d'injures, fut contraint de se réfugier auprès de Vitellius. Cependant, sans chef consulaire, la province ne laissa pas de rester tranquille, gouvernée par les commandans des légions, que le droit rendoit tous égaux, mais que l'audace de Cælius tenoit en respect.

Après l'accession de l'armée britannique, Vitellius, bien pourvu d'armes et d'argent, résolut de faire marcher ses troupes par deux chemins et sous deux généraux. Il chargea Fabius Valens d'attirer à son parti les Gaules, ou, sur leur refus, de les ravager, et de déboucher en Italie par les Alpes cotiennes : il ordonna à Cecina de ga-

aquila quintæ legionis, et cohortibus alisque ad XL. millia armatorum data. XXX. millia Cæcina e superiore Germania ducebat, quorum robur legio una, prima et vicesima, fuit; addita utrique Germanorum auxilia, e quibus Vitellius suas quoque copias supplevit, totâ mole belli secuturus.

Mira inter exercitum imperatoremque diversitas. Instare miles, arma poscere, dum Galliæ trepident, dum Hispaniæ cunctentur : non obstare hiemem, neque ignavæ pacis moras : invadendam Italiam, occupandam urbem : nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi facto magis quàm consulto opus esset. Torpebat Vitellius, et fortunam principatûs inerti luxu ac prodigis epulis præsumebat, medio diei temulentus et saginâ gravis; cùm tamen ardor et vis militum ultro ducis munia implebat, ut si adesset imperator, et strenuis vel ignavis spem metumque adderet.

gner la crête des Pennines par le plus court chemin. Valens eut l'élite de l'armée inférieure avec l'aigle de la cinquieme légion, et assez de cohortes et de cavalerie pour lui faire une armée de quarante mille hommes. Cecina en conduisit trente mille de l'armée supérieure, dont la vingt et unieme légion faisoit la principale force. On joignit à l'une et à l'autre armée des Germains auxiliaires dont Vitellius recruta aussi la sienne, avec laquelle il se préparoit à suivre le sort de la guerre.

Il y avoit entre l'armée et l'empereur une opposition bien étrange. Les soldats pleins d'ardeur, sans se soucier de l'hiver ni d'une paix prolongée par indolence, ne demandoient qu'à combattre; et, persuadés que la diligence est sur-tout essentielle dans les guerres civiles, où il est plus question d'agir que de consulter, ils vouloient profiter de l'effroi des Gaules et des lenteurs de l'Espagne pour envahir l'Italie et marcher à Rome. Vitellius, engourdi et dès le milieu du jour surchargé d'indigestion et de vin, consumoit d'avance les revenus de l'empire dans un vain luxe et des festins immenses;

Instructi intentique signum profectionis exposcunt, nomine Germanici Vitellio statim addito. Cæsarem se appellari etiam victor prohibuit. Lætum augurium Fabio Valenti, exercituique quem in bellum agebat, ipso profectionis die, aquila leni meatu, prout agmen incederet, velut dux viæ prævolavit; longumque per spatium is gaudentium militum clamor, ea quies interritæ alitis fuit, ut haud dubium magnæ et prosperæ rei omen acciperetur.

Et Treveros quidem ut socios securi adiere. Divoduri (Mediomatricorum id opidum est) quamquam omni comitate exceptos, subitus pavor exterruit, raptis repentè armis ad cædem innoxiæ civitatis, non ob prædam, aut spoliandi cupidinem, sed furore et rabie, et caussis incertis, eoque difficilioribus remediis; donec precibus du-
tandis

tandis que le zele et l'activité des troupes suppléoient au devoir du chef, comme si, présent lui-même, il eût encouragé les braves et menacé les lâches.

Tout étant prêt pour le départ, elles en demanderent l'ordre, et sur-le-champ donnerent à Vitellius le surnom de Germanique : mais, même après la victoire, il défendit qu'on le nommât César. Valens et son armée eurent un favorable augure pour la guerre qu'ils alloient faire : car, le jour même du départ, un aigle, planant doucement à la tête des bataillons, sembla leur servir de guide ; et durant un long espace les soldats pousserent tant de cris de joie et l'aigle s'en effraya si peu, qu'on ne douta pas sur ces présages d'un grand et heureux succès.

L'armée vint à Treves en toute sécurité comme chez des alliés. Mais, quoiqu'elle reçût toutes sortes de bons traitemens à Divodure, ville de la province de Metz, une terreur panique fit prendre sans sujet les armes aux soldats pour la détruire. Ce n'étoit point l'ardeur du pillage qui les animoit, mais une fureur, une rage d'autant plus dif-

cis mitigati, ab excidio civitatis temperavere. Cæsa tamen ad quatuor millia hominum. Isque terror Gallias invasit, ut venienti mox agmini universæ civitates cum magistratibus et precibus occurrerent, stratis per vias pueris feminisque; quæque alia placamenta hostilis iræ, non quidem in bello, sed pro pace tendebantur.

Nuntium de cæde Galbæ et imperio Othonis Fabius Valens in civitate Leucorum accepit. Nec militum animus, in gaudium aut formidinem permotus, bellum volvebat. Gallis cunctatio exemta, et in Othonem ac Vitellium odium par, ex Vitellio et metus. Proxima Lingonum civitas erat, fida partibus; benignè excepti, modestiâ certavere. Sed brevis lætitia fuit, cohortium intemperie, quas a legione quartadecima, ut suprà memoravimus, digressas exercitui suo Fabius Valens adjunxerat. Jurgia primùm, mox rixa inter Batavos et legionarios. Dum his aut illis studia militum adgregantur,

ficile à calmer qu'on en ignoroit la cause. Enfin, après bien des prieres et le meurtre de quatre mille hommes, le général sauva le reste de la ville. Cela répandit une telle terreur dans les Gaules, que de toutes les provinces où passoit l'armée on voyoit accourir le peuple et les magistrats supplians, les chemins se couvrir de femmes, d'enfans, de tous les objets les plus propres à fléchir un ennemi même, et qui sans avoir de guerre imploroient la paix.

A Toul Valens apprit la mort de Galba et l'élection d'Othon. Cette nouvelle, sans effrayer ni réjouir les troupes, ne changea rien à leurs desseins; mais elle détermina les Gaulois, qui, haïssant également Othon et Vitellius, craignoient de plus celui-ci. On vint ensuite à Langres, province voisine, et du parti de l'armée : elle y fut bien reçue et s'y comporta honnêtement. Mais cette tranquillité fut troublée par les excès des cohortes détachées de la quatorzieme légion, dont j'ai parlé ci-devant, et que Valens avoit jointes à son armée. Une querelle qui devint émeute s'éleva entre les Bataves et les légionnaires; et les uns et les autres ayant

propè in prælium exarsere, ni Valens, animadversione paucorum, oblitos jam Batavos imperii admonuisset. Frustra adversùs Æduos quæsita belli caussa. Jussi pecuniam atque arma deferre, gratuitos insuper commeatus præbuere. Quod Ædui formidine, Lugdunenses gaudio fecere : sed legio italica et ala taurina abductæ. Cohortem duodevicesimam Lugduni, solitis sibi hibernis, relinqui placuit. Manlius Valens, legatus italicæ legionis, quamquam bene de partibus meritus, nullo apud Vitellium honore fuit. Secretis eum criminationibus infamaverat Fabius ignarum, et, quò incautior deciperetur, palàm laudatum.

Veterem inter Lugdunenses Viennensesque discordiam proximum bellum accenderat : multæ invicem clades, crebriùs infestiùsque, quàm ut tantùm propter Neronem Galbamque pugnaretur. Et Galba reditus Lugdunensium, occasione iræ, in fiscum verterat. Multus contrà in Viennenses honor. Unde æmulatio et invidia, et uno amne

ameuté leurs camarades, on étoit sur le point d'en venir aux mains, si, par le châtiment de quelques Bataves, Valens n'eût rappelé les autres à leur devoir. On s'en prit mal-à-propos aux Eduens du sujet de la querelle. Il leur fut ordonné de fournir de l'argent, des armes et des vivres gratuitement. Ce que les Eduens firent par force les Lyonnois le firent volontiers : aussi furent-ils délivrés de la légion italique et de l'escadron de Turin qu'on emmenoit; et on ne laissa que la dix-huitieme cohorte à Lyon, son quartier ordinaire. Quoique Manlius Valens, commandant de la légion italique, eût bien mérité de Vitellius, il n'en reçut aucun honneur. Fabius l'avoit desservi secrètement, et, pour mieux le tromper, il affectoit de le louer en public.

Il régnoit entre Vienne et Lyon d'anciennes discordes que la derniere guerre avoit ranimées : il y avoit eu beaucoup de sang versé de part et d'autre, et des combats plus fréquens et plus opiniâtres que s'il n'eût été question que des intérêts de Galba ou de Néron. Les revenus publics de la province de Lyon avoient été confisqués par

discretis connexum odium. Igitur Lugdunenses exstimulare singulos militum, et in eversionem Viennensium impellere, obsessam ab illis coloniam suam, adjutos Vindicis conatus, conscriptas nuper legiones in præsidium Galbæ referendo. Et ubi caussas odiorum prætenderant, magnitudinem prædæ ostendebant. Nec jam secreta exhortatio, sed publicæ preces: *Irent ultores, exscinderent sedem gallici bellì; cuncta illic externa et hostilia, se coloniam romanam et partem exercitûs, et prosperarum adversarumque rerum socios; si fortuna contrà daret, iratis ne relinquerentur.* His et pluribus in eumdem modum perpulerant, ut nec legati quidem ac duces partium restingui posse iracundiam exercitûs arbitrarentur : cùm haud ignari discriminis sui Viennenses, velamenta et infulas præferentes, ubi agmen incesserat, arma, genua, vestigia prehensando, flexere militum animos. Addidit Valens trecenos singulis militibus sestertios. Tum vetustas dignitasque coloniæ valuit. Et verba Fabii salutem incolumitatemque Viennensium commendantis æquis auribus accepta. Publicè tamen armis mulctati, privatis et pro-

Galba sous le nom d'amende. Il fit au contraire toute sorte d'honneurs aux Viennois, ajoutant ainsi l'envie à la haine de ces deux peuples, séparés seulement par un fleuve, qui n'arrêtoit pas leur animosité. Les Lyonnois animant donc le soldat l'excitoient à détruire Vienne, qu'ils accusoient de tenir leur colonie assiégée, de s'être déclarée pour Vindex, et d'avoir ci-devant fourni des troupes pour le service de Galba. En leur montrant ensuite la grandeur du butin, ils animoient la colere par la convoitise; et, non contens de les exciter en secret, « Soyez, « leur disoient-ils hautement, nos vengeurs « et les vôtres, en détruisant la source de « toutes les guerres des Gaules. Là, tout « vous est étranger ou ennemi; ici, vous « voyez une colonie romaine et une portion « de l'armée toujours fidele à partager avec « vous les bons et les mauvais succès: la « fortune peut nous être contraire; ne nous « abandonnez pas à des ennemis irrités ». Par de semblables discours ils échaufferent tellement l'esprit des soldats, que les officiers et les généraux désespéroient de les contenir. Les Viennois, qui n'ignoroient

miscuis copiis juvere militem. Sed fama constans fuit, ipsum Valentem magnâ pecuniâ emptum. Is diu sordidus, repentè dives, mutationem fortunæ malè tegebat, accensis egestate longâ cupidinibus, immoderatus, et inopi juventâ, senex prodigus.

Lento deinde agmine per fines Allobrogum et Vocontiorum ductus exercitus: ipsa itinerum spatia, et stativorum mutationes venditante duce, fœdis pactionibus adversùs possessores agrorum et magistratus civita-

pas le péril, vinrent au devant de l'armée avec des voiles et des bandelettes; et, se prosternant devant les soldats, baisant leurs pas, embrassant leurs genoux et leurs armes, ils calmerent leur fureur. Alors Valens leur ayant fait distribuer trois cents sesterces par tête, on eut égard à l'ancienneté et à la dignité de la colonie; et ce qu'il dit pour le salut et la conservation des habitans fut écouté favorablement. On désarma pourtant la province, et les particuliers furent obligés de fournir à discrétion des vivres au soldat: mais on ne douta point qu'ils n'eussent à grand prix acheté le général. Enrichi tout-à-coup après avoir longtemps sordidement vécu, il cachoit mal le changement de sa fortune; et, se livrant sans mesure à tous ses desirs irrités par une longue abstinence, il devint un vieillard prodigue, d'un jeune-homme indigent qu'il avoit été.

En poursuivant lentement sa route il conduisit l'armée sur les confins des Allobroges et des Voconces, et par le plus infâme commerce il régloit les séjours et les marches sur l'argent qu'on lui payoit pour

tum adeò minaciter, ut Luco (municipium id Vocontiorum est) faces admoverit, donec pecuniâ mitigaretur : quoties pecuniæ materia deesset, stupris et adulteriis exorabatur. Sic ad Alpes perventum.

Plus prædæ ac sanguinis Cæcina hausit. Irritaverant turbidum ingenium Helvetii, gallica gens, olim armis virisque, mox memoriâ nominis clara, de cæde Galbæ ignari, et Vitellii imperium abnuentes. Initium bello fuit avaritia ac festinatio unæ et vicesimæ legionis. Rapuerant pecuniam missam in stipendium castelli quod olim Helvetii suis militibus ac stipendiis tuebantur. AEgrè id passi Helvetii, interceptis epistolis quæ nomine germanici exercitûs ad pannonicas legiones ferebantur, centurionem et quosdam militum in custodia retinebant. Cæcina, belli avidus, proximam quamque culpam antequàm pœniteret ultum ibat. Mota properè castra, vastati agri. Direptus, longâ pace in modum municipii exstructus, locus amœno salubrium aquarum usu frequens.

s'en délivrer. Il imposoit les propriétaires des terres et les magistrats des villes avec une telle dureté, qu'il fut prêt à mettre le feu au Luc, ville des Voconces, qui l'adoucirent avec de l'argent. Ceux qui n'en avoient point l'appaisoient en lui livrant leurs femmes et leurs filles. C'est ainsi qu'il marcha jusqu'aux Alpes.

Cecina fut plus sanguinaire et plus âpre au butin. Les Suisses, nation gauloise, illustre autrefois par ses armes et ses soldats, et maintenant par ses ancêtres, ne sachant rien de la mort de Galba et refusant d'obéir à Vitellius, irriterent l'esprit brouillon de son général. La vingt et unieme légion ayant enlevé la paie destinée à la garnison d'un fort où les Suisses entrenoient depuis long-temps des milices du pays, fut cause par sa pétulance et son avarice du commencement de la guerre. Les Suisses irrités intercepterent des lettres que l'armée d'Allemagne écrivoit à celle de Hongrie, et retinrent prisonniers un centurion et quelques soldats. Cecina, qui ne cherchoit que la guerre et prévenoit toujours la réparation par la vengeance, leve aussitôt

Missi ad rhætica auxilia nuntii, ut versos in legionem Helvetios a tergo aggrederentur. Illi ante discrimen feroces, in periculo pavidi, quamquam primo tumultu Claudium Severum ducem legerant, non arma noscere, non ordines sequi, non in unum consulere; exitiosum adversùs veteranos prælium, intuta obsidio, dilapsis vestustate mœnibus; hinc Cæcina cum valido exercitu, inde rhæticæ alæ cohortesque et ipsorum Rhætorum juventus, sueta armis et more militiæ exercita; undique populatio et cædes. Ipsi in medio vagi abjectis armis, magna pars saucii aut palantes, in montem Vocetium perfugere. Ac statim immissâ cohorte Thracum depulsi, et consectantibus Germanis Rhætisque, per silvas atque in ipsis latebris trucidati. Multa hominum millia cæsa, multa sub corona venumdata. Cùmque direptis omnibus Aventicum gentis caput justo agmine peteretur, missi qui dederent civitatem, et deditio accepta. In Julium Alpinum e principibus, ut concitorem belli, Cæcina animadvertit; ceteros veniæ vel sævitiæ Vitellii reliquit.

son camp et dévaste le pays. Il détruisit un lieu que ses eaux minérales faisoient fréquenter et qui durant une longue paix s'étoit embelli comme une ville. Il envoya ordre aux auxiliaires de la Rhétique de charger en queue les Suisses qui faisoient face à la légion. Ceux-ci, féroces loin du péril et lâches devant l'ennemi, élurent bien au premier tumulte Claude Sévere pour leur général; mais ne sachant ni s'accorder dans leurs délibérations, ni garder leurs rangs, ni se servir de leurs armes, ils se laissoient défaire, tuer par nos vieux soldats, et forcer dans leurs places dont tous les murs tomboient en ruines. Cecina, d'un côté avec une bonne armée, de l'autre les escadrons et les cohortes rhétiques, composés d'une jeunesse exercée aux armes et bien disciplinée, mettoient tout à feu et à sang. Les Suisses, dispersés entre deux, jetant leurs armes, et la plupart épars ou blessés, se réfugierent sur les montagnes, d'où chassés par une cohorte thrace qu'on détacha après eux et poursuivis par l'armée des Rhétiens, on les massacroit dans les forêts et jusques dans leurs cavernes. On

Haud facile dictu est, legati Helvetiorum minùs placabilem imperatorem, an militem invenerint. Civitatis excidium poscunt, tela ac manus in ora legatorum intentant. Ne Vitellius quidem minis ac verbis temperabat : cùm Claudius Cossus, unus ex legatis, notæ facundiæ, sed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, atque eo validior, militis animum mitigavit, ut est mos vulgo, mutabili subitis, et tam prono in misericordiam, quàm immodicum sævitià fuerat; effusis lacrymis, et meliora constantiùs postulando, impunitatem salutemque civitati impetravere.

en tua par milliers et l'on en vendit un grand nombre. Quand on eut fait le dégât, on marcha en bataille à Avenche, capitale du pays. Ils envoyerent des députés pour se rendre, et furent reçus à discrétion. Cecina fit punir Julius Alpinus un de leurs chefs comme auteur de la guerre, laissant au jugement de Vitellius la grace ou le châtiment des autres.

On auroit peine à dire qui, du soldat ou de l'empereur, se montra le plus implacable aux députés helvétiens. Tous, les menaçant des armes et de la main, crioient qu'il falloit détruire leur ville ; et Vitellius même ne pouvoit modérer sa fureur. Cependant Claudius Cossus, un des députés, connu par son éloquence, sut l'employer avec tant de force et la cacher avec tant d'adresse sous un air d'effroi, qu'il adoucit l'esprit des soldats, et, selon l'inconstanceordinaire au peuple, les rendit aussi portés à la clémence qu'ils l'étoient d'abord la cruauté; de sorte qu'après beaucoup de pleurs, ayant imploré grace d'un ton plus rassis, ils obtinrent le salut et l'impunité de leur ville.

Cæcina paucos in Helvetiis moratus dies, dum sententiæ Vitellii certior fieret, simul transitum Alpium parans, lætum ex Italia nuntium accipit, alam syllanam, circa Padum agentem, sacramento Vitellii accessisse. Proconsulum Vitellium Syllani in Africa habuerant : mox a Nerone, ut in Ægyptum præmitterentur, exciti, et ob bellum Vindicis remorati, ac tum in Italia manentes, instinctu decurionum, qui Othonis ignari, Vitellio obstricti, robur adventantium legionum et famam germanici exercitûs attollebant, transiere in partes : et ut donum aliquod novo principi, firmissima transpadanæ regionis municipia, Mediolanum, ac Novariam, et Eporediam, ac Vercellas, adjunxere. Id Cæcinæ per ipsos compertum. Et quia præsidio alæ unius latissima pars Italiæ defendi nequibat, præmissis Gallorum, Lusitanorum, Britannorumque cohortibus et Germanorum vexillis, in Alpe Graia ipse paululum cunctatus, num rhæticis jugis in Noricum flecteret, adversùs Petronium urbis procuratorem, qui concitis auxiliis, et interruptis fluminum pontibus, fidus

Cécina

Cecina s'étant arrêté quelques jours en Suisse pour attendre les ordres de Vitellius et se préparer au passage des Alpes, y reçut l'agréable nouvelle que la cavalerie syllanienne qui bordoit le Pô s'étoit soumise à Vitellius. Elle avoit servi sous lui dans son proconsulat d'Afrique, puis Néron l'ayant rappelée pour l'envoyer en Egypte, la retint pour la guerre de Vindex. Elle étoit ainsi demeurée en Italie, où ses décurions, à qui Othon étoit inconnu et qui se trouvoient liés à Vitellius, vantant la force des légions qui s'approchoient et ne parlant que des armées d'Allemagne, l'attirerent dans son parti. Pour ne point s'offrir les mains vuides, ces troupes déclarerent à Cecina qu'elles joignoient aux possessions de leur nouveau prince les forteresses d'au-delà du Pô, savoir Milan, Novarre, Yvrée et Verceil ; et comme une seule brigade de cavalerie ne suffisoit pas pour garder une si grande partie de l'Italie, il y envoya les cohortes des Gaules, de Lusitanie et de Bretagne, auxquelles il joignit les enseignes allemandes et l'escadron de Sicile. Quant à lui il hésita quelque temps s'il

Othoni putabatur. Sed metu ne amitteret præmissas jam cohortes alasque, simul reputans plus gloriæ retentâ Italiâ, et ubicumque certatum foret, Noricos in cetera victoriæ præmia cessuros, Pennino subsignanum militem itinere et grave legionum agmen hibernis adhuc Alpibus traduxit.

Otho interim, contra spem omnium, non deliciis neque desidiâ torpescere; dilatæ voluptates, dissimulata luxuria, et cuncta ad decorem imperii composita. Eoque plus formidinis afferebant falsæ virtutes, et vitia reditura. Marium Celsum consulem designatum, per speciem vinculorum, sævitiæ militum subtractum, acciri in capitolium jubet. Clementiæ titulus e viro claro et partibus inviso petebatur. Celsus, constanter servatæ erga Galbam fidei crimen confessus, exemplum ultro

ne traverseroit point les monts rhétiens pour marcher dans la Norique contre l'intendant Petronius, qui, ayant rassemblé les auxiliaires et fait couper les ponts, sembloit vouloir être fidele à Othon. Mais craignant de perdre les troupes qu'il avoit envoyées devant lui, trouvant aussi plus de gloire à conserver l'Italie, et jugeant qu'en quelque lieu que l'on combattît, la Norique ne pouvoit échapper au vainqueur, il fit passer les troupes des alliés, et même les bataillons légionnaires, par les Alpes Pennines, quoiqu'elles fussent encore couvertes de neige.

Cependant, au lieu de s'abandonner aux plaisirs et à la mollesse, Othon, renvoyant à d'autres temps le luxe et la volupté, surprit tout le monde en s'appliquant à rétablir la gloire de l'empire. Mais ces fausses vertus ne faisoient prévoir qu'avec plus d'effroi le moment où ses vices reprendroient le dessus. Il fit conduire au capitole Marius Celsus consul désigné, qu'il avoit feint de mettre aux fers pour le sauver de la fureur des soldats, et voulut se donner une réputation de clémence en dérobant à la

imputavit. Nec Otho quasi ignosceret, sed ne hostis metum reconciliationis adhiberet, statim intra intimos amicos habuit, et mox bello inter duces delegit. Mansitque Celso velut fataliter etiam pro Othone fides integra et infelix. Læta primoribus civitatis, celebrata in vulgus Celsi salus, ne militibus quidem ingrata fuit, eamdem virtutem admirantibus cui irascebantur.

Par inde exsultatio, disparibus caussis consecuta, impetrato Tigellini exitio. Sophonius Tigellinus, obscuris parentibus, fœdâ pueritiâ, impudicâ senectâ, præfecturam vigilum et prætorii, et alia præmia virtutum, quia velociùs erat vitiis adeptus, crudelitatem mox, deinde avaritiam et virilia scelera exercuit : corrupto ad omne facinus Nerone, quædam ignaro ausus, ac postremò ejusdem desertor ac proditor.

haine des siens une tête illustre. Celsus, par l'exemple de sa fidélité pour Galba dont il faisoit gloire, montroit à son successeur ce qu'il en pouvoit attendre à son tour. Othon, ne jugeant pas qu'il eût besoin de pardon et voulant ôter toute défiance à un ennemi réconcilié, l'admit au nombre de ses plus intimes amis, et dans la guerre qui suivit bientôt en fit l'un de ses généraux. Celsus de son côté s'attacha sincèrement à Othon, comme si c'eût été son sort d'être toujours fidele au parti malheureux. Sa conservation fut agréable aux grands, louée du peuple, et ne déplut pas même aux soldats, forcés d'admirer une vertu qu'ils haïssoient.

Le châtiment de Tigellinus ne fut pas moins applaudi, par une cause toute différente. Sophonius Tigellinus, né de parents obscurs, souillé dès son enfance, et débauché dans sa vieillesse, avoit, à force de vices, obtenu les préfectures de la police, du prétoire, et d'autres emplois dus à la vertu, dans lesquels il montra d'abord sa cruauté, puis son avarice et tous les crimes d'un méchant homme. Non content de corrom-

Unde non alium pertinaciùs ad pœnam flagitavere, diverso affectu, quibus odium Neronis inerat, et quibus desiderium. Apud Galbam T. Vinii potentiâ defensus, prætexentis servatam ab eo filiam; et haud dubiè servaverat, non clementiâ (quippe tot interfectis), sed effugio in futurum: quia pessimus quisque, diffidentiâ præsentium, mutationem pavens, adversùs publicum odium privatam gratiam præparat; unde nulla innocentiæ cura, sed vitæ impunitatis. Eo infensior populus, additâ ad vetus Tigellini odium recenti T. Vinii invidiâ, concurrere e tota urbe in palatium ac fora, et ubi plurima vulgi licentia, in circum ac theatra effusi, seditiosis vocibus obstrepere: donec Tigellinus, accepto apud sinuessanas aquas supremæ necessitatis nuntio, inter stupra concubinarum, et oscula, et deformes moras, sectis novaculâ faucibus, infamem vitam fœdavit etiam exitu sero et inhonesto.

pre Néron et de l'exciter à mille forfaits, il osoit même en commettre à son insu, et finit par l'abandonner et le trahir. Aussi nulle punition ne fut-elle plus ardemment poursuivie, mais par divers motifs, de ceux qui détestoient Néron et de ceux qui le regrettoient. Il avoit été protégé près de Galba par Vinius, dont il avoit sauvé la fille, moins par pitié, lui qui commit tant d'autres meurtres, que pour s'étayer du pere au besoin. Car les scélérats, toujours en crainte des révolutions, se ménagent de loin des amis particuliers qui puissent les garantir de la haine publique, et, sans s'abstenir du crime, s'assurent ainsi de l'impunité. Mais cette ressource ne rendit Tigellinus que plus odieux, en ajoutant à l'ancienne aversion qu'on avoit pour lui celle que Vinius venoit de s'attirer. On accouroit de tous les quartiers dans la place et dans le palais; le cirque sur-tout et les théâtres, lieux où la licence du peuple est plus grande, retentissoient de clameurs séditieuses. Enfin Tigellinus ayant reçu aux eaux de Sinuesse l'ordre de mourir, après de honteux délais cherchés dans les bras des femmes, se coupa la gor-

Per idem tempus expostulata ad supplicium Galvia Crispinilla, variis frustrationibus et adversâ dissimulantis principis famâ, periculo exempta est : magistra libidinum Neronis, transgressa in Africam ad instigandum in arma Clodium Macrum, famem populi romani haud obscurè molita, totius postea civitatis gratiam obtinuit consulari matrimonio innixa, et apud Galbam, Othonem, Vitellium illæsa : mox potens pecuniâ, et orbitate, quæ bonis malisque temporibus juxta valent.

Crebræ interim et muliebribus blandimentis infectæ, ab Othone ad Vitellium epistolæ, offerebant pecuniam, et gratiam, et quemcumque quietis locum prodigæ vitæ legisset. Paria Vitellius ostendebat, primò molliùs, stultâ utrimque et indecorâ simulatione; mox, quasi rixantes, stupra et flagitia invicem objectavere, neuter falsò. Otho, revocatis quos Galba miserat legatis, rursus ad utrumque germanicum

ge avec un rasoir, terminant ainsi une vie infâme par une mort tardive et déshonnête.

Dans ce même temps on sollicitoit la punition de Galvia Crispinilla; mais elle se tira d'affaire à force de défaites et par une connivence qui ne fit pas honneur au prince. Elle avoit eu Néron pour éleve de débauche; ensuite ayant passé en Afrique pour exciter Macer à prendre les armes, elle tâcha tout ouvertement d'affamer Rome. Rentrée en grace à la faveur d'un mariage consulaire et échappée aux regnes de Galba, d'Othon et de Vitellius, elle resta fort riche et sans enfans; deux grands moyens de crédit dans tous les temps bons et mauvais.

Cependant Othon écrivoit à Vitellius lettres sur lettres, qu'il souilloit de cajoleries de femmes, lui offrant argent, graces, et tel asyle qu'il voudroit choisir pour y vivre dans les plaisirs. Vitellius lui répondoit sur le même ton; mais ces offres mutuelles, d'abord sobrement ménagées et couvertes des deux côtés d'une sotte et honteuse dissimulation, dégénérerent bientôt en querelles, chacun reprochant à l'autre avec la même vé-

exercitum, et ad legionem italicam, easque quæ Lugduni agebant copias, specie senatûs misit. Legati apud Vitellium remansere, promptiùs quàm ut retenti viderentur. Prætoriani, quos per simulationem officii legatis Otho adjunxerat, remissi, antequam legionibus miscerentur. Addit epistolas Fabius Valens, nomine germanici exercitûs, ad prætorias et urbanas cohortes, de viribus partium magnificas et concordiam offerentes. Increpabant ultro, quòd tanto ante traditum Vitellio imperium ad Othonem vertissent. Ita promissis simul ac minis tentabantur, ut bello impares, in pace nihil amissuri. Neque ideo prætorianorum fides mutata.

Sed insidiatores ab Othone in Germaniam, a Vitellio in urbem, missi. Utrisque

rité ses vices et sa débauche. Othon rappela les députés de Galba, et en envoya d'autres au nom du sénat aux deux armées d'Allemagne, aux troupes qui étoient à Lyon, et à la légion d'Italie. Les députés resterent auprès de Vitellius, mais trop aisément pour qu'on crût que c'étoit par force. Quant aux prétoriens qu'Othon avoit joints comme par honneur à ces députés, on se hâta de les renvoyer avant qu'ils se mêlassent parmi les légions. Fabius Valens leur remit des lettres au nom des armées d'Allemagne pour les cohortes de la ville et du prétoire, par lesquelles, parlant pompeusement du parti de Vitellius, on les pressoit de s'y réunir. On leur reprochoit vivement d'avoir transféré à Othon l'empire décerné long-temps auparavant à Vitellius; enfin, usant pour les gagner de promesses et de menaces, on leur parloit comme à des gens à qui la paix n'ôtoit rien et qui ne pouvoient soutenir la guerre. Mais tout cela n'ébranla point la fidélité des prétoriens.

Alors Othon et Vitellius prirent le parti d'envoyer des assassins, l'un en Allemagne

frustra fuit : Vitellianis impunè, per tantam hominum multitudinem, mutuâ ignorantiâ fallentibus : Othoniani, novitate vultûs, omnibus invicem gnaris, prodebantur. Vitellius litteras ad Titianum fratrem Othonis composuit, exitium ipsi filioque ejus minitans, ni incolumes sibi mater ac liberi servarentur. Et stetit domus utraque; sub Othone incertum an metu; Vitellius victor clementiæ gloriam tulit.

Primus Othoni fiduciam addidit ex Illyrico nuntius, jurasse in eum Dalmatiæ, ac Pannoniæ, et Mœsiæ legiones. Idem ex Hispania allatum, laudatusque per edictum Cluvius Rufus; et statim cognitum est conversam ad Vitellium Hispaniam. Nec Aquitania quidem, quamquam a Julio Cordo in verba Othonis obstricta, diu mansit. Nusquam fides aut amor, metu ac necessitate huc illuc mutabantur. Eadem formido provinciam narbonensem ad Vitellium vertit, facili transitu ad proximos et validiores. Longinquæ provinciæ et

et l'autre à Rome, tous deux inutilement. Ceux de Vitellius, mêlés dans une si grande multitude d'hommes inconnus l'un à l'autre, ne furent pas découverts; mais ceux d'Othon furent bientôt trahis par la nouveauté de leurs visages parmi des gens qui se connoissoient tous. Vitellius écrivit à Titien, frere d'Othon, que sa vie et celle de son fils lui répondroient de sa mere et de ses enfans. L'une et l'autre famille fut conservée. On douta du motif de la clémence d'Othon; mais Vitellius vainqueur eut tout l'honneur de la sienne.

La premiere nouvelle qui donna de la confiance à Othon lui vint d'Illyrie, d'où il apprit que les légions de Dalmatie, de Pannonie et de la Mœsie avoient prêté serment en son nom. Il reçut d'Espagne un semblable avis, et donna par édit des louanges à Cluvius Rufus; mais on sut bientôt après que l'Espagne s'étoit retournée du côté de Vitellius. L'Aquitaine, que Julius Cordus avoit aussi fait déclarer pour Othon, ne lui resta pas plus fidele. Comme il n'étoit pas question de foi ni d'attachement, chacun se laissoit entraîner çà et là selon sa crainte ou

quidquid armorum mari dirimitur penes Othonem manebant, non partium studio, sed erat grande momentum in nomine urbis ac prætextu senatûs. Et occupaverat animos prior auditus. Judaicum exercitum Vespasianus, Syriæ legiones Mucianus sacramento Othonis adegere. Simul Ægyptus omnesque versæ in Orientem provinciæ nomine ejus tenebantur. Idem Africæ obsequium, initio a Carthagine orto. Neque exspectatâ Vipsanii Aproniani proconsulis auctoritate, Crescens Neronis libertus (nam et hi malis temporibus partem se reipublicæ faciunt) epulum plebi, ob lætitiam recentis imperii, obtulerat : et populus pleraque sine modo festinavit. Carthaginem ceteræ civitates secutæ. Sic, distractis exercitibus ac provinciis, Vitellio quidem ad capessendam principatûs fortunam bello opus erat.

ses espérances. L'effroi fit déclarer de même la province narbonnoise en faveur de Vitellius, qui, le plus proche et le plus puissant, parut aisément le plus légitime. Les provinces les plus éloignées et celles que la mer séparoit des troupes resterent à Othon, moins pour l'amour de lui qu'à cause du grand poids que donnoit à son parti le nom de Rome et l'autorité du sénat, outre qu'on penchoit naturellement pour le premier reconnu (*a*). L'armée de Judée, par les soins de Vespasien, et les légions de Syrie, par ceux de Mucianus, prêterent serment à Othon. L'Egypte et toutes les provinces d'Orient reconnoissoient son autorité. L'Afrique lui rendoit la même obéissance, à l'exemple de Carthage, où, sans attendre les ordres du proconsul Vipsanius Apronianus, Crescens, affranchi de Néron, se mêlant comme ses pareils des affaires de la république dans les temps de calamités,

(*a*) L'élection de Vitellius avoit précédé celle d'Othon; mais au-delà des mers le bruit de celle-ci avoit prévenu le bruit de l'autre : ainsi Othon étoit dans ces régions le premier reconnu.

Otho, ut in multa pace, munia imperii obibat : quædam ex dignitate reipublicæ ; pleraque, contra decus, ex præsenti usu properando. Consul cum Titiano fratre in kalend. martias ipse, proximos menses Verginio destinat, ut aliquod exercitui germanico delinimentum. Jungitur Verginio Poppæus Vopiscus, prætextu veteris amicitiæ, plerique Viennensium honori datum interpretabantur. Ceteri consulatus ex destinatione Neronis, aut Galbæ, mansere. Cælio ac Flavio Sabinis, in julias ; Ario Antonino et Mario Celso, in septembres : quorum honori ne Vitellius quidem victor intercessit. Sed Otho pontificatus auguratusque honoratis jam senibus cumulum dignitatis addidit ; et recens ab exsilio reversos nobiles adolescentulos avitis ac paternis sacerdotiis in solatium recoluit. Redditus

avoit

avoit, en réjouissance de la nouvelle élection, donné des fêtes au peuple qui se livroit étourdiment à tout. Les autres villes imiterent Carthage. Ainsi les armées et les provinces se trouvoient tellement partagées, que Vitellius avoit besoin des succès de la guerre pour se mettre en possession de l'empire.

Pour Othon, il faisoit, comme en pleine paix, les fonctions d'empereur, quelquefois soutenant la dignité de la république, mais plus souvent l'avilissant en se hâtant de régner. Il désigna son frere Titianus consul avec lui jusqu'au premier de mars ; et, cherchant à se concilier l'armée d'Allemagne, il destina les deux mois suivans à Verginius, auquel il donna Poppæus Vopiscus pour collegue, sous prétexte d'une ancienne amitié, mais plutôt, selon plusieurs, pour faire honneur aux Viennois. Il n'y eut rien de changé pour les autres consulats aux nominations de Néron et de Galba. Deux Sabinus, Cælius et Flave, resterent désignés pour mai et juin; Arius Antoninus et Marius Celsus pour juillet et août; honneur dont Vitellius même ne les priva pas après sa victoire. Othon mit le comble aux dignités des plus

Cadio Rufo, Pedio Blæso, Sevino Promptino senatorius locus, qui repetundarum criminibus sub Claudio ac Nerone ceciderant. Placuit ignoscentibus, verso nomine quod avaritia fuerat, videri majestatem : cujus tum odio etiam bonæ leges peribant.

Eâdem largitione civitatum quoque ac provinciarum animos aggressus, Hispaliensibus et Emeritensibus familiarum adjectiones, Lingonibus universis civitatem romanam, provinciæ Bæticæ Maurorum civitates dono dedit. Nova jura Cappadociæ, nova Africæ, ostentui magis quàm mansura. Inter quæ necessitate præsentium rerum et instantibus curis excusata, ne tum quidem immemor amorum, statuas Poppææ per senatusconsultum reposuit. Creditus est etiam de celebranda Neronis memoria agitavisse, spe vulgum alliciendi. Et fuere qui imagines Neronis proponerent : atque etiam Othoni

illustres vieillards, en y ajoutant celles d'augures et de pontifes, et consola la jeune noblesse récemment rappelée d'exil en lui rendant le sacerdoce dont avoient joui ses ancêtres. Il rétablit dans le sénat Cadius Rufus, Pédius Blæsus et Sévinus Promptinus, qui en avoient été chassés sous Claude pour crime de concussion. L'on s'avisa, pour leur pardonner, de changer le mot de *rapine* en celui de *lese majesté,* mot odieux en ces temps-là, et dont l'abus faisoit tort aux meilleures lois.

Il étendit aussi ses graces sur les villes et les provinces; il ajouta de nouvelles familles aux colonies d'Hispalis et d'Émérita; il donna le droit de bourgeoisie romaine à toute la province de Langres, à celle de la Bétique les villes de la Mauritanie, à celles d'Afrique et de Cappadoce de nouveaux droits, trop brillans pour être durables. Tous ces soins et les besoins pressans qui les exigeoient ne lui firent point oublier ses amours, et il fit rétablir par décret du sénat les statues de Poppée. Quelques uns releverent aussi celles de Néron : l'on dit même qu'il délibéra s'il ne lui feroit point une oraison fu-

quibusdam diebus populus et miles, tamquam nobilitatem ac decus astruerent, NERONI OTHONI acclamavit. Ipse in suspenso tenuit, vetandi metu, vel agnoscendi pudore.

Conversis ad civile bellum animis, externa sine cura habebantur. Eò audentiùs Roxolani, sarmatica gens, priore hieme cæsis duabus cohortibus, magnâ spe ad Mœsiam irruperant; novem millia equitum, ex ferocia et successu, prædæ magis quàm pugnæ intenta. Igitur vagos et incuriosos tertia legio adjunctis auxiliis repentè invasit. Apud Romanos omnia prælio apta. Sarmatæ dispersi, aut cupidine prædæ graves onere sarcinarum, et lubrico itinerum ademptâ equorum pernicitate, velut vincti cædebantur. Namque mirum dictu ut sit omnis Sarmatarum virtus velut extra ipsos; nihil ad pedestrem pugnam tam ignavum; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obstiterit. Sed tum humido die et soluto gelu, neque conti, neque gladii, quos prælongos utrâque manu regunt, usui, lapsantibus equis, et cataphractarum pondere (id prin-

nebre pour plaire à la populace : enfin le peuple et les soldats, croyant bien lui faire honneur, crierent durant quelques jours, *Vive Néron-Othon!* acclamations qu'il feignit d'ignorer, n'osant les défendre, et rougissant de les permettre.

Cependant, uniquement occupés de leurs guerres civiles, les Romains abandonnoient les affaires du dehors. Cette négligence inspira tant d'audace aux Roxolans, peuple sarmate, que, dès l'hiver précédent, après avoir défait deux cohortes, ils firent avec beaucoup de confiance une irruption dans la Mœsie au nombre de neuf mille chevaux. Le succès joint à leur avidité leur faisant plutôt songer à piller qu'à combattre, la troisieme légion jointe aux auxiliaires les surprit épars et sans discipline. Attaqués par les Romains en bataille, les Sarmates, dispersés au pillage ou déja chargés de butin, et ne pouvant dans des chemins glissans s'aider de la vîtesse de leurs chevaux, se laissoient tuer sans résistance. Tel est le caractere de ces étranges peuples, que leur valeur semble n'être pas en eux : s'ils donnent en escadrons, à peine une armée peut-

cipibus et nobilissimo cuique tegmen, ferreis laminis aut præduro corio consertum, ut advers s ictus impenetrabile, ita impetu hostium provolutis inhabile ad resurgendum), simul altitudine et mollitiâ nivis hauriebantur. Romanus miles, facili loricâ et missili pilo aut lanceis assultans, ubi res posceret, levi gladio inermem Sarmatam (neque enim defendi scuto mos est) cominus fodiebat; donec pauci, qui prælio superfuerant, paludibus abderentur, ibi sævitiâ, hic miseriâ vulnerum absumpti. Postquam id Romæ compertum, M. Aponius Mœsiam obtinens, triumphali statuâ, Fulvius Aurelius, et Julianus Titius, ac Numisius Lupus, legati legionum, consularibus ornamentis donantur : læto Othone et gloriam in se trahente, tamquam et ipse felix bello, et suis ducibus suisque exercitibus rempublicam auxisset.

elle soutenir leur choc; s'ils combattent à pied, c'est la lâcheté même. Le dégel et l'humidité qui faisoient alors glisser et tomber leur chevaux, leur ôtoient l'usage de leurs piques et de leurs longues épées à deux mains; le poids des cataphractes, sorte d'armure faite de lames de fer ou d'un cuir très dur, qui rend les chefs et les officiers impénétrables aux coups, les empêchoit de se relever quand le choc des ennemis les avoit renversés, et ils étoient étouffés dans la neige qui étoit molle et haute. Les soldats romains, couverts d'une cuirasse légere, les renversoient à coups de traits ou de lances selon l'occasion, et les perçoient d'autant plus aisément de leurs courtes épées qu'ils n'ont point la défense du bouclier. Un petit nombre échapperent et se sauverent dans les marais, où la rigueur de l'hiver et leurs blessures les firent périr. Sur ces nouvelles on donna à Rome une statue triomphale à Marcus Aponius qui commandoit en Mœsie, et les ornemens consulaires à Fulvius Aurelius, Julianus Titius et Numisius Lupus, colonels des légions. Othon fut charmé d'un succès dont

Parvo interim initio, unde nihil timebatur, orta seditio, propè urbi excidio fuit. Septimamdecimam cohortem e colonia hostiensi in urbem acciri Otho jusserat. Armandæ ejus cura Vario Crispino tribuno e prætorianis data. Is, quò magis vacuus, quietis castris, jussa exsequeretur, vehicula cohortis, incipiente nocte, onerari aperto armamentario jubet. Tempus in suspicionem, caussa in crimen, affectatio quietis in tumultum evaluit. Et visa inter temulentos arma cupidinem sui movere. Fremit miles, et tribunos centurionesque proditionis arguit, tamquam familiæ senatorum ad perniciem Othonis armarentur. Pars ignari et vino graves; pessimus quisque in occasionem prædarum; vulgus, ut mos est, cujusque motûs novi cupidum; et obsequia meliorum nox abstulerat. Resistentem seditioni tribunum et severissimos centurionum abtruncant; rapta arma, nudati gladii, insidentes equis, urbem ac palatium petunt.

il s'attribuoit l'honneur comme d'une guerre conduite sous ses auspices et par ses officiers au profit de l'état.

Tout-à-coup il s'éleva, sur le plus léger sujet et du côté dont on se défioit le moins, une sédition qui mit Rome à deux doigts de sa ruine. Othon ayant ordonné qu'on fît venir dans la ville la dix-septieme cohorte qui étoit à Ostie, avoit chargé Varius Crispinus tribun prétorien du soin de la faire armer. Crispinus, pour prévenir l'embarras, choisit le temps où le camp étoit tranquille et le soldat retiré, et ayant fait ouvrir l'arsenal, commença dès l'entrée de la nuit à faire charger les fourgons de la cohorte. L'heure rendit le motif suspect, et ce qu'on avoit fait pour empêcher le désordre en produisit un très grand. La vue des armes donna à des gens pris de vin la tentation de s'en servir. Les soldats s'emportent, et traitant de traîtres leurs officiers et tribuns, les accusent de vouloir armer le sénat contre Othon. Les uns déja ivres ne savoient ce qu'ils faisoient; les plus méchans ne cherchoient que l'occasion de piller; la foule se laissoit entraîner par son goût ordinaire pour les nouveautés,

Erat Othoni celebre convivium primoribus feminis virisque, qui trepidi fortuitusne militum furor an dolus imperatoris, manere ac deprehendi, an fugere et dispergi, periculosius foret; modò constantiam simulare, modò formidine detegi, simul Othonis vultum intueri. Utque evenit inclinatis ad suspicionem mentibus, cùm timeret Otho, timebatur. Sed haud secus discrimine senatûs quàm suo territus, et præfectos prætorii ad mitigandas militum iràs statim miserat, et abire properè omnes e convivio jussit. Tum verò passim magistratus, projectis insignibus, vitatâ comitum et servorum frequentiâ, senes feminæque, per tenebras, diversa urbis itinera, rari domos, plurimi amicorum tecta, et ut cuique humillimus cliens, incertas latebras petivere.

et la nuit empêchoit qu'on ne pût tirer parti de l'obéissance des sages. Le tribun, voulant réprimer la sédition, fut tué de même que les plus séveres centurions; après quoi, s'étant saisis des armes, ces emportés monterent à cheval, et l'épée à la main prirent le chemin de la ville et du palais.

Othon donnoit un festin ce jour-là à ce qu'il y avoit de plus grand à Rome dans les deux sexes. Les convives, redoutant également la fureur des soldats et la trahison de l'empereur, ne savoient ce qu'ils devoient craindre le plus, d'être pris s'ils demeuroient, ou d'être poursuivis dans leur fuite; tantôt affectant de la fermeté, tantôt décelant leur effroi, tous observoient le visage d'Othon, et, comme on étoit porté à la défiance, la crainte qu'il témoignoit augmentoit celle qu'on avoit de lui. Non moins effrayé du péril du sénat que du sien propre, Othon chargea d'abord les préfets du prétoire d'aller appaiser les soldats et se hâta de renvoyer tout le monde. Les magistrats fuyoient çà et là jetant les marques de leurs dignités; les vieillards et les femmes, dispersés par les rues, dans les ténebres, se déroboient aux

Militum impetus ne foribus quidem palatii coërcitus quominus convivium irrumperent, ostendi sibi Othonem expostulantes; vulnerato Julio Martiale tribuno et Vitellio Saturnino præfecto legionis dum ruentibus obsistunt. Undique arma et minæ, modò in centuriones tribunosque, modò in senatum universum: lymphatis cæco pavore animis, et quia neminem unum destinare iræ poterant, licentiam in omnes poscentibus: donec Otho, contra decus imperii, toro insistens, precibus et lacrymis ægrè cohibuit. Redieruntque in castra inviti neque innocentes. Posterâ die, velut captâ urbe, clausæ domus, rarus per vias populus, mæsta plebs, dejecti in terram militum vultus, ac plus tristitiæ quàm pœnitentiæ. Manipulatim allocuti sunt Licinius Proculus, et Plotius Firmus, præfecti, ex suo quisque ingenio, mitiùs aut horridiùs; finis sermonis in eo ut quina millia nummûm singulis militibus numerarentur. Tum Otho ingredi castra ausus. Atque illum tribuni

gens de leur suite. Peu rentrerent dans leurs maisons, presque tous chercherent chez leurs amis et les plus pauvres de leurs cliens des retraites mal-assurées.

Les soldats arriverent avec une telle impétuosité, qu'ayant forcé l'entrée du palais, ils blesserent le tribun Julius Martialis et Vitellius Saturninus qui tâchoient de les retenir, et pénétrerent jusques dansla salle du festin, demandant à voir Othon. Par-tout ils menaçoient des armes et de la voix, tantôt leurs tribuns et centurions, tantôt le corps entier du sénat: furieux et troublés d'une aveugle terreur, faute de savoir à qui s'en prendre, ils en vouloient à tout le monde. Il fallut qu'Othon, sans égard pour la majesté de son rang, montât sur un sopha, d'où, à force de larmes et de prieres, les ayant contenus avec peine, il les renvoya au camp coupables et mal appaisés. Le lendemain les maisons étoient fermées, les rues désertes, le peuple consterné comme dans une ville prise, et les soldats baissoient les yeux moins de repentir que de honte. Les deux préfets Proculus et Firmus parlant avec douceur ou dureté, chacun selon

centurionesque circumsistunt, abjectis militiæ insignibus, otium et salutem flagitantes. Sensit invidiam miles, et, compositus in obsequium, auctores seditionis ad supplicium ultrò postulabat.

Otho, quamquam turbidis rebus et diversis militum animis, cùm optimus quisque remedium præsentis licentiæ posceret, vulgus et plures, seditionibus et ambitioso imperio læti, per turbas et raptus faciliùs ad civile bellum impellerentur; simul reputans non posse principatum, scelere quæsitum, subitâ modestiâ et priscâ gravitate retineri, sed discrimine urbis et periculo senatûs anxius, postremò ita disseruit :

Neque ut affectus vestros in amorem mei accenderem, commilitones, neque ut animum ad virtutem cohortarer (utraque enim egregiè supersunt); sed veni postulaturus a vobis

son génie, firent à chaque manipule des exhortations qu'ils conclurent par annoncer une distribution de cinq mille sesterces par tête. Alors Othon, ayant hasardé d'entrer dans le camp, fut environné des tribuns et des centurions, qui, jetant leurs ornemens militaires, lui demandoient congé et sûreté. Les soldats sentirent le reproche, et, rentrant dans leur devoir, crioient qu'on menât au supplice les auteurs de la révolte.

Au milieu de tous ces troubles et de ces mouvemens divers Othon voyoit bien que tout homme sage desiroit un frein à tant de licence; il n'ignoroit pas non plus que les attroupemens et les rapines menent aisément à la guerre civile une multitude avide des séditions qui forcent le gouvernement à la flatter. Alarmé du danger où il voyoit Rome et le sénat, mais jugeant impossible d'exercer tout d'un coup avec la dignité convenable un pouvoir acquis par le crime, il tint enfin le discours suivant:

« Compagnons, je ne viens ici ni ranimer votre zele en ma faveur ni réchauffer votre courage; je sais que l'un et l'autre ont toujours la même vigueur: je

temperamentum vestrae fortitudinis, et erga me modum caritatis. Tumultûs proximi initium, non cupiditate vel odio (quae multos exercitus in discordiam egere), ac ne detrectatione quidem aut formidine periculorum, nimia pietas vestra acriùs quàm consideratiùs excitavit. Nam saepe honestas rerum caussas, ni judicium adhibeas, perniciosi exitus consequuntur. Imus ad bellum; num omnes nuntios palàm audiri, omnia consilia cunctis praesentibus tractari, ratio rerum aut occasionum velocitas patitur? Tam nescire quaedam milites quàm scire oportet. Ita se ducum auctoritas, sic rigor disciplinae habet, ut multa etiam centuriones tribunosque tantùm juberi expediat. Si ubi jubeantur quaerere singulis liceat, pereunte obsequio, etiam imperium intercidit. An et illic nocte intempestâ rapientur arma? unus alterve perditus ac temulentus (neque enim plures consternatione proximâ insanisse crediderim) centurionis ac tribuni sanguine manus imbuet? imperatoris sui tentorium irrumpet?

« viens vous exhorter au contraire à les
« contenir dans de justes bornes. Ce n'est
« ni l'avarice ou la haine, causes de tant
« de troubles dans les armées, ni la ca-
« lomnie ou quelque vaine terreur ; c'est
« l'excès seul de votre affection pour moi
« qui a produit avec plus de chaleur que
« de raison le tumulte de la nuit derniere;
« mais, avec les motifs les plus honnêtes,
« une conduite inconsidérée peut avoir les
« plus funestes effets. Dans la guerre que
« nous allons commencer est-ce le temps
« de communiquer à tous chaque avis qu'on
« reçoit? et faut-il délibérer de chaque chose
« devant tout le monde? L'ordre des affai-
« res ni la rapidité de l'occasion ne le per-
« mettroient pas; et comme il y a des choses
« que le soldat doit savoir, il y en a d'au-
« tres qu'il doit ignorer. L'autorité des chefs
« et la rigueur de la discipline demandent
« qu'en plusieurs occasions les centurions
« et les tribuns eux-mêmes ne sachent qu'o-
« béir. Si chacun veut qu'on lui rende rai-
« son des ordres qu'il reçoit, c'en est fait
« de l'obéissance et par conséquent de l'em-
« pire. Que sera-ce, lorsqu'on osera courir

Vos quidem istuc pro me ; sed in discursu ac tenebris, et rerum omnium confusione, patefieri occasio etiam adversùs me potest. Si Vitellio et satellitibus ejus eligendi facultas detur, quem nobis animum, quas mentes imprecentur ? quid aliud quàm seditionem et discordiam optabunt ? ne miles centurioni, ne centurio tribuno obsequatur : hinc confusi pedites equitesque in exitium ruamus. Parendo potius, commilitones, quàm imperia ducum sciscitando res militares continentur. Et fortissimus in ipso discrimine excitus est, qui ante discrimen quietissimus. Vobis arma et animus sit ; mihi consilium et virtutis vestrae regimen relinquite. Paucorum culpa fuit, duorum pœna erit. Ceteri, abolete memoriam fœdissimae noctis. Nec illas adversùs senatum voces ullus unquam exercitus audiat. Caput imperii, et decora omnium provinciarum, ad pœnam vocare, non her-

« aux armes dans le temps de la retraite et
« de la nuit; lorsqu'un ou deux hommes
« perdus, et pris de vin, car je ne puis
« croire qu'une telle frénésie en ait saisi da-
« vantage, tremperont leurs mains dans le
« sang de leurs officiers, lorsqu'ils ose-
« ront forcer l'appartement de leur em-
« pereur ?

« Vous agissiez pour moi, j'en conviens;
« mais combien l'affluence dans les téne-
« bres et la confusion de toutes choses four-
« nissoient-elles une occasion facile de s'en
« prévaloir contre moi-même! S'il étoit au
« pouvoir de Vitellius et de ses satellites de
« diriger nos inclinations et nos esprits, que
« voudroient-ils de plus que de nous inspi-
« rer la discorde et la sédition, qu'exciter
« à la révolte le soldat contre le centurion,
« le centurion contre le tribun, et, gens de
« cheval et de pied, nous entraîner ainsi
« tous pêle-mêle à notre perte ? Compa-
« gnons, c'est en exécutant les ordres des
« chefs et non en les contrôlant qu'on fait
« heureusement la guerre, et les troupes
« les plus terribles dans la mêlée sont les
« plus tranquilles hors du combat. Les ar-

N 2

clè illi, quos cùm maximè Vitellius in nos ciet, Germani audeant. Ulline Italiae alumni, et romana verè juventus, ad sanguinem et caedem deposcerent ordinem cujus splendore et gloriâ sordes et obscuritatem Vitellianarum partium perstringimus? Nationes aliquas occupavit Vitellius, imaginem quamdam exercitûs habet : senatus nobiscum est. Sic fit ut hinc respublica, inde hostes reipublicae constiterint. Quid! vos pulcherrimam hanc urbem, domibus et tectis, et congestu lapidum, stare creditis? Muta ista et inanima intercidere ac reparari promiscuè possunt : aeternitas rerum, et pax gentium, et mea cum vestra salus, incolumitate senatûs firmatur. Hunc auspicato a parente et conditore urbis nostrae institutum, et a regibus usque ad principes continuum et immortalem, sicut a majoribus accepimus, sic posteris tradamus. Nam ut ex vobis senatores, ita ex senatoribus principes nascuntur.

« mes et la valeur sont votre partage; lais-
« sez-moi le soin de les diriger. Que deux
« coupables seulement expient le crime d'un
« petit nombre; que les autres s'efforcent
« d'ensevelir dans un éternel oubli la honte
« de cette nuit, et que de pareils discours
« contre le sénat ne s'entendent jamais dans
« aucune armée. Non, les Germains mê-
« mes, que Vitellius s'efforce d'exciter
« contre nous, n'oseroient menacer ce
« corps respectable, le chef et l'ornement
« de l'empire. Quels seroient donc les vrais
« enfans de Rome ou de l'Italie qui vou-
« droient le sang et la mort des membres
« de cet ordre, dont la splendeur et la
« gloire montrent et redoublent l'opprobre
« et l'obscurité du parti de Vitellius? S'il oc-
« cupe quelques provinces, s'il traîne après
« lui quelque simulacre d'armée, le sénat
« est avec nous; c'est par lui que nous som-
« mes la république et que nos ennemis le
« sont aussi de l'état. Pensez-vous que la
« majesté de cette ville consiste dans des
« amas de pierres et de maisons, monu-
« mens sans ame et sans voix, qu'on peut
« détruire ou rétablir à son gré? L'éternité
N 3

Et oratio ad perstringendos mulcendosque militum animos, et severitatis modus (neque enim in plures quàm in duos animadverti jusserat), gratè accepta, compositique ad præsens qui coërceri non poterant.

Non tamen quies urbi redierat; strepitus telorum et facies belli erat: militibus, ut nihil in commune turbantibus, ita sparsis per domos, occulto habitu et malignâ curâ in omnes quos nobilitas, aut opes, aut aliqua insignis claritudo rumoribus objecerat. Vitellianos quoque milites venisse in urbem ad studia partium noscenda plerique crede-

« de l'empire, la paix des nations, mon
« salut et le vôtre, tout dépend de la con-
« servation du sénat. Institué solemnelle-
« ment par le premier pere et fondateur de
« cette ville pour être immortel comme elle,
« et continué sans interruption depuis les
« rois jusqu'aux empereurs, l'intérêt com-
« mun veut que nous le transmettions à nos
« descendans tel que nous l'avons reçu de
« nos aïeux; car c'est du sénat que naissent
« les successeurs à l'empire, comme de
« vous les sénateurs. »

Ayant ainsi tâché d'adoucir et contenir la fougue des soldats, Othon se contenta d'en faire punir deux : sévérité tempérée qui n'ôta rien au bon effet du discours. C'est ainsi qu'il appaisa pour le moment ceux qu'il ne pouvoit réprimer.

Mais le calme n'étoit pas pour cela rétabli dans la ville; le bruit des armes y retentissoit encore et l'on y voyoit l'image de la guerre. Les soldats n'étoient pas attroupés en tumulte; mais, déguisés et dispersés par les maisons, ils épioient avec une attention maligne tous ceux que leur rang, leur richesse ou leur gloire exposoient aux discours pu-

bant. Unde plena omnia suspicionum, et vix secreta domuum sine formidine; sed plurimum trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attulisset, animum vultumque conversi, ne diffidere dubiis, ac parum gaudere prosperis viderentur. Coacto verò in curiam senatu, arduus rerum omnium modus, ne contumax silentium, ne suspecta libertas. Et privato Othoni nuper atque eadem dicenti nota adulatio. Igitur versare sententias, et huc atque illuc torquere, hostem et parricidam Vitellium vocantes. Providentissimus quisque, vulgaribus conviciis; quidam, vera probra jacere, in clamore tamen, et ubi plurimæ voces, ut tumultu verborum sibi ipsi obstrepentes.

Prodigia insuper terrebant diversis auctoribus vulgata. In vestibulo capitolii omis-

blics. On crut même qu'il s'étoit glissé dans Rome des soldats de Vitellius pour sonder les dispositions des esprits. Ainsi la défiance étoit universelle, et l'on se croyoit à peine en sûreté renfermé chez soi : mais c'étoit encore pis en public, où chacun, craignant de paroître incertain dans les nouvelles douteuses ou peu joyeux dans les favorables, couroit avec une avidité marquée au devant de tous les bruits. Le sénat assemblé ne savoit que faire, et trouvoit par-tout des difficultés; se taire étoit d'un rebelle, parler étoit d'un flatteur ; et le manege de l'adulation n'étoit pas ignoré d'Othon qui s'en étoit servi si long-temps. Ainsi, flottant d'avis en avis sans s'arrêter à aucun, l'on ne s'accordoit qu'à traiter Vitellius de parricide et d'ennemi de l'état: les plus prévoyans se contentoient de l'accabler d'injures sans conséquence, tandis que d'autres n'épargnoient pas ses vérités, mais à grands cris, et dans une telle confusion de voix, que chacun profitoit du bruit pour l'augmenter sans être entendu.

Des prodiges attestés par divers témoins augmentoient encore l'épouvante. Dans le

sas habenas bigæ cui Victoria institerat; erupisse cellâ Junonis majorem humanâ speciem; statuam divi Julii in insula tiberini amnis, sereno et immoto die, ab occidente in orientem conversam; prolocutum in Etruria bovem; insolitos animalium partus; et plura alia, rudibus sæculis etiam in pace observata, quæ nunc tantùm in metu audiuntur. Sed præcipuus et cum præsenti exitio etiam futuri pavor subitâ inundatione Tiberis, qui immenso auctu, prorupto ponte Sublicio, ac strage obstantis molis refusus, non modò jacentia et plana urbis loca, sed secura hujusmodi casuum, implevit. Rapti e publico plerique, plures in tabernis et cubilibus intercepti. Fames in vulgus inopiâ quæstûs et penuriâ alimentorum; corrupta stagnantibus aquis insularum fundamenta, dein remeante flumine dilapsa. Utque primùm vacuus a periculo animus fuit, id ipsum, quod paranti expeditionem Othoni campus martius et via flaminia iter belli esset obstructum, a fortuitis vel naturalibus causis, in prodigium et omen imminentium cladium vertebatur.

vestibule du capitole les rênes du char de la Victoire disparurent; un spectre de grandeur gigantesque fut vu dans la chapelle de Junon; la statue de Jules César, dans l'isle du Tibre, se tourna par un temps calme et serein d'occident en orient; un bœuf parla dans l'Etrurie; plusieurs bêtes firent des monstres; enfin l'on remarqua mille autres pareils phénomenes, qu'on observoit en pleine paix dans les siecles grossiers, et qu'on ne voit plus aujourd'hui que quand on a peur. Mais ce qui joignit la désolation présente à l'effroi pour l'avenir fut une subite inondation du Tibre, qui crut à tel point, qu'ayant rompu le pont Sublicius, les débris dont son lit fut rempli le firent refluer par toute la ville, même dans les lieux que leur hauteur sembloit garantir d'un pareil danger. Plusieurs furent surpris dans les rues, d'autres dans les boutiques et dans les chambres. A ce désastre se joignit la famine chez le peuple par la disette des vivres et le défaut d'argent. Enfin le Tibre, en reprenant son cours, emporta des isles dont le séjour des eaux avoit ruiné les fondemens. Mais à peine le péril passé laissa-

Otho, lustratâ urbe et expensis belli consiliis, quando peninæ cotiæque Alpes et ceteri Galliarum aditus Vitellianis exercitibus claudebantur, narbonensem Galliam aggredi statuit, classe validâ et partibus fidâ; quòd reliquos cæsorum ad pontem Milvium, et sævitiâ Galbæ in custodiam habitos, in numeros legionis composuerat; facta et ceteris spes honoratioris in posterum militiæ. Addidit classi urbanas cohortes et plerosque e prætorianis, vires et robur exercitûs, atque ipsis ducibus consilium et custodes. Summa expeditionis Antonio Novello, Suedio Clementi, primipilaribus, Æmilio Pacensi, cui ademptum a Galba tribunatum reddiderat, permissa. Curam navium Oscus libertus retinebat, ad observandam honestiorum fidem invitatus. Peditum equitumque copiis Suetonius Paulinus,

t-il songer à d'autres choses, qu'on remarqua que la voie Flaminienne et le champ de Mars, par où devoit passer Othon, étoient comblés. Aussitôt, sans songer si la cause en étoit fortuite ou naturelle, ce fut un nouveau prodige qui présageoit tous les malheurs dont on étoit menacé.

Ayant purifié la ville, Othon se livra aux soins de la guerre; et voyant que les Alpes Pennines, les Cotiennes, et toutes les autres avenues des Gaules étoient bouchées par les troupes de Vitellius, il résolut d'attaquer la Gaule narbonnoise avec une bonne flotte dont il étoit sûr; car il avoit rétabli en légion ceux qui avoient échappé au massacre du pont Milvius et que Galba avoit fait emprisonner, et il promit aux autres légionnaires de les avancer dans la suite. Il joignit à la même flotte, avec les cohortes urbaines, plusieurs prétoriens l'élite des troupes, lesquels servoient en même temps de conseil et de garde aux chefs. Il donna le commandement de cette expédition aux primipilaires Antonius Novellus et Suedius Clemens, auxquels il joignit Emilius Pacensis, en lui rendant le

Marius Celsus, Annius Gallus, rectores destinati. Sed plurima fides Licinio Proculo prætorii præfecto. Is urbanæ militiæ impiger, bellorum insolens, auctoritatem Paulini, vigorem Celsi, maturitatem Galli, ut cuique erat, criminando, quod facillimum factu est, pravus et callidus, bonos et modestos anteibat.

Sepositus per eos dies Cornelius Dolabella in coloniam Aquinatem, neque arctâ custodiâ, neque obscurâ: nullum ob crimen, sed vetusto nomine, et propinquitate Galbæ monstratus. Multos e magistratibus, magnam consularium partem, Otho, non participes aut ministros bello, sed comitum specie, secum expedire jubet. In quìs et L. Vitellium, eodem quo ceteros cultu, nec ut imperatoris fratrem, nec ut hostis. Igitur motæ urbis curæ, nullus ordo metu

tribunat que Galba lui avoit ôté. La flotte fut laissée aux soins d'Oscus, affranchi, qu'Othon chargea d'avoir l'œil sur la fidélité des généraux. A l'égard des troupes de terre, il mit à leur tête Suétonius Paulinus, Marius Celsus et Annius Gallus. Mais il donna sa plus grande confiance à Licinius Proculus, préfet du prétoire. Cet homme, officier vigilant dans Rome, mais sans expérience à la guerre, blâmant l'autorité de Paulin, la vigueur de Celsus, la maturité de Gallus, tournoit en mal tous les caracteres, et, ce qui n'est pas fort surprenant, l'emportoit ainsi par son adroite méchanceté sur des gens meilleurs et plus modestes que lui.

Environ ce temps-là Cornelius Dolabella fut relégué dans la ville d'Aquin et gardé moins rigoureusement que sûrement, sans qu'on eût autre chose à lui reprocher qu'une illustre naissance et l'amitié de Galba. Plusieurs magistrats et la plupart des consulaires suivirent Othon par son ordre, plutôt sous le prétexte de l'accompagner que pour partager les soins de la guerre. De ce nombre étoit Lucius Vitellius, qui ne fut distingué ni comme ennemi, ni comme

aut periculo vacuus. Primores senatûs ætate invalidi et longâ pace desides, segnis et oblita bellorum nobilitas, ignarus militiæ eques, quantò magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifestiùs pavidi. Nec deerant e contrario qui, ambitione stolidâ, conspicua arma, insignes equos, quidam luxuriosos apparatus conviviorum et irritamenta libidinum, ut instrumenta belli mercarentur. Sapientibus quietis et reipublicæ cura; levissimus quisque, et futuri improvidus, spe vanâ tumens. Multis afflicta fides in pace, ac turbatis rebus alacres, et per incerta tutissimi.

Sed vulgus et magnitudine nimiâ communium curarum expers populus, sentire paulatim belli mala, conversâ in militum usum omni pecuniâ, intentis alimentorum pretiis: quæ motu Vindicis haud perinde frere

frere d'un empereur. C'est alors que, les soucis changeant d'objet, nul ordre ne fut exempt de péril ou de crainte. Les premiers du sénat, chargés d'années et amollis par une longue paix, une noblesse énervée et qui avoit oublié l'usage des armes, des chevaliers mal exercés, ne faisoient tous que mieux déceler leur frayeur par leurs efforts pour la cacher. Plusieurs cependant, guerriers à prix d'argent et braves de leurs richesses, étaloient, par une imbécille vanité, des armes brillantes, de superbes chevaux, de pompeux équipages, et tous les apprêts du luxe et de la volupté pour ceux de la guerre. Tandis que les sages veilloient au repos de la république, mille étourdis sans prévoyance s'enorgueillissoient d'un vain espoir; plusieurs, qui s'étoient mal conduits durant la paix, se réjouissoient de tout ce désordre, et tiroient du danger présent leur sûreté personnelle.

Cependant le peuple, dont tant de soins passoient la portée, voyant augmenter le prix des denrées et tout l'argent servir à l'entretien des troupes, commença de sentir les maux qu'il n'avoit fait que craindre

plebem attriverant, securâ tum urbe, et provinciali bello, quod inter legiones Galliasque velut externum fuit. Nam, ex quo divus Augustus res Cæsarum composuit, procul et in unius solicitudinem aut decus populus romanus bellaverat. Sub Tiberio et Caio tantùm pacis adversa pertimuere. Scriboniani contra Claudium incepta, simul audita et coërcita. Nero nuntiis magis et rumoribus quàm armis depulsus. Tum legiones classesque, et, quod rarò aliàs, prætorianus urbanusque miles in aciem deducti : Oriens Occidensque et quidquid utrimque virium est a tergo, si ducibus aliis bellatum foret, longo bello materia. Fuere qui, proficiscenti Othoni, moras religionemque nondum conditorum ancilium afferrent. Aspernatus omnem cunctationem, ut Neroni quoque exitiosam ; et Cæcina, jam Alpes transgressus, exstimulabat.

après la révolte de Vindex, temps où la guerre allumée entre les Gaules et les légions, laissant Rome et l'Italie en paix, pouvoit passer pour externe. Car depuis qu'Auguste eut assuré l'empire aux Césars, le peuple romain avoit toujours porté ses armes au loin, et seulement pour la gloire et l'intérêt d'un seul. Les regnes de Tibere et de Caligula n'avoient été que menacés de guerres civiles. Sous Claude les premiers mouvemens de Scribonianus furent aussitôt réprimés que connus; et Néron même fut expulsé par des rumeurs et des bruits plutôt que par la force des armes. Mais ici l'on avoit sous les yeux des légions, des flottes, et, ce qui étoit plus rare encore, les milices de Rome et les prétoriens en armes. L'Orient et l'Occident avec toutes les forces qu'on laissoit derriere soi eussent fourni l'aliment d'une longue guerre à de meilleurs généraux. Plusieurs, s'amusant aux présages, vouloient qu'Othon différât son départ jusqu'à ce que les boucliers sacrés fussent prêts. Mais, excité par la diligence de Cecina qui avoit déja passé les

Pridie idus mar., commendatâ patribus republicâ, reliquias neronianarum sectionum nondum in fiscum conversas revocatis ab exsilio concessit : justissimum donum et in speciem magnificum, sed festinatâ exactione usu sterile. Mox vocatâ concione, majestatem urbis et consensum populi ac senatûs pro se attollens, adversùm vitellianas partes modestè disseruit, inscitiam potiùs legionum quàm audaciam increpans, nullâ Vitellii mentione : sive ipsius ea moderatio, seu scriptor orationis sibi metuens contumeliis in Vitellium abstinuit ; quando, ut in consiliis militiæ Suetonio Paulino et Mario Celso, ita in rebus urbanis Galerii Trachali ingenio Othonem uti credebatur : et erant qui genus ipsum orandi noscerent, crebro fori usu celebre, et ad implendas populi aures latum et sonans. Clamor vocesque vulgi, ex more adulandi, nimiæ et falsæ; quasi dictatorem Cæsarem aut imperatorem Augustum prosequerentur, ita studiis votisque certabant; nec metu

Alpes, il méprisa de vains délais dont Néron s'étoit mal trouvé.

Le quatorze de mars il chargea le sénat du soin de la république, et rendit aux proscrits rappelés tout ce qui n'avoit point encore été dénaturé de leurs biens confisqués par Néron. Don très juste et très magnifique en apparence, mais qui se réduisoit presque à rien par la promptitude qu'on avoit mise à tout vendre. Ensuite, dans une harangue publique, il fit valoir en sa faveur la majesté de Rome, le consentement du peuple et du sénat, et parla modestement du parti contraire, accusant plutôt les légions d'erreur que d'audace, sans faire aucune mention de Vitellius, soit ménagement de sa part, soit précaution de la part de l'auteur du discours; car, comme Othon consultoit Suétone Paulin et Marius Celsus sur la guerre, on crut qu'il se servoit de Galerius Trachalus dans les affaires civiles. Quelques uns démêlerent même le genre de cet orateur, connu par ses fréquens plaidoyers et par son style ampoulé propre à remplir les oreilles du peuple. La harangue fut reçue avec ces cris, ces ap-

aut amore, sed ex libidine servitii, ut in familiis, privata cuique stimulatio, et vile jam decus publicum. Profectus Otho quietem urbis curasque imperii Salvio Titiano fratri permisit.

---

plaudissemens faux et outrés qui sont l'adulation de la multitude. Tous s'efforçoient à l'envi d'étaler un zele et des vœux dignes de la dictature de César ou de l'empire d'Auguste : ils ne suivoient même en cela ni l'amour ni la crainte, mais un penchant bas et servile; et, comme il n'étoit plus question d'honnêteté publique, les citoyens n'étoient que de vils esclaves flattant leur maître par intérêt. Othon en partant remit à Salvius Titianus son frere le gouvernement de Rome et le soin de l'empire.

TRADUCTION

DE

L'APOCOLOKYNTOSIS

DE SÉNEQUE

Sur la mort de l'empereur Claude.

L. A. SENECÆ

CLAUDII CÆSARIS

APOCOLOKYNTOSIS.

Quid actum sit in cœlo ante diem tertium eidus octobris, Asinio Marcello, Acilio Aviola coss., anno novo, initio sæculi felicissimi, volo memoriæ tradere. Nihil offensæ vel gratiæ dabitur. Hæc ita vera si quis quæsierit unde sciam; primùm, si noluero, non respondebo. Quis coacturus est? Ego scio me liberum factum ex quo suum diem obiit ille qui verum proverbium fecerat, aut regem aut fatuum nasci oportere.

TRADUCTION
DE
L'APOCOLOKYNTOSIS
DE SÉNEQUE
Sur la mort de l'empereur Claude.

Je veux raconter aux hommes ce qui s'est passé dans les cieux le treize octobre, sous le consulat d'Asinius Marcellus et d'Acilius Aviola, dans la nouvelle année qui commence cet heureux siecle (*a*). Je ne ferai

(*a*) Quoique les jeux séculaires eussent été célébrés par Auguste ; Claude, prétendant qu'il avoit mal calculé, les fit célébrer aussi : ce qui donnoit à rire au peuple quand le crieur public annonça dans la forme ordinaire des jeux que nul homme vivant n'avoit vus ni ne reverroit ; car non seulement plusieurs personnes encore vivantes avoient vu ceux d'Auguste, mais même il y eut des his-

Si libuerit respondere, dicam quod mihi in buccam venerit. Quis unquam ab historico jurato res exegit? Tamen, si necesse fuerit auctorem producere, quærite ab eo qui Drusillam euntem in cœlum vidit. Idem Claudium vidisse se dicet iter facientem, non passibus æquis. Velit, nolit, necesse est illi omnia videre quæ in cœlo agantur. Appiæ viæ curator est, quâ scis et divum Augustum, et Tiberium Cæsarem, ad deos isse. Hunc si interrogaveris, soli narrabit, coram pluribus nunquam verbum faciet; nam ex quo in senatu juravit se Drusillam vidisse cœlum ascendentem, et illi pro tam bono nuntio nemo credidit quid viderit, verbis conceptis adfirmavit se non indicaturum etiamsi in medio foro hominem vidisset occisum. Ab hoc ego quæcum-

ni tort ni grace: mais si l'on demande comment je suis si bien instruit; premièrement je ne répondrai rien, s'il me plaît; car qui m'y pourra contraindre? Ne sais-je pas que me voilà devenu libre par la mort de ce galant homme qui avoit très bien vérifié le proverbe, qu'il faut naître ou monarque ou sot?

Que si je veux répondre, je dirai comme un autre tout ce qui me viendra dans la tête. Demanda-t-on jamais caution à un historien juré? Cependant, si j'en voulois une, je n'ai qu'à citer celui qui a vu Drusille monter au ciel; il vous dira qu'il a vu Claude y monter tout clochant. Ne faut-il pas que cet homme voie, bon gré mal gré, tout ce qui se fait là-haut? N'est-il pas inspecteur de la voie appienne par laquelle on sait qu'Auguste et Tibere sont allés se faire dieux? Mais ne l'interrogez que tête-à-tête: il ne dira rien en public; car après avoir juré dans le sénat qu'il avoit vu l'as-

---

trions qui jouerent aux uns et aux autres; et Vitellius n'avoit pas honte de dire à Claude, malgré la proclamation, *Sæpe facias.*

que audivi certè clara affero, ita illum salvum et felicem habeam.

Jam Phœbus breviore via contraxerat ortum
Lucis, et obscuri crescebant tempora somni;
Jamque suum victrix augebat Cynthia regnum:
Et deformis hiems gratos carpebat honores
Divitis autumni; visoque senescere Baccho
Carpebat raras serus vindemitor uvas.

Puto magis intelligi si dixero, mensis erat october, dies tertius eidus octobris. Horam non possum tibi certam dicere; faciliùs inter philosophos quàm inter horologia conveniet. Tamen inter sextam et septimam erat. Nimis rusticè acquiescunt oneri poetæ, non contenti ortus et occasus descri-

cension de Drusille, indigné qu'au mépris d'une si bonne nouvelle personne ne voulût croire à ce qu'il avoit vu, il protesta en bonne forme qu'il verroit tuer un homme en pleine rue qu'il n'en diroit rien. Pour moi, je peux jurer par le bien que je lui souhaite qu'il m'a dit ce que je vais publier. Déja

Par un plus court chemin l'astre qui nous éclaire
Dirigeoit à nos yeux sa course journaliere;
Le dieu fantasque et brun qui préside au repos
A de plus longues nuits prodiguoit ses pavots.
La blafarde Cynthie, aux dépens de son frere,
De sa triste lueur éclairoit l'hémisphere;
Et le difforme hiver obtenoit les honneurs
De la saison des fruits et du dieu des buveurs.
Le vendangeur tardif d'une main engourdie
Otoit encor du cep quelque grappe flétrie.

Mais peut-être parlerai-je aussi clairement en disant que c'étoit le treizieme d'octobre. A l'égard de l'heure je ne puis vous la dire exactement; mais il est à croire que là-dessus les philosophes s'accorderont mieux que les horloges (*a*). Quoi qu'il en

(*a*) La mort de Claude fut long-temps cachée au

bere, ut etiam medium diem inquietent. Tu sic transibis horam tam bonam :

Jam medium cursu Phœbus diviserat orbem,
Et propior nocti fessas quatiebat habenas,
Obliquo flexam deducens tramite lucem.

Claudius animam agere cœpit, nec invenire exitum poterat. Tum Mercurius, qui semper ingenio ejus delectatus esset, unam de tribus Parcis educit, et ait : Quid, fœmina crudelissima, hominem miserum torqueri pateris, nec unquam meritum ut tamdiu cruriaretur? Annus sexagesimus et quartus est ex quo cum anima luctatur. Quid huic invides? Patere mathematicos aliquando verum dicere, qui illum, ex quo princeps factus est, omnibus annis, omnibus mensibus efferunt. Et tamen non est mirum si errant; horam ejus nemo novit.

soit,

soit, supposons qu'il étoit entre six et sept; et puisque, non contens d'écrire le commencement et la fin du jour, les poëtes, plus actifs que des manœuvres, n'en peuvent laisser en paix le milieu, voici comment dans leur langue j'exprimerois cette heure fortunée :

Déja du haut des cieux le dieu de la lumiere
Avoit en deux moitiés partagé l'hémisphere,
Et, pressant de la main ses coursiers déja las,
Vers l'hespérique bord accéléroit leurs pas;

quand Mercure, que la folie de Claude avoit toujours amusé, voyant son ame obstruée de toutes parts chercher vainement une issue, prit à part une des trois parques, et lui dit : Comment une femme a-t-elle assez de cruauté pour voir un misérable dans des tourmens si longs et si peu mérités? Voilà bientôt soixante-quatre ans

---

peuple, jusqu'à ce qu'Agrippine eût pris ses mesures pour ôter l'empire à Britannicus et l'assurer à Néron : ce qui fit que le public n'en savoit exactement ni le jour ni l'heure.

Nemo enim illum unquam natum putavit. Fac quod faciendum est :

Dede neci : melior vacua sine regnet in aula.

Sed Clotho : Ego me hercule, inquit, pusillum temporis adjicere illi volebam dum hos pauculos qui supersunt civitate donaret. Constituerat enim omnes Græcos, Gallos, Hispanos, Britannos, togatos videre. Sed quoniam placet aliquos peregrinos in semen relinqui, et tu ita jubes fieri, fiat. Aperit tum capsulam, et tres fusos profert ; unus erat Augurini, alter Babæ, tertius Claudii. Hos, inquit, tres uno anno exiguis temporum intervallis divisos mori jubebo : nec illum incomitatum dimittam. Non oportet enim eum qui modò se tot millia hominum sequentia videbat, tot præcedentia, tot circumfusa, subitò solum des-

qu'il est en querelle avec son ame. Qu'attends-tu donc encore? Souffre que les astrologues, qui, depuis son avènement, annoncent tous les ans et tous les mois son trépas, disent vrai du moins une fois. Ce n'est pas merveille, j'en conviens, s'ils se trompent en cette occasion; car qui trouva jamais son heure, et qui sait comment il peut rendre l'esprit? Mais n'importe; fais toujours ta charge; qu'il meure, et cede l'empire au plus digne.

Vraiment, répondit Clotho, je voulois lui laisser quelques jours pour faire citoyens romains ce peu de gens qui sont encore à l'être, puisque c'étoit son plaisir de voir Grecs, Gaulois, Espagnols, Bretons, et tout le monde en toge. Cependant, comme il est bon de laisser quelques étrangers pour graine, soit fait selon votre volonté. Alors elle ouvre une boite et en tire trois fuseaux; l'un pour Augurinus, l'autre pour Babe, et le troisieme pour Claude. Ce sont, dit-elle, trois personnages que j'expédierai dans l'espace d'un an à peu d'intervalle entre eux, afin que celui-ci n'aille pas tout seul. Sortant de se voir environné de tant de mil-

titui. Contentus erit his interim convictoribus.

Hæc ait, et turpi convolvens stamina fuso,
Abrupit stolidæ regalia tempora vitæ.
At Lachesis, redimita comas, ornata capillos,
Pieriâ crinem lauro frontemque coronans,
Candida de niveo subtemina vellere sumit,
Felici moderanda manu : quæ ducta colorem
Assumpsere novum. Mirantur pensa sorores :
Mutatur vilis pretioso lana metallo,
Aureâ formoso descendunt sæcula filo.
Nec modus est illis, felicia vellera ducunt,
Et gaudent implere manus, sunt dulcia pensa.
Sponte suâ festinat opus, nulloque labore
Mollia contorto descendunt stamina fuso.
Vincunt Tithoni, vincunt et Nestoris annos.
Phœbus adest, cantuque juvat, gaudetque futuris;
Et lætus nunc plectra movet, nunc pensa ministrat.
Detinet intentas cantu, fallitque laborem.
Dumque nimis citharam fraternaque carmina laudant,
Plus solito nevere manus : humanaque fata
Laudatum transcendit opus. Ne demite, Parcæ,
Phœbus ait : vincat mortalis tempora vitæ,
Ille mihi similis vultu, similisque decore,
Nec cantu nec voce minor : felicia lassis
Sæcula præstabit, legumque silentia rumpet.
Qualis discutiens fugientia lucifer astra;

liers d'hommes, que deviendroit-il abandonné tout d'un coup à lui-même? Mais ces deux camarades lui suffiront.

Elle dit : et d'un tour fait sur un vil fuseau;
Du stupide mortel abrégeant l'agonie,
Elle tranche le cours de sa royale vie.
A l'instant Lachésis, une de ses deux sœurs,
Dans un habit paré de festons et de fleurs,
Et le front couronné des lauriers du Permesse;
D'une toison d'argent prend une blanche tresse
Dont son adroite main forme un fil délicat.
Le fil sur le fuseau prend un nouvel éclat;
De sa rare beauté les sœurs sont étonnées,
Et toutes à l'envi de guirlandes ornées,
Voyant briller leur laine et s'enrichir encor,
Avec un fil doré filent le siecle d'or:
De la blanche toison la laine détachée,
Et de leurs doigts légers rapidement touchée,
Coule à l'instant sans peine, et file et s'embellit,
De mille et mille tours le fuseau se remplit.
Qu'il passe les longs jours et la trame fertile
Du rival de Céphale et du vieux roi de Pyle.
Phœbus, d'un chant de joie annonçant l'avenir,
De fuseaux toujours neufs s'empresse à les servir,
Et cherchant sur sa lyre un ton qui les séduise,
Les trompe heureusement sur le temps qui s'épuise.
Puisse un si doux travail, dit-il, être éternel!
Les jours que vous filez ne sont pas d'un mortel:

Aut qualis surgit redeuntibus hesperus astris;
Qualis cùm primùm tenebris aurora solutis
Induxit rubicunda diem, sol adspicit orbem
Lucidus, et primos e carcere concitat axes:
Talis Cæsar adest, talem jam Roma Neronem
Adspicit; flagrat nitidus fulgore remisso
Vultus, et affuso cervix formosa capillo.

Hæc Apollo. At Lachesis, quæ et ipsa homini fortissimo faveret, fecit, et plenâ orditur manu, et Neroni multos annos de suo donat. Claudium autem jubent omnes χαίροντας, εὐφημοῦντας ἐκπέμπειν δόμων. Et ille quidem animam ebulliit, et eo desiit vivere videri. Exspiravit autem dum comœdos audit, ut scias me non sine causa illos timere. Ultima vox ejus inter homines audita est, cùm majorem sonitum emisisset illâ parte quâ faciliùs loquebatur: Væ me! puto, concacavi me! Quid autem fecerit nescio: omnia certè concacavit.

Quæ in terris postea sint acta supervacuum est referre; scitis enim optimè: nec

Il me sera semblable et d'air et de visage,
De la voix et des chants il aura l'avantage.
Des siecles plus heureux renaîtront à sa voix;
Sa loi fera cesser le silence des lois.
Comme on voit du matin l'étoile radieuse
Annoncer le départ de la nuit ténébreuse,
Ou tel que le soleil dissipant les vapeurs,
Rend la lumiere au monde et l'alégresse aux cœurs;
Tel César va paroître, et la terre éblouie
A ses premiers rayons est déja réjouie.

Ainsi dit Apollon; et la parque, honorant la grande ame de Néron, ajoute encore de son chef plusieurs années à celles qu'elle lui file à pleines mains. Pour Claude, tous ayant opiné que sa trame pourrie fût coupée, aussitôt il cracha son ame et cessa de paroître en vie. Au moment qu'il expira il écoutoit des comédiens: par où l'on voit que si je les crains ce n'est pas sans cause. Après un son fort bruyant de l'organe dont il parloit le plus aisément, son dernier mot fut, *Foin! je me suis embrené!* Je ne sais au vrai ce qu'il fit de lui, mais ainsi faisoit-il toutes choses.

Il seroit superflu de dire ce qui s'est passé depuis sur la terre; vous le savez tous, et

periculum est ne excidant quæ memoriæ publicum gaudium impresserunt : nemo felicitatis suæ obliviscitur. In cælo quæ acta sint audite : fides penes auctorem erit. Nunciatur Jovi venisse quemdam bonæ staturæ, bene canum, nescio quid illum minari, assiduè enim caput movere, pedem dextrum trahere. Quæsisse se, cujus nationis esset : respondisse nescio quid perturbato sono et voce confusâ : non intelligere se linguam ejus : nec Græcum esse, nec Romanum, nec ullius gentis notæ.

Tum Jupiter Herculem, quia totum orbem terrarum pererraverat, et nosse videbatur omnes nationes, jubet ire et explorare quorum hominum esset. Tum Hercules primo adspectu sanè perturbatus est, ut qui etiam non omnia monstra timuerit : ut vidit novi generis faciem, insolitum incessum, vocèm nullius terrestris animalis, sed (qualis esse marinis belluis solet) raucam et implicatam, putavit sibi tertium decimum laborem venisse. Diligentiùs intuenti, visus est quasi homo. Accessit itaque ; et quod facillimum fuit græculo ait : Τίς πόθεν εἰς ἀνδρῶν πόθι τοι πόλις.

il n'est pas à craindre que le public en perde la mémoire : oublia-t-on jamais son bonheur? Quant à ce qui s'est passé au ciel je vais vous le rapporter, et vous devez s'il vous plaît m'en croire. D'abord on annonça à Jupiter un quidam d'assez bonne taille, blanc comme une chevre, branlant la tête et traînant le pied droit d'un air fort extravagant. Interrogé d'où il étoit, il avoit murmuré entre ses dents je ne sais quoi, qu'on ne put entendre, et qui n'étoit ni grec, ni latin, ni dans aucune langue connue.

Alors Jupiter s'adressant à Hercule, qui ayant couru toute la terre en devoit connoître tous les peuples, le chargea d'aller examiner de quel pays étoit cet homme. Hercule, aguerri contre tant de monstres, ne laissa pas de se troubler en abordant celui-ci : frappé de cette étrange face, de ce marcher inusité, de ce beuglement rauque et sourd, moins semblable à la voix d'un animal terrestre qu'au mugissement d'un monstre marin, Ah! dit-il, voici mon treizieme travail! Cependant, en regardant mieux, il crut démêler quelques traits d'un

Ubi hæc Claudius, gaudet esse illic philologos homines, sperat futurum aliquem historiis suis locum. Itàque et ipse Homerico versu Cæsarem se esse significans ait:

Ἰλιόθεν με φερῶν ἄνεμος κικόνεσσι πέλασσεν,

Erat autem sequens versus verior, æque Homericus:

Ἔνθα δ' ἐγὼν πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτούς.

Et imposuerat Herculi homini minimè vafro, nisi fuisset illic Febris, quæ, fano suo relicto, sola cum illo venerat, ceteros omnes deos Romæ reliquerat. Iste, inquit, mera mendacia narrat. Ego tibi dico, quæ cum ipso tot annos vixi: Lugduni natus est: Marci municipem vides: quod tibi narro, ad sextum decimum lapidem a Vienna natus

homme. Il l'arrête, et lui dit aisément en grec bien tourné :

D'où viens-tu? quel es-tu? de quel pays es-tu?

A ce mot, Claude voyant qu'il y avoit là des beaux esprits, espéra que l'un d'eux écriroit son histoire, et, s'annonçant pour César par un vers d'Homere, il dit:

Les vents m'ont amené des rivages troyens. . .

Mais le vers suivant eût été plus vrai:

Dont j'ai détruit les murs, tué les citoyens.

Cependant il en auroit imposé à Hercule qui est un assez bon homme de dieu; sans la Fievre, qui, laissant toutes les autres divinités à Rome, seule avoit quitté son temple pour le suivre. Apprenez, lui dit-elle, qu'il ne fait que mentir: je le puis savoir moi qui ai demeuré tant d'années avec lui: c'est un bourgeois de Lyon; il est né dans les Gaules à dix-sept milles de Vienne: il n'est

est, Gallus germanus. Itaque quod Gallum facere oportebat, Romam cœpit. Hunc ego tibi recipio Lugduni natum, ubi Licinius multos annos regnavit. Tu autem qui plura loca calcasti quàm ullus mulio perpetuarius, Lugdunenses scire debes, et multa millia inter Xanthum et Rhodanum interesse.

Excandescit hoc loco Claudius, et quanto potest murmure irascitur. Quid diceret, nemo intelligebat. Ille autem Febrim duci jubebat, illo gestu solutæ manûs, et ad hoc unum satis firmæ, quo decollare homines solebat. Jusserat illi collum præcidi. Putares omnes illius esse libertos, adeo illum nemo curabat.

Tum Hercules : Audi me, inquit, tu, et desine fatuari : venisti huc, ubi mures ferrum rodunt. Citiùs mihi verum, ne tibi alogias excutiam. Et quo terribilior esset, tragicus fit, et ait :

pas Romain, vous dis-je; c'est un franc Gaulois, et il a traité Rome à la gauloise. C'est un fait qu'il est de Lyon où Licinius a commandé si long-temps. Vous qui avez couru plus de pays qu'un vieux muletier, vous devez savoir ce que c'est que Lyon, et qu'il y a loin du Rhône au Xanthe.

Ici, Claude enflammé de colere se mit à grogner le plus haut qu'il put. Voyant qu'on ne l'entendoit point, il fit signe qu'on arrêtât la Fievre, et du geste dont il faisoit décoller les gens (seul mouvement que ses deux mains sussent faire) il ordonna qu'on lui coupât la tête. Mais il n'étoit non plus écouté que s'il eût parlé encore à ses affranchis (*a*).

Oh! oh! l'ami, lui dit Hercule, ne va pas faire ici le sot. Te voici dans un séjour où les rats rongent le fer: déclare prompte-

---

(*a*) On sait combien cet imbécille avoit peu de considération dans sa maison: à peine le maître du monde avoit-il un valet qui lui daignât obéir. Il est étonnant que Séneque ait osé dire tout cela, lui qui étoit si courtisan; mais Agrippine avoit besoin de lui, et il le savoit bien.

Exprome propere, sede quâ genitus cluas,
Hoc ne peremptus stipite ad terram accidas.
Hæc clava reges sæpe mactavit feros.
Quid nunc profatu vocis incerto sonas?
Quæ patria, quæ gens mobile eduxit caput,
Edissere. Equidem regna tergemini petens
Longinqua regis, unde ab Hesperio mari
Inachiam ad urbem nobile advexi pecus;
Vidi duobus imminens fluviis jugum
Quod Phœbus ortu semper obverso videt,
Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque, dubitans quò suos cursus agat,
Tacitus quietis alluit ripas vadis:
Estne illa tellus spiritûs altrix tui?

Hæc satis animosè et fortiter. Nihilominus mentis suæ non est, et timet μωροῦ πληγήν. Claudius, ut vidit virum valentem oblitus nugarum, intellexit neminem parem sibi Romæ fuisse: illic non habere se idem gra-

ment la vérité avant que je te l'arrache. Puis prenant un ton tragique pour lui en mieux imposer, il continua ainsi :

Nomme à l'instant les lieux où tu reçus le jour ;
Ou ta race avec toi va périr sans retour.
De grands rois ont senti cette lourde massue,
Et ma main dans ses coups ne s'est jamais déçue ;
Tremble de l'éprouver encore à tes dépens.
Quel murmure confus entends-je entre tes dents?
Parle, et ne me tiens pas plus long-temps en atten-
Quels climats ont produit cette tête branlante? (te:
Jadis dans l'Hespérie au triple Géryon
J'allai porter la guerre, et, par occasion,
De ses nobles troupeaux ravis dans son étable
Ramenai dans Argos le trophée honorable.
En route, aux pieds d'un mont doré par l'orient,
Je vis se réunir dans un séjour riant,
Le rapide courant de l'impétueux Rhône,
Et le cours incertain de la paisible Saône :
Est-ce là le pays où tu reçus le jour?

Hercule, en parlant de la sorte, affectoit plus d'intrépidité qu'il n'en avoit dans l'ame, et ne laissoit pas de craindre la main d'un fou. Mais Claude, lui voyant l'air d'un homme résolu qui n'entendoit pas raillerie, jugea qu'il n'étoit pas là comme à Rome où

tiæ : gallum in suo sterquilinio plurimum posse. Itaque, quantum intelligi potuit, hæc visus est dicere :

Ego te, fortissime deorum Hercules, speravi mihi affuturum apud alios, et si quis a me notorem petiisset, te fui nominaturus qui me optimè nosti. Nam si memoriâ repetis, ego eram qui tibi ante templum tuum jus dicebam totis diebus mense julio et augusto. Tu scis quantum illic miseriarum pertulerim, cùm causidicos audirem, et diem et noctem : in quos si incidisses, valde fortis licèt, maluisses cloacas Augiæ purgare : multò plus ego stercoris exhausi. Sed quoniam volo, non mirum, quòd impetum in curiam fecisti : nihil tibi clusi est.

Modò dic nobis qualem deum istum fieri velis. Ἐπικούρειος θεὸς non potest esse, οὔτε αὐτός πρᾶγμα ἔχει, οὔτε ἄλλοις παρέχει. Stoicus? Quomodo potest rotundus esse (ut ait Varro) sine capite, sine præputio? Est aliquid in eo stoici dei : jam video, nec cor nec caput habet. Si, me hercules, a Saturno petiisset hoc beneficium cujus mensem toto anno cele-

nul

nul n'osoit s'égaler à lui, et que par-tout le coq est maître sur son fumier. Il se remit donc à grogner, et, autant qu'on put l'entendre, il sembla parler ainsi :

J'espérois, ô le plus fort de tous les dieux! que vous me protégeriez auprès des autres, et que si j'avois eu à me renommer de quelqu'un, c'eût été de vous qui me connoissez si bien ; car, souvenez-vous-en s'il vous plaît, quel autre que moi tenoit audience devant votre temple durant les mois de juillet et d'août? Vous savez ce que j'ai souffert là de miseres, jour et nuit, à la merci des avocats. Soyez sûr, tout robuste que vous êtes, qu'il vous a mieux valu purger les étables d'Augias que d'essuyer leurs criailleries; vous avez avalé moins d'ordures (*a*).

Or dites-nous quel dieu nous ferons de cet homme-ci. En ferons-nous un dieu d'Épicure, parcequ'il ne se soucie de personne ni personne de lui? Un dieu stoï-

(*a*) Il y a ici très évidemment une lacune que je ne vois pourtant marquée dans aucune édition.

bravit saturnalia ejus princeps non tulisset. Illum deum ab Jove, quem, quantum quidem in illo fuit, damnavit incesti? L. Syllanum enim generum suum occidit. Oro per quod sororem suam, festivissimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junonem vocare. Quare, inquit, quæro enim, sororem suam stultè studere; Athenis dimidium licet, Alexandriæ totum? Quia Romæ, inquit, mures molas lingunt; hic nobis curva corrigit. Quid in cubiculo suo faciat, nescio: etiam cœli scrutatur plagas, deus fieri vult. Parum est quòd templum in Britannia habet, quòd hunc barbari colunt, et ut deum orant: Μωρου φιλάτου χηιν.

cien, qui, dit Varron, ne pense ni n'engendre? N'ayant ni cœur ni tête il semble assez propre à le devenir. Eh! messieurs, s'il eût demandé cet honneur à Saturne même, dont, présidant à ses jeux, il fit durer le mois toute l'année, il ne l'eût pas obtenu. L'obtiendra-t-il de Jupiter qu'il a condamné pour cause d'inceste, autant qu'il étoit en lui, en faisant mourir Syllanus son gendre? et cela pourquoi? parcequ'ayant une sœur d'une humeur charmante et que tout le monde appeloit Vénus, il aima mieux l'appeler Junon. Quel si grand crime est-ce donc, direz-vous, de fêter discrètement sa sœur? La loi ne le permet-elle pas à demi dans Athênes, et dans l'Egypte en plein (*a*)?..... A Rome... oh! à Rome ignorez-vous que les rats mangent le fer? Nôtre sage bouleverse tout. Quant à lui j'ignore ce qu'il faisoit dans sa chambre; mais le voilà maintenant furetant le ciel pour se faire dieu, non con-

(*a*) On sait qu'il étoit permis en Egypte d'épouser sa sœur de pere et de mere; et cela étoit aussi permis à Athenes, mais pour la sœur de mere seulement. Le mariage d'Elpinice et de Cimon en fournit un exemple.

Tandem Jovi venit in mentem, privatis intra curiam morantibus sententiam dicere, nec disputare. Ego, inquit, P. C., interrogare vobis permiseram, vos mera mapalia fecistis. Volo servetis disciplinam curiæ. Hic, qualiscumque est, quid de nobis existimabit ?

Illo dimisso, primus interrogatur sententiam Janus pater. Is designatus erat in kal. julias postmeridianus cos., homo quantumvis vafer, qui semper videt ἅμα πρόσσω κὶ ὀπίσσω. Is multa disertè, quòd in foro vivat, dixit, quæ notarius persequi non potuit ; et ideo non refero, ne aliis verbis ponam quæ ab illo dicta sunt. Multa dixit de magnitudine deorum : non debere hunc vulgo dari honorem. Olim, inquit, magna res erat, deum fieri : jam famâ nimium fecisti. Itaque ne videar in personam, non in rem sententiam dicere, censeo ne quis post hunc diem deus fiat ex his qui ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν, aut ex his quos alit ζείδωρος ἄρουρα. Qui contra hoc S. C. deus factus, fictus,

tent d'avoir en Angleterre un temple où les barbares le servent comme tel.

A la fin Jupiter s'avisa qu'il falloit arrêter les longues disputes et faire opiner chacun à son rang. Peres conscripts, dit-il à ses collegues, au lieu des interrogations que je vous avois permises, vous ne faites que battre la campagne : j'entends que la cour reprenne ses formes ordinaires : que penseroit de nous ce postulant tel qu'il soit?

L'ayant donc fait sortir, il alla aux voix, en commençant par le pere Janus. Celui-ci, consul d'une après-dînée, désigné le premier juillet, ne laissoit pas d'être homme à deux envers, regardant à la fois devant et derriere : en vrai pilier de barreau il se mit à débiter fort disertement beaucoup de belles choses, que le scribe ne put suivre, et que je ne répéterai pas de peur de prendre un mot pour l'autre. Il s'étendit sur la grandeur des dieux, soutint qu'ils ne devoient pas s'associer des faquins. Autrefois, dit-il, c'étoit une grande affaire que d'être fait dieu; aujourdhui ce n'est plus rien (*a*).

(*a*) Je ne saurois me persuader qu'il n'y ait pas

pictusve erit, eum dedi larvis, et proximo munere inter novos auctoratos ferulis vapulare placet.

Proximus interrogatur sententiam Diespiter Vicæ Potæ filius, et ipse designatus cos. nummulariolus. Hic quæstu se sustinebat, vendere civitatulas solebat. Ad huncce belle accessit Hercules, et auriculam ei tetigit. Itaque in hæc verba censet : Cùm divus Claudius divum Augustum sanguine contingat, nec minus divam Augustam aviam suam, quam ipse deam esse jussit, longeque omnes mortales sapientià antecellat, sitque e republica esse aliquem qui cum Romulo possit

. . . . . Ferventia rapa vorare;

Vous n'avez déja rendu cet homme - ci que trop célebre. Mais, de peur qu'on ne m'accuse d'opiner sur la personne et non sur la chose, mon avis est que désormais on ne déifie plus aucun de ceux qui broutent l'herbe des champs ou qui vivent des fruits de la terre. Que si, malgré ce sénatus-consulte, quelqu'un d'eux s'ingere à l'avenir de trancher du dieu, soit de fait, soit en peinture, je le dévoue aux larves, et j'opine qu'à la premiere foire sa déité reçoive les étrivieres et soit mise en vente avec les nouveaux esclaves.

Après cela vint le tour du divin fils de Vica-Pota, désigné consul grippe-sou, et qui gagnoit sa vie à grimeliner et vendre les petites villes. Hercule, passant donc à celui-ci, lui toucha galamment l'oreille; et il opina dans ces termes : Attendu que le divin Claude est du sang du divin Auguste et du sang de la divine Livie son aïeule, à laquelle il a même confirmé son brevet de déesse;

---

encore une lacune entre ces mots, *Olim, inquit, magna res erat deum fieri*, et ceux-ci, *jam famâ nimium fecisti*. Je n'y vois ni liaison ni transition, ni aucune espece de sens à les lire ainsi de suite.

censeo ut D. Claudius ex hac die deus fiat, ita uti ante eum quis optimo jure factus sit, eamque rem ad μεταμορφώσης Ovidii adjiciendam.

Variæ erant sententiæ, et videbatur Claudius sententiâ vincere. Hercules enim, qui videret ferrum suum in igne esse, modò huc, modò illuc cursabat, et aiebat : Noli mihi invidere, mea res agitur : deinde, si quid volueris, invicem faciam : manus manum lavat.

Tunc divus Augustus surrexit sententiæ suæ dicendæ, et summâ facundiâ disseruit. P. C., vos testes habeo, ex quo deus factus sum, nullum verbum me fecisse. Semper meum negotium ago. Sed non possum ampliùs dissimulare, et dolorem, quem graviorem pudor facit, continere. In hoc terrâ marique pacem peperi? Ideo civilia bella compescui? Ideo legibus urbem fundavi, operibus ornavi? Et quid dicam, P. C., non invenio : omnia infra indignationem

qu'il est d'ailleurs un prodige de science, et que le bien public exige un adjoint à l'écot de Romulus; j'opine qu'il soit dès ce jour créé et proclamé dieu en aussi bonne forme qu'il s'en soit jamais fait, et que cet évènement soit ajouté aux métamorphoses d'Ovide.

Quoiqu'il y eût divers avis, il paroissoit que Claude l'emportoit; et Hercule, qui sait battre le fer tandis qu'il est chaud, couroit de côté et d'autre, criant : Messieurs, un peu de faveur! cette affaire-ci m'intéresse; dans une autre occasion vous disposerez aussi de ma voix : il faut bien qu'une main lave l'autre.

Alors le divin Auguste s'étant levé perora fort pompeusement et dit : Peres conscripts, je vous prends à témoin que, depuis que je suis dieu, je n'ai pas dit un seul mot, car je ne me mêle que de mes affaires : mais comment me taire en cette occasion? comment dissimuler ma douleur que le dépit aigrit encore? C'est donc pour la gloire de ce misérable que j'ai rétabli la paix sur mer et sur terre, que j'ai étouffé les guerres civiles, que Rome

verba sunt. Confugiendum est itaque a me ad Messalæ Corvini disertissimi viri illam sententiam : Præcidit jus imperii. Hic , P. C. , qui nobis non posse videtur muscam excitare , tam facilè homines occidebat quàm canis èxta edit. Sed quid ego de tot acribus viris dicam? Non vacat deflere publicas clades intuenti domestica mala. Itaque illa omittam , hæc referam. Etiamsi Phormea græcè nescit, ego scio. ENTIKONTONYKHNΔIHΣ senescit. Iste quem videtis , per tot annos sub meo nomine latens , hanc mihi gratiam retulit , ut duas Julias proneptes meas occideret , alteram ferro , alteram fame ; unum abnepotem L. Syllanum. Videris , Jupiter , an in caussa mala , certè in tua , si hic inter nos futurus est. Dic mihi , dive Claudi , quare quemquam ex his , quos , quasque occidisti , antequam de caussa cognosceres , antequam audires , damnasti ? Hoc fieri solet. In cœlo non fit. Ecce Jupiter , qui tot annos regnat , uni Vulcano crus fregit , quem

ῥῖψε ποδὸς τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο,

et iratus fuit uxori , et suspendit illam :

est affermie par mes lois et ornée par mes ouvrages? O peres conscripts! je ne puis m'exprimer, ma vive indignation ne trouve point de termes; je ne puis que redire, après l'éloquent Messala, L'état est perdu! Cet imbécille, qui paroît ne pas savoir troubler l'eau, tuoit les hommes comme des mouches. Mais que dire de tant d'illustres victimes? Les désastres de ma famille me laissent-ils des larmes pour les malheurs publics? Je n'ai que trop à parler des miens (*a*). Ce galant homme que vous voyez, protégé par mon nom durant tant d'années, me marqua sa reconnoissance en faisant mourir Lucius Syllanus un de mes arriere-petits-neveux, et deux Julies mes arriere-petites-nieces, l'une par le fer, l'autre par la faim. Grand Jupiter! si vous l'admettez parmi nous, à tort ou non, ce sera sûrement à votre blâme. Car,

---

(*a*) Je n'ai point traduit ces mots, *Etiamsi Phormea græcè nescit, ego scio*. ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΥΚΗΝΔΙΗΣ *senescit* ou *se nescit*, parceque je n'y entends rien du tout. Peut être aurois-je trouvé quelque éclaircissement dans les adages d'Erasme, mais je ne suis pas à portée de les consulter.

num quid occidit? Tu Messalinam, cujus æque avunculus major eram quàm tuus, occidisti. Nescio, inquis? Dii tibi malefaciant! adeo istud turpius est quòd nescis quàm quòd occidisti.

Iste C. Cæsarem non desiit mortuum prosequi. Occiderat ille socerum : hic et generum. Caius Cæsar Crassi filium vetuit magnum vocari : hic nomen illi reddidit, caput tulit. Occidit in una domo Crassum magnum, Scriboniam, Tristioniam, Assarionem, nobiles tamen : Crassum verò tam fatuum, ut etiam regnare posset. Cogitate, P. C., quale portentum in numerum deorum se recipi cupiat. Hunc nunc deum facere vultis? Videte corpus ejus, diis iratis natum. Ad summam tria verba citò dicat, et servum me ducat. Hunc deum

dis-moi, je te prie, ô divin Claude, pourquoi tu fis tant tuer de gens sans les entendre, sans même t'informer de leurs crimes. C'étoit ma coutume. Ta coutume! On ne la connoît pas ici. Jupiter qui regne depuis tant d'années a-t-il jamais rien fait de semblable? Quand il estropia son fils, le tua-t-il? Quand il pendit sa femme, l'étrangla-t-il? Mais toi, n'as-tu pas mis à mort Messaline, dont j'étois le grand-oncle ainsi que le tien (*a*)? Je l'ignore, dis-tu? Misérable! ne sais-tu pas qu'il t'est plus honteux de l'ignorer que de l'avoir fait?

Enfin Caius Caligula s'est ressuscité dans son successeur. L'un fait tuer son beaupere (*b*), et l'autre son gendre (*c*). L'un défend qu'on donne au fils de Crassus le surnom de grand; l'autre le lui rend, et lui fait couper la tête. Sans respect pour un sang illustre, il fait périr dans une

---

(*a*) Par l'adoption de Drusus, Auguste étoit l'aïeul de Claude, mais il étoit aussi son grand oncle par la jeune Antonia mere de Claude et niece d'Auguste.

(*b*) M. Syllanus.

(*c*) Pompeius Magnus.

quis colet? Quis credet? Denique, dum tales deos facitis, nemo vos deos esse credet. Summa rei, P. C., si honestè inter vos gessi, si nulli duriùs respondi, vindicate injurias meas. Ego pro sententia mea hoc censeo. Atque ita ex tabella recitavit:

Quando quidem divus Claudius occidit socerum suum Appium Syllanum, generos duos, Pompeium Magnum et L. Syllanum, socerum filiæ suæ Crassum, frugi hominem, tam similem sibi quàm ovo ovum, Scriboniam socrum filiæ suæ, Messalinam uxorem suam, et ceteros, quorum numerus iniri non potuit: placet mihi in eum severè animadverti, nec illi rerum judicandarum vocationem dari, eumque

même maison Scribonie, Tristionie, Assarion, et même Crassus le grand, ce pauvre Crassus, si complètement sot qu'il eût mérité de régner. Songez, peres conscripts, quel monstre ose aspirer à siéger parmi nous! Voyez comment déifier une telle figure, vil ouvrage des dieux irrités! A quel culte, à quelle foi pourra-t-il prétendre? Qu'il réponde, et je me rends. Messieurs, messieurs, si vous donnez la divinité à de telles gens, qui diable reconnoîtra la vôtre? En un mot, peres conscripts, je vous demande, pour prix de ma complaisance et de ma discrétion, de venger mes injures. Voilà mes raisons, et voici mon avis:

Comme ainsi soit que le divin Claude a tué son beau-pere Appius Syllanus, ses deux gendres, Pompeius Magnus et Lucius Syllanus, Crassus beau-pere de sa fille, cet homme si sobre (*a*) et en tout si sem-

(*a*) Je n'ai guere besoin, je crois, d'avertir que ce mot est pris ironiquement. Suétone après avoir dit qu'en tout temps, en tout lieu, Claude étoit toujours prêt à manger et boire, ajoute qu'un jour ayant senti de son tribunal l'odeur du dîner des

quàm primùm exportari, et cœlo intra dies XXX excedere, Olympo intra diem tertium.

Pedibus in hanc sententiam itum est : nec mora, Cyllenius illum collo obtorto trahit ad inferos,

Illuc unde negant redire quemquam.

Dum descendunt per viam sacram, interrogat Mercurius quid sibi velit ille concursus hominum, num Claudi funus esset. Et erat omnium formosissimum, et impensâ curâ plenum, ut scires deum efferri, tibicinum, cornicinum, omnisque generis æneatorum tanta turba, tantus conventus, ut etiam Claudius audire posset. Omnes læti, hilares ; P. rom. ambulabat tamquam liber. Agatho et pauci causidici plorabant, sed planè ex animo. Jurisconsulti e tenebris procedebant, pallidi,

blable

blable à lui, Scribonie belle-mere de sa fille, Messaline sa propre femme, et mille autres dont les noms ne finiroient point; j'opine qu'il soit sévèrement puni, qu'on ne lui permette plus de siéger en justice, qu'enfin, banni sans retard, il ait à vuider l'Olympe en trois jours et le ciel en un mois.

Cet avis fut suivi d'une voix. A l'instant le Cyllénien (*a*), lui tordant le cou, le tire au séjour

D'où nul, dit-on, ne retourna jamais.

En descendant par la voie sacrée ils trouvent un grand concours dont Mercure demande la cause. Parions, dit-il, que c'est sa pompe funebre. Et en effet la beauté du convoi, où l'argent n'avoit pas été épargné, annonçoit bien l'enterrement d'un dieu; le bruit des trompettes, des cors, des instrumens de toute espece, et sur-tout

---

Saliens, il planta là toute l'audience et courut se mettre à table avec eux.

(*a*) Mercure.

graciles, vix habentes animam, tamquam qui cùm maximè reviviscerent. Et his unus, cùm vidisset capita conferentes et fortunas suas deplorantes causidicos, accedit, et ait : Dicebam vobis : non semper saturnalia erunt.

Claudius, ut vidit funus suum, intellexit se mortuum esse. Ingenti enim μεγαληγορίᾳ nænia cantabatur anapæstis.

Fundite fletus,
Edite planctus,
Fingite luctus,
Resonet tristi
Clamore forum :
Cecidit pulchrè
Cordatus homo,
Quo non alius
Fuit in toto
Fortior orbe.

de la foule, étoit si grand, que Claude lui-même pouvoit l'entendre. Tout le monde étoit dans l'alégresse; le peuple romain marchoit légèrement comme ayant secoué ses fers. Agathon et quelques chicaneurs pleuroient tout bas dans le fond du cœur. Les jurisconsultes, maigres, exténués (*a*), commençoient à respirer, et sembloient sortir du tombeau. Un d'entre eux, voyant les avocats la tête basse déplorer leur perte, leur dit en s'approchant : Ne vous le disois-je pas, que les saturnales ne dureroient pas toujours ?

Claude, en voyant ses funérailles, comprit enfin qu'il étoit mort. On lui beugloit à pleine tête ce chant funebre en jolis vers heptasyllabes :

O cris, ô perte, ô douleurs !
De nos funebres clameurs
Faisons retentir la place ;
Que chacun se contrefasse :
Crions d'un commun accord
Ciel ! ce grand homme est donc mort !

(*a*) Un juge qui n'avoit d'autre loi que sa volonté donnoit peu d'ouvrage à ces messieurs-là.

Ille citato
Vincere cursu
Poterat celeres;
Ille rebelles
Fundere Parthos,
Levibusque sequi
Persida telis,
Certâque manu
Tendere nervum:
Qui præcipites
Vulnere parvo
Figeret hostes,
Pictaque Medi
Terga fugacis.
Ille Britannos
Ultra noti
Littora Ponti,
Et cæruleos
Scuta Brigantas
Dare romuleis
Colla catenis
Jussit, et ipsum
Nova romanæ
Jura securis
Tremere oceanum:
Deflete virum
Quo non alius
Potuit citiùs
Discere caussas,
Unâ tantùm

Il est donc mort ce grand homme!
Hélas! vous savez tous comme
Sous la force de son bras
Il mit tout le monde à bas.
Falloit-il vaincre à la course?
Falloit-il, jusques sous l'ourse,
Des Bretons presque ignorés,
Du Cauce aux cheveux dorés
Mettre l'orgueil à la chaîne,
Et sous la hache romaine
Faire trembler l'océan?
Falloit-il en moins d'un an
Domter le Parthe rebelle?
Falloit-il d'un bras fidele
Bander l'arc, lancer des traits
Sur des ennemis défaits,
Et d'une audace guerriere
Blesser le Mede au derriere?
Notre homme étoit prêt à tout,
De tout il venoit à bout.
Pleurons ce nouvel oracle,
Ce grand prononceur d'arrêts,
Ce Minos que par miracle
Le ciel forma tout exprès.
Ce phénix des beaux génies
N'épuisoit point les parties
En plaidoyers superflus;
Pour juger sans se méprendre,
Il lui suffisoit d'entendre
Une des deux tout au plus.

Parte auditâ,
Sæpe et neutrâ.
Quis nunc judex
Toto lites
Audiet anno?
Tibi jam cedet,
Sede relictâ,
Qui dat populo
Jura silenti,
Cretæa tenens
Oppida centum.
Cædite mœstis
Pectora palmis,
O causidici,
Venale genus;
Vosque poëtæ
Lugete novi,
Vosque in primis
Qui concusso
Magna parastis
Lucra fritillo.

Delectabatur laudibus suis Claudius, et cupiebat diutiùs spectare. Injicit illi manum Talthybius deorum nuncius, et trahit, capite obvoluto, ne quis eum possit agnoscere, per campum martium; et inter Tiberim et viam tectam descendit ad inferos.

Quel autre toute l'année
Voudra siéger désormais,
Et n'avoir, dans la journée,
De plaisir que les procès ?
Minos, cédez-lui la place;
Déja son ombre vous chasse
Et va juger aux enfers.
Pleurez, avocats à vendre,
Vos cabinets sont déserts;
Rimeurs, qu'il daignoit entendre,
A qui lirez-vous vos vers?
Et vous, qui comptiez d'avance
Des cornets et de la chance
Tirer un ample trésor,
Pleurez, brelandier célebre,
Bientôt un bûcher funebre
Va consumer tout votre or.

Claude se délectoit à entendre ses louanges et auroit bien voulu s'arrêter plus long-temps; mais le héraut des dieux, lui mettant la main au collet et lui enveloppant la tête de peur qu'il ne fût reconnu, l'entraîna par le champ de Mars, et le fit

Antecesserat jam compendiarià vià Narcissus libertus ad patronum excipiendum, et venienti nitidus, ut erat a balneo, occurrit, et ait : Quid! dii ad homines? Celeriùs, inquit Mercurius, et venire nos nuncia. Ille autem patrono plura blandiri volebat, quem Mercurius iterum festinare jussit, et virgâ morantem impulit. Dicto citiùs Narcissus evolat. Omnia procliva sunt, facilè descenditur. Itaque, quamvis podagricus esset, momento temporis pervenit ad januam Ditis, ubi jacebat, ut ait Horatius, bellua centiceps, sese movens, villosque horrendos excutiens. Pusillùm superturbatur (albam canem in deliciis habere consuerat), ut illum vidit canem nigrum villosum sane, quem non velis tibi in tenebris occurrere. Et magnâ inquit voce : Claudius Cæsar venit. Ecce extemplo cum plausu procedunt cantantes :

Εὑρήκαμεν, συγχαίρωμεν.

Hîc erat C. Silius cos. desig., Junius

descendre aux enfers entre le Tibre et la voie couverte.

Narcisse, ayant coupé par un plus court chemin, vint frais sortant du bain au devant de son maître, et lui dit : Comment! les dieux chez les hommes? Allons, allons, dit Mercure, qu'on se dépêche de nous annoncer. L'autre voulant s'amuser à cajoler son maître, il le hâta d'aller à coups de caducée, et Narcisse partit sur-le-champ. La pente est si glissante et l'on descend si facilement, que, tout goutteux qu'il étoit, il arrive en un moment à la porte des enfers. A sa vue le monstre aux cent têtes, dont parle Horace, s'agite, hérisse ses horribles crins; et Narcisse, accoutumé aux caresses de sa jolie levrette blanche, éprouva quelque surprise à l'aspect d'un grand vilain chien noir à long poil, peu agreable à rencontrer dans l'obscurité. Il ne laissa pas pourtant de s'écrier à haute voix: Voici Claude César. Aussitot une foule s'avance en poussant des cris de joie et chantant :

Il vient, réjouissons-nous.

Parmi eux étoient Caïus Silius, consul

Prætorius, Sex. Trallus, M. Helvius Trogus, Cotta, Tectus, Valens, Fabius, equ. rom., quos Narcissus duci jusserat. Medius erat in hac cantantium turba Mnester pantomimus, quem Claudius decoris caussâ minorem fecerat. Neċ non ad Messalinam citò rumor percrepuit Claudium venisse. Convolarunt primùm omnium liberti, Polybius, Myron, Harpocras, Amphæus et Pheronactes, quos omnes, necubi imparatus esset, præmiserat; deinde præfecti duo, Justus Catonius, et Ruffus Pompeii F.; deinde amici, Saturnius Lucius, et Pedo Pompeius, et Lupus, et Celer Asinius, consulares; novissimè fratris filia, sororis filia, gener, socer, socrus, omnes plane consanguinei; et agmine facto Claudio occurrunt. Quos cùm vidisset Claudius, exclamat, Πάνἶα φίλων πλήρη. Quomodo vos huc venistis?

Tum Pedo Pompeius: Quid dicis, homo crudelissime? Quæris quomodo? Quis enim nos alius huc misit quàm tu, omnium amicorum interfector? In jus eamus: ego tibi hîc sellas ostendam. Ducit illum ad tribu-

désigné, Junius Prætorius, Sextius Trallus, Helvius Trogus, Cotta, Tectus, Valens, Fabius, chevaliers romains que Narcisse avoit tous expédiés. Au milieu de la troupe chantante étoit le pantomime Mnester à qui sa beauté avoit coûté la vie. Bientôt le bruit que Claude arrivoit parvint jusqu'à Messaline; et l'on vit accourir des premiers au devant de lui ses affranchis Polybe, Myron, Harpocrate, Amphæus et Pheronacte, qu'il avoit envoyés devant pour préparer sa maison : suivoient les deux préfets Justus Catonius, et Ruffus fils de Pompée; puis ses amis Saturnius Lucius, et Pedo Pompeïus, et Lupus, et Celer Asinius, consulaires; enfin la fille de son frere, et la fille de sa sœur, son gendre, son beau-pere, sa belle-mere et presque tous ses parens. Toute cette troupe accourt au devant de Claude, qui, les voyant, s'écria : Bon! je trouve partout des amis : par quel hasard êtes-vous ici?

Comment, scélérat! dit Pedo Pompeïus, par quel hasard? Et qui nous y envoya que toi-même, bourreau de tous tes amis? Viens, viens devant le juge; ici je t'en montrerai le chemin. Il le mene au tribunal d'Ea-

nal ÆEaci : is lege Corneliâ, quæ de sicariis lata est, quærebat. Postulat nomen ejus recipi; edit subscriptionem occisos senatores xxx, equites rom. cccxv, atque plures, ceteros ccxxi; ὅσα ψάμαθος τε κόνις τε.

Exterritus Claudius oculos undecumque circumfert, vestigat aliquem patronum qui se defenderet. Advôcatum non invenit. Tandem procedit P. Petronius, vetus convictor ejus, homo claudianâ linguâ disertus, et postulat advocationem. Non datur. Accusat Pedo Pompeius magnis clamoribus. Incipit Petronius velle respondere. ÆEacus, homo justissimus, vetat. Illum, tantùm alterâ parte auditâ, condemnat, et ait :

Εἴκε πάθοι τάκ ἔρεξε, δίκη τ' ἰθεῖα γένοιτο.

Ingens silentium factum est. Stupebant omnes, novitate rei attoniti : negabant hoc umquam factum; Claudio iniquum magis videbatur quàm novum. De genere pœnæ diu disputatum est quid illum pati oporte-

que, lequel précisément se faisoit rendre compte de la loi Cornelia sur les meurtriers. Pedo fait inscrire son homme, et présente une liste de trente sénateurs, trois cents quinze chevaliers romains, deux cents vingt et un citoyens, et d'autres en nombre infini, tous tués par ses ordres.

Claude, effrayé, tournoit les yeux de tous côtés pour chercher un défenseur; mais aucun ne se présentoit. Enfin P. Pétronius, son ancien convive et beau parleur comme lui, requit vainement d'être admis à le défendre. Pedo l'accuse à grands cris. Pétrone tâche de répondre : mais le juste Eaque le fait taire, et, après avoir entendu seulement l'une des parties, condamne l'accusé en disant :

Il est traité comme il traita les autres.

A ces mots il se fit un grand silence. Tout le monde, étonné de cette étrange forme, la soutenoit sans exemple ; mais Claude la trouva plus inique que nouvelle. On disputa long-temps sur la peine qui lui seroit

ret. Erant qui dicerent, si uni dii laturam fecissent, Tantalum siti periturum, nisi illi succurreretur, non umquam Sisyphum onere elevari, aliquando Ixionis miseri rotam sufflaminandam. Non placuit illi ex veteranis missionem dari, ne vel Claudius umquam simile speraret. Placuit novam pœnam excogitari debere, instituendum illi laborem irritum, et alicujus cupiditatis species sine fine et affectu. Tum Æacus jubet illum aleâ ludere pertuso fritillo. Et jam cœperat fugientes semper tesseras quærere, et nihil proficere;

Nam quoties missurus erat, resonante fritillo,
Utraque subducto fugiebat tessera fundo;
Cumque recollectos auderet mittere talos,
Lusuro similis semper, semperque petenti,
Decepere fidem; refugit, digitosque per ipsos
Fallax assiduo dilabitur alea furto:
Sic, cùm jam summi tanguntur culmina montis,
Irrita Sisypho volvuntur pondera collo.

imposée. Quelques uns disoient qu'il falloit faire un échange; que Tantale mourroit de soif s'il n'étoit secouru; qu'Ixion avoit besoin d'enrayer, et Sisyphe de reprendre haleine. Mais comment relâcher un vétéran? c'eût été laisser à Claude l'espoir d'obtenir un jour la même grace: on aima mieux imaginer quelque nouveau supplice, qui, l'assujettissant à un vain travail, irritât incessamment sa cupidité par une espérance illusoire. Eaque ordonna donc qu'il jouât aux dés avec un cornet percé. Et d'abord on le vit se tourmenter inutilement à courir après ses dés ;

Car, à peine agitant le mobile cornet,
Aux dés prêts à partir il demande sonnet,
Que, malgré tous ses soins, entre ses doigts avides,
Du cornet défoncé, panier des Danaïdes,
Il sent couler les dés; ils tombent, et souvent
Sur la table, entraîné par ses gestes rapides,
Son bras avec effort jette un cornet de vent.
(*a*) Ainsi pour terrasser son adroit adversaire;
Sur l'arêne, un athlete, enflammé de colere,

(*a*) J'ai pris la liberté de substituer cette comparaison à celle de Sisyphe, employée par Séneque, et trop rebattue depuis cet auteur.

Apparuit subitò C. Cæsar, et petere illum in servitutem cœpit : producit testes, qui illum viderant ab illo flagris, ferulis, colaphis vapulantem. Adjudicatur C. Cæsari ; illum ÆEacus donavit. Is Menandro liberto suo tradidit ut a cognitionibus ei esset.

Du

Du ceste qu'il éleve espere le frapper :
L'autre gauchit, esquive, a le temps d'échapper ;
Et le coup, frappant l'air avec toute sa force,
Au bras qui l'a porté donne une rude entorse.

Là-dessus Caligula paroissant tout-à coup se mit à le réclamer comme son esclave. Il produisoit des témoins qui l'avoient vu le charger de soufflets et d'étrivieres. Aussitôt il lui fut adjugé par Eaque. Et Caligula le donna à Ménandre son affranchi pour en faire un de ses gens.

OLINDE
ET
SOPHRONIE,
TIRÉ DU TASSE.

LA GERUSALEMME LIBERATA

CANTO SECONDO.

Mentre il tiranno s' apparechia all' armi,
Soletto Ismeno un dì gli s' appresenta:
Ismen, che trar di sotto ai chiusi marmi
Può corpo estinto, e far che spiri e senta:
Ismen, che al suon de' mormorati carmi
Sin nella reggia sua Pluto spaventa,
E i suoi demon negli empj uficj impiega
Pur come servi, e gli discioglie, e lega.

TRADUCTION
DU COMMENCEMENT
DU SECOND CHANT
DE LA
JÉRUSALEM DÉLIVRÉE,
Contenant l'histoire d'Olinde et de Sophronie.

Tandis que le tyran se prépare à la guerre, Ismene un jour se présente à lui; Ismene qui de dessous la tombe peut faire sortir un corps mort et lui rendre le sentiment et la parole; Ismene qui peut, au son des paroles magiques, effrayer Pluton jusqu'en son palais, qui commande aux démons en maître, les emploie à ses œuvres impies, et les enchaîne ou délie à son gré.

Questi or Macone adora, e fu cristiano,
  Ma i primi riti anco lasciar non puote;
  Anzi sovente in uso empio e profano
  Confonde le due leggi a se mal note.
  Ed or dalle spelonche, ove lontano
  Dal volgo esercitar suol l'arti ignote,
  Vien nel pubblico rischio al suo signore,
  A re malvagio consiglier peggiore.

Signor, dicea, senza tardar sen viene
  Il vincitor esercito temuto:
  Ma facciam noi ciò che a noi ſar conviene;
  Darà il ciel, darà il mondo ai forti ajuto.
  Ben tu di re, di duce hai tutte piene
  Le parti, e lunge hai visto e provveduto;
  S' empie in tal guisa ogn' altro i proprj uſicj,
  Tomba ſia questa terra a' tuoi nemici.

Io quanto a me ne vengo, e del periglio,
  E dell' opre compagno, ad aitarte.
  Ciò che può dar di vecchia età consiglio,
  Tutto prometto, e ciò che magica arte.
  Gli angeli, che dal cielo ebbero esiglio,
  Constringerò delle ſatiche a parte.
  Ma dond' io voglia incominciar gl' incanti,
  E con quai modi, or narrerotti avanti.

Chrétien jadis, aujourd'hui mahométan, il n'a pu quitter tout-à-fait ses anciens rites, et les profanant à de criminels usages, mêle et confond ainsi les deux lois qu'il connoît mal. Maintenant, du fond des antres où il exerce ses arts ténébreux, il vient à son seigneur dans le danger public, à mauvais roi pire conseiller.

Sire, dit-il, la formidable et victorieuse armée arrive. Mais nous, remplissons nos devoirs; le ciel et la terre seconderont notre courage. Doué de toutes les qualités d'un capitaine et d'un roi, vous avez de loin tout prévu, vous avez pourvu à tout; et si chacun s'acquitte ainsi de sa charge, cette terre sera le tombeau de vos ennemis.

Quant à moi, je viens de mon côté partager vos périls et vos travaux. J'y mettrai pour ma part les conseils de la vieillesse et les forces de l'art magique. Je contraindrai les anges bannis du ciel à concourir à mes soins. Je veux commencer mes enchantemens par une opération dont il faut vous rendre compte.

Nel tempio de' cristiani occulto giace
Un sotterraneo altare; e quivi è il volto
Di colei che sua diva e madre face
Quel volgo del suo dio nato, e sepolto.
Dinanzi al simulacro accesa face
Continua splende: egli è in un velo avvolto;
Pendono intorno in lungo ordine i voti
Che vi portaro i creduli devoti.

Or questa effigie lor di là rapita
Voglio che tu di propria man trasporte,
E la riponga entro la tua meschita:
Io poscia incanto adoprerò sì forte,
Ch' ogni or, mentre ella qui fia custodita,
Sarà fatal custodia a queste porte;
Tra mura inespugnabili il tuo impero
Sicuro fia, per novo alto mistero.

Sì disse: e 'l persuase. E impaziente
Il re sen corse alla magion di Dio;
E sforzò i sacerdoti, e irreverente
Il casto simulacro indi rapìo,
E portollo a quel tempio, ove sovente
S' irrita il ciel col folle culto e rio.
Nel profan loco, e su la sacra imago
Susurrò poi le sue bestemmie il mago.

Dans le temple des chrétiens sur un autel souterrain est une image de celle qu'ils adorent, et que leur peuple ignorant fait la mere de leur Dieu, né, mort et enseveli. Le simulacre, devant lequel une lampe brûle sans cesse, est enveloppé d'un voile, et entouré d'un grand nombre de vœux suspendus en ordre et que les crédules dévots y portent de toutes parts.

Il s'agit d'enlever de là cette effigie et de la transporter de vos propres mains dans votre mosquée ; là j'y attacherai un charme si fort, qu'elle sera, tant qu'on l'y gardera, la sauve-garde de vos portes, et, par l'effet d'un nouveau mystere, vous conserverez dans vos murs un empire inexpugnable.

A ces mots, le roi persuadé court impatient à la maison de Dieu, force les prêtres, enleve sans respect le chaste simulacre, et le porte à ce temple impie où un culte insensé ne fait qu'irriter le ciel. C'est là, c'est dans ce lieu profane et sur cette sainte image, que le magicien murmure ses blasphêmes.

Ma, come apparse in ciel l' alba novella,
Quel, cui l' immondo tempio in guardia è dato,
Non rivide l' immagine dov' ella
Fu posta; e invan cerconne in altro lato.
Tosto n' avvisa il re, ch' alla novella
Di lui si mostra fieramente irato;
Ed immagina ben ch' alcun fedele
Abbia fatto quel furto, e che se 'l cele.

O fu di man fedele opra furtiva;
O pur il ciel qui sua potenza adopra:
Che di colei ch' è sua regina e diva
Sdegna che loco vil l' immagin copra:
Ch' incerta fama è ancor, se ciò s' ascriva
Ad arte umana, od a mirabil' opra.
Ben è pietà che, la pietade e'l zelo
Uman cedendo, autor sen creda il cielo.

Il re ne fa con importuna inchiesta
Ricercar' ogni chiesa, ogni magione:
Ed a chi gli nasconde o manifesta
Il furto o il reo gran pene e premj impone.
E 'l mago di spiarne anco non resta
Con tutte l' arti il ver; ma non s'appone;
Che'l cielo (opra sua fosse, o fosse altrui)
Celolla ad onta degl' incanti a lui.

Mais le matin du jour suivant, le gardien du temple immonde ne vit plus l'image où elle étoit la veille, et l'ayant cherchée en vain de tous côtés, courut avertir le roi, qui, ne doutant pas que les chrétiens ne l'eussent enlevée, en fut transporté de colere.

Soit qu'en effet ce fût un coup d'adresse d'une main pieuse, ou un prodige du ciel indigné que l'image de sa souveraine soit prostituée en un lieu souillé, il est édifiant, il est juste de faire céder le zele et la piété des hommes, et de croire que le coup est venu d'en haut.

Le roi fit faire dans chaque église et dans chaque maison la plus importune recherche, et décerna de grands prix et de grandes peines à qui révéleroit ou receleroit le vol. Le magicien, de son côté, déploya sans succès toutes les forces de son art pour en découvrir l'auteur. Le ciel, au mépris de ses enchantemens et de lui, tint l'œuvre secrete, de quelque part qu'elle pût venir.

Ma poichè 'l re crudel vide occultarso
Quel che peccato de' fedeli ei pensa;
Tutto in lor d' odio infellonissi, ed arse
D' ira, e di rabbia immoderata immensa.
Ogni rispetto obblia; vuol vendicarse,
Segua che puote, e sfogar l' alma accensa:
Morrà, dicea, non andrà l' ira a voto,
Nella strage comune il ladro ignoto.

Purchè 'l reo non si salvi, il giusto pera,
E l' innocente. Ma qual giusto io dico?
È colpevol ciascun, nè in loro schiera
Uom fu giammai del nostro nome amico.
S' anima v' è nel novo error sincera,
Basti a novella pena un fallo antico.
Su, su, fedeli miei, su via, prendete
Le fiamme, e 'l ferro; ardete, ed uccidete.

Così parla alle turbe: e se n' intese
La fama tra' fedeli immantinente,
Ch' attoniti restar; sì gli sorprese
Il timor della morte omai presente:
E non è chi la fuga o le difese,
Lo scusare o 'l pregare ardisca, o tente.

Mais le tyran, furieux de se voir cacher le délit, qu'il attribue toujours aux fideles, se livre contre eux à la plus ardente rage. Oubliant toute prudence, tout respect humain, il veut, à quelque prix que ce soit, assouvir sa vengeance. « Non, non, s'écrioit-« il, la menace ne sera pas vaine : le cou-« pable a beau se cacher, il faut qu'il « meure ; ils mourront tous, et lui avec « eux.

« Pourvu qu'il n'échappe pas, que le jus-« te, que l'innocent périsse, qu'importe ? « Mais qu'ai-je dit, l'innocent? Nul ne l'est ; « et, dans cette odieuse race, en est-il un « seul qui ne soit notre ennemi? Oui, s'il « en est d'exempts de ce délit, qu'ils por-« tent la peine due à tous pour leur haine ; « que tous périssent, l'un comme voleur « et les autres comme chrétiens ! Venez, « mes loyaux, apportez la flamme et le fer, « tuez et brûlez sans miséricorde. »

C'est ainsi qu'il parle à son peuple. Le bruit de ce danger parvient bientôt aux chrétiens. Saisis, glacés d'effroi par l'aspect de

Ma le timide genti e irresolute
Donde meno speraro ebber salute.

Vergine era fra lor di già matura
Verginità, d' alti pensieri e regi,
D' alta beltà; ma sua beltà non cura,
O tanto sol quant' onestà sen fregi.
È il suo pregio maggior, che tra le mura
D' angusta casa asconde i suoi gran pregi;
E da' vagheggiatori ella s' invola
Alle lodi, agli sguardi inculta e sola.

Pur guardia esser non può, che 'n tutto celi
Beltà degna, ch' appaja, e che s' ammiri:
Nè tu il consenti, Amor; ma la riveli
D' un giovinetto ai cupidi desiri.
Amor, ch' or cieco, or Argo, ora ne veli
Di benda gli occhi, ora ce gli apri e giri,
Tu per mille custodie entro ai più casti
Verginei alberghi il guardo altrui portasti.

la mort prochaine, nul ne songe à fuir ni à se défendre ; nul n'ose tenter les excuses ni les prieres. Timides, irrésolus, ils attendoient leur destinée, quand ils virent arriver leur salut d'où ils l'espéroient le moins.

Parmi eux étoit une vierge, déja nubile, d'une ame sublime, d'une beauté d'ange, qu'elle néglige ou dont elle ne prend que les soins dont l'honnêteté se pare ; et ce qui ajoute au prix de ses charmes, dans les murs d'une étroite enceinte elle les soustrait aux yeux et aux vœux des amans.

Mais est-il des murs que ne perce quelque rayon d'une beauté digne de briller aux yeux et d'enflammer les cœurs? Amour, le souffrirois-tu? Non, tu l'as révélée aux jeunes desirs d'un adolescent. Amour, qui, tantôt Argus et tantôt aveugle, éclaires les yeux de ton flambeau, ou les voiles de ton bandeau, malgré tous les gardiens, toutes les clôtures, jusques dans les plus chastes asyles tu sus porter un regard étranger.

Colei Sofronia, Olindo egli s' appella;
D' una cittate entrambi, e d' una fede.
Ei, che modesto è sì com' essa è bella,
Brama assai, poco spera, e nulla chiede;
Nè sa scoprirsi, o non ardisce: ed ella
O lo sprezza, o nol vede, o non s' avvede.
Così finora il misero ha servito
O non visto, o mal noto, o mal gradito.

S' ode l' annunzio intanto, e che s' appresta
Miserabile strage al popol loro.
A lei, che generosa è quanto onesta,
Viene in pensier come salvar costoro.
Muove fortezza il gran pensier, l' arresta
Poi la vergogna, e 'l virginal decoro.
Vince fortezza, anzi s' accorda, e face
Se vergognosa, e la vergogna audace.

La vergine tra 'l volgo uscì soletta;
Non coprì sue bellezze, e non l' espose;
Raccolse gli occhi, andò nel vel ristretta,
Con ischive maniere, e generose.
Non sai ben dir, s' adorna, o se negletta,
Se caso od arte il bel volto compose;
Di natura, d' amor, de' cieli amici
Le negligenze sue sono artifici.

cile,

Elle s'appelle Sophronie, Olinde est le nom du jeune homme ; tous deux ont la même patrie et la même foi. Comme il est modeste autant qu'elle est belle, il desire beaucoup, espere peu, ne demande rien, et ne sait ou n'ose se découvrir. Elle, de son côté, ne le voit pas, ou n'y pense pas, ou le dédaigne ; et le malheureux perd ainsi ses soins ignorés, mal connus, ou mal reçus.

Cependant on entend l'horrible proclamation, et le moment du massacre approche. Sophronie, aussi généreuse qu'honnête, forme le projet de sauver son peuple. Si sa modestie l'arrête, son courage l'anime et triomphe, ou plutôt ces deux vertus s'accordent et s'illustrent mutuellement.

La jeune vierge sort seule au milieu du peuple ; sans exposer ni cacher ses charmes, en marchant elle recueille ses yeux, resserre son voile, et en impose par la réserve de son maintien. Soit art ou hasard, soit négligence ou parure, tout concourt à rendre sa beauté touchante : le

Mirata da ciascun passa, e non mira
L'altera donna, e innanzi al re sen viene:
Nè perchè irato il veggia, il piè ritira,
Ma il fero aspetto intrepida sostiene.
Vengo, signor, gli disse, e'ntanto l'ira
Prego sospenda, e 'l tuo popolo affrene:
Vengo a scoprirti, e vengo a darti preso
Quel reo che cerchi, onde sei tanto offeso.

All' onesta baldanza, all' improvviso
Folgorar di bellezze altere e sante,
Quasi confuso il re, quasi conquiso,
Frenò lo sdegno, e placò il fier sembiante.
S' egli era d'alma, o se costei di viso
Severa manco, ei diveniane amante:
Ma ritrosa beltà ritroso core
Non prende: e sono i vezzi esca d'amore.

Fu stupor, fu vaghezza, e fu diletto,
S' amor non fu, che mosse il cor villano:

ciel, la nature, et l'amour, qui la favorisent, donnent à ses négligences l'effet de l'art.

Sans daigner voir les regards qu'elle attire à son passage, et sans détourner les siens, elle se présente devant le roi, ne tremble point en voyant sa colere, et soutient avec fermeté son féroce aspect. Seigneur, lui dit-elle, daignez suspendre votre vengeance et contenir votre peuple. Je viens vous découvrir et vous livrer le coupable que vous cherchez et qui vous a si fort offensé.

A l'honnête assurance de cet abord, à l'éclat subit de ces chastes et fieres graces, le roi, confus et subjugué, calme sa colere et adoucit son visage irrité. Avec moins de sévérité, lui dans l'ame, elle sur le visage, il en devenoit amoureux. Mais une beauté revêche ne prend point un cœur farouche, et les douces manieres sont les amorces de l'amour.

Soit surprise, attrait ou volupté, plutôt

Narra, ei le dice, il tutto : ecco io commetto
Che non s'offenda il popol tuo cristiano.
Ed ella : Il reo si trova al tuo cospetto :
Opra è il furto, signor, di questa mano :
Io l' immagine tolsi ; io son colei
Che tu ricerchi, e me punir tu dei.

Così al pubblico fato il capo altero
Offerse, e 'l volle in se sola raccorre.
Magnanima menzogna ! or quando è il vero
Sì bello, che si possa a te preporre ?
Riman sospeso, e non sì tosto il fero
Tiranno all' ira, come suol, trascorre.
Poi la richiede : Io vuo' che tu mi scopra
Chi diè consiglio, e chi fu insieme all' opra.

Non volli far della mia gloria altrui
Nè pur minima parte, ella gli dice ;
Sol di me stessa io consapevol fui,
Sol consigliera, e sola esecutrice.
Dunque in te sola, ripigliò colui,
Caderà l' ira mia vendicatrice.
Disse ella : È giusto ; esser a me conviene,
Se fui sola all' onor, sola alle pene.

qu'attendrissement, le barbare se sentit ému. Déclare-moi tout, lui dit-il; voilà que j'ordonne qu'on épargne ton peuple. Le coupable, reprit-elle, est devant vos yeux; voilà la main dont ce vol est l'œuvre. Ne cherchez personne autre; c'est moi qui ai ravi l'image; et je suis celle que vous devez punir.

C'est ainsi que, se dévouant pour le salut de son peuple, elle détourne courageusement le malheur public sur elle seule. Le tyran, quelque temps irrésolu, ne se livre pas sitôt à sa furie accoutumée; il l'interroge : il faut, dit-il, que tu me déclares qui t'a donné ce conseil et qui t'a aidée à l'exécuter.

Jalouse de ma gloire, je n'ai voulu, répond-elle, en faire part à personne. Le projet, l'exécution, tout vient de moi seule, et seule j'ai su mon secret. C'est donc sur toi seule, lui dit le roi, que doit tomber ma vengeance. Cela est juste, reprend-elle; je dois subir toute la peine, comme j'ai remporté tout l'honneur.

Quì comincia il tiranno a risdegnarsi;
Poi le dimanda : Ov' hai l' immago ascosa?
Non la nascosi , a lui risponde, io l' arsi;
E l' arderla stimai laudabil cosa.
Così almen non potrà più violarsi
Per man de' miscredenti ingiuriosa.
Signore, o chiedi il furto, o 'l ladro chiedi;
Quel non vedrai in eterno, e questo il vedi.

Benchè nè furto è il mio, nè ladra io sono;
Giusto è ritor ciò ch' a gran torto è tolto.
Or, questo udendo, in minaccevol suono
Freme il tiranno, e 'l fren dell' ira è sciolto.
Non speri più di ritrovar perdono,
Cor pudico, alta mente, o nobil volto:
E indarno Amor, contra lo sdegno crudo,
Di sua vaga bellezza a lei fa scudo.

Presa è la bella donna, e incrudelito
Il re la danna entro un incendio a morte.
Già 'l velo, e 'l casto manto è a lei rapito;
Stringon le molli braccia aspre ritorte.
Ella si tace; e in lei non sbigottito,
Ma pur commosso alquanto è il petto forte;

Ici le courroux du tyran commence à se rallumer. Il lui demande où elle a caché l'image. Elle répond : Je ne l'ai point cachée, je l'ai brûlée; et j'ai cru faire une œuvre louable de la garantir ainsi des outrages des mécréans. Seigneur, est-ce le voleur que vous cherchez? il est en votre présence. Est-ce le vol? vous ne le reverrez jamais.

Quoiqu'au reste ces noms de voleur et de vol ne conviennent ni à moi ni à ce que j'ai fait, rien n'est plus juste que de reprendre ce qui fut pris injustement. A ces mots le tyran pousse un cri menaçant; sa colere n'a plus de frein. Vertu, beauté, courage, n'espérez plus trouver grace devant lui. C'est en vain que, pour la défendre d'un barbare dépit, l'Amour lui fait un bouclier de ses charmes.

On la saisit : rendu à toute sa cruauté, le roi la condamne à périr sur un bûcher. Son voile, sa chaste mante, lui sont arrachés; ses bras délicats sont meurtris de rudes chaînes. Elle se tait; son ame forte,

E smarrisce il bel volto in un colore
Che non è pallidezza, ma candore.

Divulgossi il gran caso, e quivi tratto
Già 'l popol s'era. Olindo anco v' accorse;
Dubbia era la persona, e certo il fatto;
Venia che fosse la sua donna in forse.
Come la bella prigioniera in atto
Non pur di rea ma di dannata ei scorse,
Come i ministri al duro ufcio intenti
Vide, precipitoso urtò le genti.

Al re gridò: Non è, non è già rea
Costei del furto, e per follia sen vanta.
Non pensò, non ardì, nè far potea
Donna sola e inesperta opra cotanta.
Come ingannò i custodi? e della dea
Con qual'arte involò l' immagin santa?
Se 'l fece, il narri. Io l' ho, signor, furata.
Ahi tanto amò la non amante amata!

sans être abattue, n'est pas sans émotion, et les roses éteintes sur son visage y laissent la candeur de l'innocence plutôt que la pâleur de la mort.

Cet acte héroïque aussitôt se divulgue. Déja le peuple accourt en foule. Olinde accourt aussi tout alarmé. Le fait étoit sûr, la personne encore douteuse, ce pouvoit être la maîtresse de son cœur. Mais sitôt qu'il apperçoit la belle prisonniere en cet état, sitôt qu'il voit les ministres de sa mort occupés à leur dur office, il s'élance, il heurte la foule;

Et crie au roi: Non, non; ce vol n'est point de son fait, c'est par folie qu'elle s'en ose vanter. Comment une jeune fille sans expérience pourroit-elle exécuter, tenter, concevoir même une pareille entreprise? Comment a-t-elle trompé les gardes? Comment s'y est-elle prise pour enlever la sainte image? Si elle l'a fait, qu'elle s'explique. C'est moi, sire, qui ait fait le coup. Tel fut, tel fut l'amour dont même sans retour il brûla pour elle!

Soggiunse poscia: Io là, donde riceve
L' alta vostra meschita e l' aura e 'l die,
Di notte ascesi, e trapassai per breve
Foro, tentando inaccessibil vie.
A me l' onor, la morte a me si deve:
Non usurpi costei le pene mie.
Mie son quelle catene, e per me questa
Fiamma s' accende, e 'l rogo a me s'appresta.

Alza Sofronia il viso, e umanamente
Con occhi di pietade in lui rimira:
A che ne vieni, o misero innocente?
Qual consiglio o furor ti guida o tira?
Non son io dunque senza te possente
A sostener ciò che d' un uom può l' ira?
Ho petto anch' io, ch' ad una morte crede
Di bastar solo, e compagnia non chiede.

Così parla all' amante, e nol dispone
Sì, ch' egli si disdica, o pensier mute.
O spettacolo grande, ove a tenzone
Sono amore e magnanima virtute;

Il reprend ensuite: Je suis monté de nuit jusqu'à l'ouverture par où l'air et le jour entrent dans votre mosquée, et tentant des routes presque inacessibles, j'y suis entré par un passage étroit. Que celle-ci cesse d'usurper la peine qui m'est due. J'ai seul mérité l'honneur de la mort : c'est à moi qu'appartiennent ces chaînes, ce bûcher, ces flammes; tout cela n'est destiné que pour moi.

Sophronie leve sur lui les yeux; la douceur, la pitié, sont peintes dans ses regards. Innocent infortuné, lui dit-elle, que viens-tu faire ici? Quel conseil t'y conduit? Quelle fureur t'y traîne? Crains-tu que sans toi mon ame ne puisse supporter la colere d'un homme irrité? Non, pour une seule mort, je me suffis à moi seule, et je n'ai pas besoin d'exemple pour apprendre à la souffrir.

Ce discours qu'elle tient à son amant ne le fait point rétracter ni renoncer à son dessein. Digne et grand spectacle, où l'amour entre en lice avec la vertu magnanime,

Ove la morte al vincitor si pone
In premio, e 'l mal del vinto è la salute!
Ma più s' irrita il re, quant' ella, ed esse
È più costante in incolpar se stesso.

Pargli che vilipeso egli ne resti,
E che 'n disprezzo suo sprezzin le pene:
Credasi, dice, ad ambo, e quella e questi
Vinca, e la palma sia qual si conviene.
Indi accenna ai sergenti, i quai son presti
A legar il garzon di lor catene.
Sono ambo stretti al palo stesso, e volto
È il tergo al tergo, e 'l volto ascoso al volto.

Composto è lor d' intorno il rogo omai,
E già le fiamme il mantice v' incita:
Quando il fanciullo in dolorosi lai
Proruppe, e disse a lei ch' è seco unita:
Questo dunque è quel laccio ond' io sperai
Teco accoppiarmi in compagnia di vita!
Questo è quel foco ch' io credea che i cori
Ne dovesse infiammar d' eguali ardori!

Altre fiamme, altri nodi amor promise.
Altri ce n' apparecchia iniqua sorte.
Troppo, ahi ben troppo, ella già noi divise:
Ma duramente or ne congiunge in morte.

où la mort est le prix du vainqueur et la vie la peine du vaincu! Mais, loin d'être touché de ce combat de constance et de générosité, le roi s'en irrite;

Et s'en croit insulté, comme si ce mépris du supplice retomboit sur lui. Croyons-en, dit-il, à tous deux : qu'ils triomphent l'un et l'autre et partagent la palme qui leur est due. Puis il fait signe aux sergens, et dans l'instant Olinde est dans les fers. Tous deux liés et adossés au même pieu ne peuvent se voir en face.

On arrange autour d'eux le bûcher, et déja l'on excite la flamme, quand le jeune homme éclatant en gémissemens dit à celle avec laquelle il est attaché : C'est donc là le lien duquel j'espérois m'unir à toi pour la vie! C'est donc là ce feu dont nos cœurs devoient brûler ensemble!

O flammes, ô nœuds qu'un sort cruel nous destine! hélas! vous n'êtes pas ceux que l'amour m'avoit promis! Sort cruel qui nous sépare durant la vie et nous joint plus

Piacemi almen, poichè 'n sì strane guise
Morir pur dei, del rogo esser consorte,
Se del letto non fui: duolmi il tuo fato;
Il mio non già, poich' io ti moro a lato.

Ed o mia morte avventurosa appieno,
O fortunati miei dolci martiri,
S' impetrerò che, giunto seno a seno,
L' anima mia nella tua bocca io spiri;
E, venendo tu meco a un tempo meno,
In me fuor mandi gli ultimi sospiri!
Così dice piangendo. Ella ripiglia
Soavemente, e in tai detti il consiglia:

Amico, altri pensieri, altri lamenti
Per più alta cagione il tempo chiede.
Chè non pensi a tue colpe, e non rammenti
Qual Dio prometta ai buoni ampia mercede?
Soffri in suo nome, e fian dolci i tormenti;
E lieto aspira alla superna sede:
Mira il ciel com' è bello; e mira il sole,
Ch' a se par che n' inviti, e ne console.

durement encore à la mort! Ah! puisque tu dois la subir aussi funeste, je me console, en la partageant avec toi, de t'être uni sur ce bûcher, n'ayant pu l'être à la couche nuptiale. Je pleure, mais sur ta triste destinée, et non sur la mienne puisque je meurs à tes côtés.

O que la mort me sera douce, que les tourmens me seront délicieux, si j'obtiens qu'au dernier moment, tombant l'un sur l'autre, nos bouches se joignent pour exhaler et recevoir au même instant nos derniers soupirs! Il parle, et ses pleurs étouffent ses paroles. Elle le tance avec douceur et le remontre en ces termes :

Ami, le moment où nous sommes exige d'autres soins et d'autres regrets. Ah! pense, pense à tes fautes et au digne prix que Dieu promet aux fideles. Souffre en son nom, les tourmens te seront doux : aspire avec joie au séjour céleste. Vois le ciel; comme il est beau! vois le soleil dont il semble que l'aspect riant nous appelle et nous console.

Quì il volgo de' pagani il pianto estolle:
Piange il fedel, ma in voci assai più basse.
Un non so che d' inusitato e molle
Par che nel duro petto al re trapasse.
Ei presentillo, e si sdegnò; nè volle
Piegarsi, e gli occhi torse, e si ritrasse.
Tu sola il duol comun non accompagni,
Sofronia, e pianta da ciascun non piagni!

Mentre sono in tal rischio, ecco un guerriero
(Che tal parea) d' alta sembianza, e degna:
E mostra d' arme, e d' abito straniero,
Che di lontan, peregrinando, vegna.
La tigre, che sull' elmo ha per cimiero,
Tutti gli occhi a se trae; famosa insegna,
Insegna usata da Clorinda in guerra,
Onde la credon lei, nè 'l creder erra.

Costei gl' ingegni femminili e gli usi
Tutti sprezzò, sin dall' età più acerba;
Ai lavori d' Aracne, all' ago, ai fusi
Inchinar non degnò la man superba;
Fuggì gli abiti molli e i lochi chiusi;
Che ne' campi onestate anco si serba:
Armò d' orgoglio il volto, e si compiacque
Rigido farlo, e pur rigido piacque.

A

A ces mots tous le peuple païen éclate en sanglots, tandis que le fidele ose à peine gémir à plus basse voix. Le roi même, le roi sent au fond de son ame dure je ne sais quelle émotion prête à l'attendrir. Mais en la pressentant il s'indigne, s'y refuse, détourne les yeux, et part sans vouloir se laisser fléchir. Toi seule, ô Sophronie, n'accompagnes point le deuil général; et quand tout pleure sur toi, toi seule ne pleures pas!

En ce péril pressant survient un guerrier, ou paroissant tel, d'une haute et belle apparence, dont l'armure et l'habillement étranger annonçoit qu'il venoit de loin. Le tigre, fameuse enseigne qui couvre son casque, attira tous les yeux, et fit juger avec raison que c'étoit Clorinde.

Dès l'âge le plus tendre elle méprisa les mignardises de son sexe; jamais ses courageuses mains ne daignerent toucher le fuseau, l'aiguille et les travaux d'Arachné: elle ne voulut ni s'amollir par des vêtemens délicats, ni s'environner timidement de clôtures. Dans les camps même

Tenera ancor, con pargoletta destra
  Strinse e lentò d' un corridore il morso:
  Trattò l' asta e la spada, ed in palestra
  Indurò i membri, ed allenogli al corso:
  Poscia, o per via montana, o per silvestra,
  L' orme seguì di fier leone e d' orso,
  Seguì le guerre, e 'n quelle, e fra le selve,
  Fera agli uomini parve, uomo alle belve.

Viene or costei dalle contrade Perse,
  Perchè ai cristiani a suo poter resista;
  Bench' altre volte ha di lor membra asperse
  Le piagge, e l' onda di lor sangue ha mista.
  Or quinci in arrivando a lei s' offerse
  L' apparato di morte a prima vista.
  Di mirar vaga, e di saper qual fallo
  Condanna i rei, sospinge oltre il cavallo.

la vraie honnêteté se fait respecter, et partout sa force et sa vertu fut sa sauve-garde. Elle arma de fierté son visage et se plut à le rendre sévere; mais il charme, tout sévere qu'il est.

D'une main encore enfantine elle apprit à gouverner le mors d'un coursier, à manier la pique et l'épée; elle endurcit son corps sur l'arêne, se rendit légere à la course; sur les rochers, à travers les bois, suivit à la piste les bêtes féroces; se fit guerriere enfin; et après avoir fait la guerre en homme aux lions dans les forêts, combattit en lion dans les camps parmi les hommes.

Elle venoit des contrées persanes pour résister de toute sa force aux chrétiens. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils éprouvoient son courage; souvent elle avoit dispersé leurs membres sur la poussiere et rougi les eaux de leur sang. L'appareil de mort qu'elle apperçoit en arrivant la frappe; elle pousse son cheval et veut savoir quel crime attire un tel châtiment.

Cedon le turbe, e i duo legati insieme
Ella si ferma a riguardar dappresso;
Mira che l' una tace, e l' altro geme,
E più vigor mostra il men forte sesso:
Pianger lui vede in guisa d' uom, cui preme
Pietà, non doglia, o duol non di se stesso;
E tacer lei con gli occhi al ciel sì fisa,
Ch' anzi 'l morir par di quaggiù divisa.

Clorinda intenerissi, e si condolse
D' ambeduo loro, e lacrimonne alquanto.
Pur maggior sente il duol per chi non duolse;
Più la move il silenzio, e meno il pianto.
Senza troppo indugiare ella si volse
Ad un uom che canuto avea d'accanto.
Deh, dimmi chi son questi; ed al martoro
Qual gli conduce, o sorte, o colpa loro.

Così pregollo: e da colui risposto
Breve, ma pieno, alle dimande sue.
Stupissi udendo, e immaginò ben tosto
Ch' egualmente innocenti eran que' due.
Già di vietar lor morte ha in se proposto,
Quanto potranno i preghi o l'armi sue:
Pronta accorre alla fiamma, e fa ritrarla,
Chè già s' appressa; ed ai ministri parla:

La foule s'écarte; et Clorinde, en considérant de près les deux victimes attachées ensemble; remarque le silence de l'une et les gémissemens de l'autre : le sexe le plus foible montre en cette occasion plus de fermeté; et tandis qu'Olinde pleure de pitié plutôt que de crainte, Sophronie se tait, et, les yeux fixés vers le ciel, semble avoir déja quitté le séjour terrestre.

Clorinde, encore plus touchée du tranquille silence de l'une que des douloureuses plaintes de l'autre, s'attendrit sur leur sort jusqu'aux larmes; puis se tournant vers un vieillard qu'elle apperçut auprès d'elle, Dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle, qui sont ces jeunes gens, et pour quel crime ou par quel malheur ils souffrent un pareil supplice.

Le vieillard en peu de mots ayant pleinement satisfait à sa demande, elle fut frappée d'étonnement; et jugeant bien que tous deux étoient innocens, elle résolut, autant que le pourroit sa priere ou ses armes, de les garantir de la mort. Elle s'approche;

Alcun non sia di voi, che in questo duro
Ufìcio oltra seguire abbia baldanza,
Finch' io non parli al re: ben v' assicuro
Ch' ei non v' accuserà di tal tardanza.
Ubbidiro i sergenti, e mossi furo
Da quella grande sua regal sembianza.
Poi verso il re si mosse; e lui tra via
Ella trovò, che 'ncontra lei venia.

Io son Clorinda, disse; hai forse intesa
Talor nomarmi; e quì, signor, ne vegno,
Per ritrovarmi teco alla difesa
Della fede comune, el del tuo regno.
Son pronta (imponi pure) ad ogni impresa;
L' alte non temo, e l' umili non sdegno:
Voglimi in campo aperto o pur tra 'l chiuso
Delle mura impiegar, nulla ricuso.

Tacque. E rispose il re: Qual sì disgiunta
Terra è dall' Asia, o dal cammin del sole,
Vergine gloriosa, ove non giunta
Sia la tua fama, e l' onor tuo non vole?

en faisant retirer la flamme prête à les atteindre, elle parle ainsi à ceux qui l'attisoient:

Qu'aucun de vous n'ait l'audace de poursuivre cette cruelle œuvre jusqu'à ce que j'aie parlé au roi; je vous promets qu'il ne vous saura pas mauvais gré de ce retard. Frappés de son air grand et noble, les sergens obéirent : alors elle s'achemina vers le roi, et le rencontra qui venoit au devant d'elle.

Seigneur, lui dit-elle, je suis Clorinde; vous m'avez peut-être oui nommer quelquefois. Je viens m'offrir pour défendre avec vous la foi commune et votre trône. Ordonnez, soit en pleine campagne ou dans l'enceinte des murs, quelque emploi qu'il vous plaise m'assigner, je l'accepte, sans craindre les plus périlleux ni dédaigner les plus humbles.

Quel pays, lui répond le roi, est si loin de l'Asie et de la route du soleil, où l'illustre nom de Clorinde ne vole pas sur les ailes de la gloire? Non, vaillante guerriere,

Or che s' è la tua spada a me congiunta;
D' ogni timor m' affidi, e mi console:
Non, s' esercito grande unito insieme
Fosse in mio scampo, avrei più certa speme.

Già già mi par ch' a giunger quì Goffredo
Oltra il dover indugi. Or tu dimandi
Ch' impieghi io te: sol di te degne credo
L' imprese malagevoli e le grandi:
Sovra i nostri guerrieri a te concedo
Lo scettro; e legge sia quel che comandi.
Così parlava. Ella rendea cortese
Grazie per lodi: indi il parlar riprese:

Nova cosa parer dovrà per certo
Che preceda ai servigj il guiderdone;
Ma tua bontà m' affida: io vuo' che, 'n merto
Del futuro servir, que' rei mi done.
In don gli chieggio; e pur se 'l fallo è incerto,
Gli danna inclementissima ragione.
Ma taccio questo, e taccio i segni espressi
Ond' argomento l' innocenza in essi.

E dirò sol, ch' è quì comun sentenza,
Che i cristiani togliessero l' immago:

avec vous je n'ai plus ni doute ni crainte, et j'aurois moins de confiance en une armée entiere venue à mon secours qu'en votre seule assistance.

Oh! que Godefroy n'arrive-t-il à l'instant même! il vient trop lentement à mon gré. Vous me demandez un emploi : les entreprises difficiles et grandes sont les seules dignes de vous : commandez à nos guerriers ; je vous nomme leur général. La modeste Clorinde lui rend grace, et reprend ensuite :

C'est une chose bien nouvelle, sans doute, que le salaire précede les services ; mais ma confiance en vos bontés me fait demander, pour prix de ceux que j'aspire à vous rendre, la grace de ces deux condamnés. Je les demande en pur don, sans examiner si le crime est bien avéré, si le châtiment n'est point trop sévere, et sans m'arrêter aux signes sur lesquels je préjuge leur innocence.

Je dirai seulement que, quoiqu'on accuse

Ma discord' io da voi; nè però senza
Alta ragion del mio parer m' appago:
Fu delle nostre leggi irreverenza
Quell' opra far che persuase il mago;
Chè non convien ne' nostri tempj a nui
Gl' idoli avere, e men gl' idoli altrui.

Dunque suso a Macon recar mi giova
Il miracol dell' opra; ed ei la fece,
Per dimostrar che i tempj suoi con nova
Religion contaminar non lece.
Faccia Ismeno, incantando, ogni sua prova,
Egli a cui le malie son d' arme in vece:
Trattiamo il ferro pur noi cavalieri;
Quest' arte è nostra, e 'n questa sol si speri.

Tacque, ciò detto: e 'l re, bench' a pietade
L' irato cor difficilmente pieghi,
Pur compiacer la volle: e 'l persuade
Ragione, e 'l move autorità di preghi.
Abbian vita, rispose, e libertade;
E nulla a tanto intercessor si neghi.
Siasi questa o giustizia, ovver perdono,
Innocenti gli assolvo, e rei gli dono.

ici les chrétiens d'avoir enlevé l'image, j'ai quelque raison de penser autrement. Cette œuvre du magicien fut une profanation de notre loi, qui n'admet point d'idoles dans nos temples, et moins encore celles des dieux étrangers.

C'est donc à Mahomet que j'aime à rapporter le miracle ; et sans doute il l'a fait pour nous apprendre à ne pas souiller ses temples par d'autres cultes. Qu'Ismene fasse à son gré ses enchantemens, lui dont les exploits sont des maléfices : pour nous, guerriers, manions le glaive ; c'est là notre défense, et nous ne devons espérer qu'en lui.

Elle se tait ; et, quoique l'ame colere du roi ne s'appaise pas sans peine, il voulut néanmoins lui complaire, plutôt fléchi par sa priere et par la raison d'état, que par la pitié. Qu'ils aient, dit-il, la vie et la liberté ; un tel intercesseur peut-il éprouver des refus ? Soit pardon, soit justice, innocens je les absous, coupables je leur fais grace.

Così furon disciolti. Avventuroso
Ben veramente fu d' Olindo il fato;
Ch' atto potè mostrar, che 'n generoso
Petto alfine ha d' amore amor destato.
Va dal rogo alle nozze ed è già sposo
Fatto di reo, non pur d' amante amato.
Volle con lei morire: ella non schiva,
Poichè seco non muor, che seco viva.

Ils furent ainsi délivrés ; et là fut couronné le sort vraiment aventureux de l'amant de Sophronie. Eh ! comment refuseroit elle de vivre avec celui qui voulut mourir pour elle ? Du bûcher ils vont à la noce ; d'amant dédaigné, de patient même, il devient heureux époux, et montre ainsi, dans un mémorable exemple, que les preuves d'un amour véritable ne laissent point insensible un cœur généreux.

TRADUCTION
D'UNE ODE
SUR LE MARIAGE
DU ROI DE SARDAIGNE.

IN NUPTIAS

CAROLI EMMANUELIS,

INVICTISSIMI SARDINIÆ REGIS,

DUCIS SABAUDIÆ, ETC.

ET

REGINÆ AUGUSTISSIMÆ

ELISABETHÆ

A LOTHARINGIA.

ODE.

Ergo nunc vatem, mea musa, regi
Plectra jussisti nova dedicare?
Ergo da magnum celebrare digno
Carmine regem.

Inter Europæ populos furorem
Impius belli deus excitârat,
Omnis armorum strepitu fremebat
Itala tellus.

TRADUCTION

TRADUCTION
D'UNE ODE
SUR LE MARIAGE
DE CHARLES EMMANUEL,
DUC DE SAVOIE, ROI DE SARDAIGNE,
AVEC LA PRINCESSE
ÉLISABETH
DE LORRAINE.

MUSE, vous exigez de moi que je consacre au roi de nouveaux chants; inspirez-moi donc des vers dignes d'un si grand monarque.

Le terrible dieu des combats avoit semé la discorde entre les peuples de l'Europe, toute l'Italie retentissoit du bruit des armes.

Interim cæco latitans sub antro
Mœsta Pax diros hominum tumultus
Audit, undantesque videt recenti
Sanguine campos.

Cernit heroem procul æstuantem,
Carolum agnoscit spoliis onustum;
Diva suspirans adit, atque mentem
Flectere tentat.

Te quid armorum juvat, inquit, horror?
Parce jam victis, tibi parce, princeps;
Ne caput sacrum per aperta belli
Mitte pericla.

Te diu Mavors ferus occupavit,
Teque palmarum seges ampla ditat;
Nunc pius pacem cole, mitiores
Concipe sensus.

Ecce divinam super et puellam,
Præmium pacis, tibi destinarunt,
Sanguinem regum, Lotharæque claram
Stemmate gentis.

Pendant que la triste Paix entendoit du fond d'un antre obscur les tumultes furieux excités par les humains, et voyoit les campagnes inondées de nouveaux flots de sang;

Elle distingue de loin un héros enflammé par sa valeur c'est: Charles, qu'elle reconnoît, chargé de glorieuses dépouilles. La déesse l'aborde en soupirant, et tâche de le fléchir par ses larmes.

Prince, lui dit-elle, quels charmes trouvez-vous dans l'horreur du carnage? Epargnez des ennemis vaincus; épargnez-vous vous-même, et n'exposez plus votre tête sacrée à de si grands périls.

Le cruel Mars vous a trop long-temps occupé. Vous êtes chargé d'une ample moisson de palmes. Il est temps désormais que la paix ait part à vos soins et que vous livriez votre cœur à des sentimens plus doux.

Pour le prix de cette paix les dieux vous ont destiné une jeune et divine princesse du sang des rois, illustre par tant de héros que l'auguste maison de Lorraine a produits, et qu'elle compte parmi ses ancêtres.

Scilicet tantum meruere munus
Regiæ dotes, amor unus æqui,
Sanctitas morum, pietasque castæ
Hospita mentis.

Paruit princeps monitis deorum.
Ergo festina, generosa virgo :
Nec soror, nec te lacrymis moretur
Anxia mater.

Montium nec te nive candidorum
Terreat surgens super astra moles,
Se tibi sensim juga celsa prono
Culmine sistent.

Cernis? ô quantâ speciosâ pompâ
Ambulat ! Currum teneri lepores
Ambiunt, sponsæ sedet et modesto
Gratia vultu.

Rex ut attentâ bibit aure famam,
Splendidâ latè comitatus aulâ,
Ecce confestim volat inquieto
Raptus amore.

Qualis in cœlo radiis coruscans
Vulgus astrorum tenebris recondit
Phœbus, augusto micat inter omnes
Lumine princeps.

Un si digne présent est la récompense de vos vertus royales, de votre amour pour l'équité, de la sainteté de vos mœurs, et de cette douce humanité si naturelle à votre ame pure.

Le monarque acquiesce aux exhortations des dieux. Hâtez-vous, généreuse princesse, ne vous laissez point retarder par les larmes d'une sœur et d'une mere affligée.

Que ces monts couverts de neige, dont le sommet se perd dans les cieux, ne vous effraient point; leurs cimes élevées s'abaisseront pour favoriser votre passage.

Voyez avec quel cortege brillant marche cette charmante épouse; les graces environnent son char, et son visage modeste est fait pour plaire.

Cependant le roi écoute avec empressement tous les éloges que répand la renommée. Il part accompagné d'une cour pompeuse; il vole, emporté par l'impatience de son amour.

Tel que l'éclatant Phébus efface dans le ciel par la vivacité de ses rayons la lumiere des autres astres, ainsi brille cet auguste prince au milieu de tous ses courtisans.

Carole, heroum generose sanguis,
Quâ lyrâ vel quo satis ore possim
Mentis excelsæ titulos et ingens
Dicere pectus ?

Nempe magnorum meditans avorum
Facta, quos virtus sua consecravit,
Arte quâ cœlum meruêre cœlum
Scandere tendis.

Clara seu bello referas trophœa,
Seu colas artes placidus quietas,
Mille te monstrant monumenta magnum
Inclyta regem.

Venit, ô festos geminate plausus;
Venit optanti data diva terræ;
Blanda quæ tandem populis revexit
Otia, venit.

Hujus adventu, fugiente brumâ,
Omnis aprili via ridet herbâ;
Floribus spirant, viridique lucent
Gramine campi.

Charles, généreux sang des héros, quels accords assez sublimes, quels vers assez majestueux pourrai-je employer pour chanter dignement les vertus de ta grande ame et l'intrépidité de ta valeur?

Ce sera, grand prince, en méditant sur les hauts faits de tes magnanimes aïeux que leur vertu a consacrés; car tu cours à la gloire par le même chemin qu'ils ont pris pour y parvenir.

Soit que tu remportes de la guerre les plus glorieux trophées, et qu'en paix tu cultives les beaux arts, mille monumens illustres témoignent la grandeur de ton regne.

Mais redoublez vos chants d'alégresse; je vois arriver cette reine divine que le ciel accorde à nos vœux: elle vient; c'est elle qui a ramené de doux loisirs parmi les peuples.

A son abord l'hiver fuit, toutes les routes se parent d'une herbe tendre, les champs brillent de verdure, et se couvrent de fleurs.

Protinus pagis bene feriatis
Exeunt læti proceres, coloni:
Obviam passim tibi corda currunt,
Regia conjux.

Aspicis, crebrâ crepitante flammâ,
Ignis ut cunctas simulat figuras;
Ut fugat noctem, riguis ut æther
Depluit astris.

Audiunt colles, et opaca longè
Colla submittunt; trepidæque circum
Contremunt pinus, iteratque voces
Alpibus echo.

Vive ter centum, bone rex, per annos;
Sic, tori consors bona, vive; vestrum
Vivat æternum genus, et Sabaudis
Imperet arvis.

Aussitôt les maîtres et les serviteurs quittent leur labourage et accourent pleins de joie. Royale épouse, les cœurs volent de toutes parts au devant de vous.

Voyez comment, au milieu des torrens d'une flamme bruyante, le feu prend toutes sortes de figures. Voyez fuir la nuit; voyez cette pluie d'astres qui semblent se détacher du ciel.

Le bruit se fait entendre dans les montagnes et passe bien loin au-dessus de leurs cimes massives; les sapins d'alentour, étonnés, en frémissent, et les échos des Alpes en redoublent le retentissement.

Vivez, bon roi, parcourez la plus longue carriere: vivez de même, digne épouse; que votre postérité vive éternellement et donne ses lois à la Savoie.

PROJET
POUR
L'ÉDUCATION
DE MONSIEUR
DE SAINTE-MARIE.

Ce petit écrit a dû être fait vers l'an 1738: Rousseau avoit alors vingt-six ans. Il est adressé à M. de Mably, grand prévôt à Lyon, frere des célebres abbés de *Mably* et de *Condillac*. (G. B.)

PROJET
POUR
L'ÉDUCATION
DE MONSIEUR
DE SAINTE-MARIE.

Vous m'avez fait l'honneur, monsieur, de me confier l'instruction de messieurs vos enfans. C'est à moi d'y répondre par tous mes soins et par toute l'étendue des lumieres que je puis avoir; et j'ai cru que pour cela mon premier objet devoit être de bien connoître les sujets auxquels j'aurai affaire : c'est à quoi j'ai principalement employé le temps qu'il y a que j'ai l'honneur d'être dans votre maison; et je crois être suffisamment au fait à cet égard pour pouvoir régler là-dessus le plan de leur éducation. Il n'est

pas nécessaire que je vous fasse compliment, monsieur, sur ce que j'y ai remarqué d'avantageux; l'affection que j'ai conçue pour eux se déclarera par des marques plus solides que des louanges ; et ce n'est pas un pere aussi tendre et aussi éclairé que vous l'êtes qu'il faut instruire des belles qualités de ses enfans.

Il me reste à présent, monsieur, d'être éclairci par vous-même des vues particulieres que vous pouvez avoir sur chacun d'eux, du degré d'autorité que vous êtes dans le dessein de m'accorder à leur égard, et des bornes que vous donnerez à mes droits pour les récompenses et les châtimens.

Il est probable, monsieur, que m'ayant fait la faveur de m'agréer dans votre maison avec un appointement honorable et des distinctions flatteuses, vous avez attendu de moi des effets qui répondissent à des conditions si avantageuses; et l'on voit bien qu'il ne falloit pas tant de frais ni de façons pour donner à messieurs vos enfans un précepteur ordinaire qui leur apprît le rudiment, l'orthographe et le ca-

téchisme. Je me promets bien aussi de justifier de tout mon pouvoir les espérances favorables que vous avez pu concevoir sur mon compte; et tout plein d'ailleurs de fautes et de foiblesses, vous ne me trouverez jamais à me démentir un instant sur le zele et l'attachement que je dois à mes éleves.

Mais, monsieur, quelques soins et quelques peines que je puisse prendre, le succès est bien éloigné de dépendre de moi seul. C'est l'harmonie parfaite qui doit régner entre nous, la confiance que vous daignerez m'accorder, et l'autorité que vous me donnerez sur mes éleves, qui décidera de l'effet de mon travail. Je crois, monsieur, qu'il vous est tout manifeste qu'un homme qui n'a sur des enfans des droits de nulle espece, soit pour rendre ses instructions aimables, soit pour leur donner du poids, ne prendra jamais d'ascendant sur des esprits qui, dans le fond, quelque précoces qu'on les veuille supposer, reglent toujours à certain âge les trois quarts de leurs opérations sur les impressions des sens. Vous sentez aussi qu'un maître, obligé de porter ses plaintes sur toutes les fautes d'un enfant, se gar-

dera bien, quand il le pourroit avec bienséance, de se rendre insupportable en renouvelant sans cesse de vaines lamentations: et d'ailleurs mille petites occasions décisives de faire une correction, ou de flatter à propos, s'échappent dans l'absence d'un pere et d'une mere, ou dans des momens où il seroit messéant de les interrompre aussi désagréablement; et l'on n'est plus à temps d'y revenir dans un autre instant, où le changement des idées d'un enfant lui rendroit pernicieux ce qui auroit été salutaire : enfin un enfant qui ne tarde pas à s'appercevoir de l'impuissance d'un maître à son égard, en prend occasion de faire peu de cas de ses défenses et de ses préceptes, et de détruire sans retour l'ascendant que l'autre s'efforçoit de prendre. Vous ne devez pas croire, monsieur, qu'en parlant sur ce ton là je souhaite de me procurer le droit de maltraiter messieurs vos enfans par des coups; je me suis toujours déclaré contre cette méthode : rien ne me paroîtroit plus triste pour M. de Sainte-Marie que s'il ne restoit que cette voie de le réduire; et j'ose me promettre d'obtenir désormais de lui

lui tout ce qu'on aura lieu d'en exiger par des voies moins dures et plus convenables, si vous goûtez le plan que j'ai l'honneur de vous proposer. D'ailleurs, à parler franchement, si vous pensez, monsieur, qu'il y eût de l'ignominie à monsieur votre fils d'être frappé par des mains étrangeres, je trouve aussi de mon côté qu'un honnête homme ne sauroit guere mettre les siennes à un usage plus honteux que de les employer à maltraiter un enfant. Mais à l'égard de M. de Sainte-Marie, il ne manque pas de voies de le châtier dans le besoin par des mortifications, qui lui feroient encore plus d'impression et qui produiroient de meilleurs effets; car, dans un esprit aussi vif que le sien, l'idée des coups s'effacera aussitôt que la douleur, tandis que celle d'un mépris marqué ou d'une privation sensible y restera beaucoup plus longtemps.

Un maître doit être craint; il faut pour cela que l'éleve soit bien convaincu qu'il est en droit de le punir : mais il doit surtout être aimé; et quel moyen a un gouverneur de se faire aimer d'un enfant à qui

il n'a jamais à proposer que des occupations contraires à son goût, si d'ailleurs il n'a le pouvoir de lui accorder certaines petites douceurs de détail qui ne coûtent presque ni dépenses ni perte de temps, et qui ne laissent pas, étant ménagées à propos, d'être extrêmement sensibles à un enfant, et de l'attacher beaucoup à son maître? J'appuierai peu sur cet article, parcequ'un pere peut, sans inconvénient, se conserver le droit exclusif d'accorder des graces à son fils, pourvu qu'il y apporte les précautions suivantes, nécessaires sur-tout à M. de Sainte-Marie, dont la vivacité et le penchant à la dissipation demandent plus de dépendance. 1°. Avant que de lui faire quelque cadeau, savoir secrètement du gouverneur s'il a lieu d'être satisfait de la conduite de l'enfant. 2°. Déclarer au jeune homme que, quand il a quelque grace à demander, il doit le faire par la bouche de son gouverneur, et que, s'il lui arrive de la demander de son chef, cela seul suffira pour l'en exclure. 3°. Prendre de là occasion de reprocher quelquefois au gouverneur qu'il est trop bon, que son trop de facilité nuira au progrès de son

éleve, et que c'est à sa prudence à lui de corriger ce qui manque à la modération d'un enfant. 4°. Que si le maître croit avoir quelque raison de s'opposer à quelque cadeau qu'on voudroit faire à son éleve, refuser absolument de le lui accorder, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen de fléchir son précepteur. Au reste, il ne sera point du tout nécessaire d'expliquer au jeune enfant dans l'occasion qu'on lui accorde quelque faveur précisément parcequ'il a bien fait son devoir ; mais il vaut mieux qu'il conçoive que les plaisirs et les douceurs sont les suites naturelles de la sagesse et de la bonne conduite, que s'il les regardoit comme des récompenses arbitraires qui peuvent dépendre du caprice, et qui, dans le fond, ne doivent jamais être proposées pour l'objet et le prix de l'étude et de la vertu.

Voilà tout au moins, monsieur, les droits que vous devez m'accorder sur monsieur votre fils, si vous souhaitez de lui donner une heureuse éducation, et qui réponde aux belles qualités qu'il montre à bien des égards, mais qui actuellement sont offusquées par beaucoup de mauvais plis qui demandent

d'être corrigés à bonne heure, et avant que le temps ait rendu la chose impossible. Cela est si vrai, qu'il s'en faudra beaucoup, par exemple, que tant de précautions ne soient nécessaires envers M. de Condillac : il a autant besoin d'être poussé que l'autre d'être retenu, et je saurai bien prendre de moi-même tout l'ascendant dont j'aurai besoin sur lui : mais pour M. de Sainte-Marie, c'est un coup de partie pour son éducation que de lui donner une bride qu'il sente et qui soit capable de le retenir; et, dans l'état où sont les choses, les sentimens que vous souhaitez, monsieur, qu'il ait sur mon compte dépendent beaucoup plus de vous que de moi-même.

Je suppose toujours, monsieur, que vous n'auriez garde de confier l'éducation de messieurs vos enfans à un homme que vous ne croiriez pas digne de votre estime; et ne pensez point, je vous prie, que, par le parti que j'ai pris de m'attacher sans réserve à votre maison dans une occasion délicate, j'aie prétendu vous engager vous-même en aucune maniere. Il y a bien de la différence entre nous : en faisant mon

devoir autant que vous m'en laisserez la liberté, je ne suis responsable de rien; et, dans le fond, comme vous êtes, monsieur, le maître et le supérieur naturel de vos enfans, je ne suis pas en droit de vouloir, à l'égard de leur éducation, forcer votre goût de se rapporter au mien. Ainsi, après vous avoir fait les représentations qui m'ont paru nécessaires, s'il arrivoit que vous n'en jugeassiez pas de même, ma conscience seroit quitte à cet égard, et il ne me resteroit qu'à me conformer à votre volonté. Mais pour vous, monsieur, nulle considération humaine ne peut balancer ce que vous devez aux mœurs et à l'éducation de messieurs vos enfans; et je ne trouverois nullement mauvais qu'après m'avoir découvert des défauts que vous n'auriez peut-être pas d'abord apperçus, et qui seroient d'une certaine conséquence pour mes éleves, vous vous pourvussiez ailleurs d'un meilleur sujet.

J'ai donc lieu de penser que, tant que vous me souffrez dans votre maison, vous n'avez pas trouvé en moi de quoi effacer l'estime dont vous m'aviez honoré. Il est vrai, monsieur, que je pourrois me plain-

dre que, dans les occasions où j'ai pu commettre quelque faute, vous ne m'ayez pas fait l'honneur de m'en avertir tout uniment: c'est une grace que je vous ai demandée en entrant chez vous, et qui marquoit du moins ma bonne volonté; et si ce n'est en ma propre considération, ce seroit du moins pour celle de messieurs vos enfans, de qui l'intérêt seroit que je devinsse un homme parfait, s'il étoit possible.

Dans ces suppositions, je crois, monsieur, que vous ne devez pas faire difficulté de communiquer à M. votre fils les bons sentimens que vous pouvez avoir sur mon compte, et que, comme il est impossible que mes fautes et mes foiblesses échappent à des yeux aussi clair-voyans que les vôtres, vous ne sauriez trop éviter de vous en entretenir en sa présence: car ce sont des impressions qui portent coup; et, comme dit M. de la Bruyere, le premier soin des enfans est de chercher les endroits foibles de leurs maîtres pour acquérir le droit de les mépriser. Or je demande quelle impression pourroient faire les leçons d'un homme pour qui son écolier auroit du mépris.

Pour me flatter d'un heureux succès dans l'éducation de M. votre fils, je ne puis donc pas moins exiger que d'en être aimé, craint, et estimé. Que si l'on me répondoit que tout cela devoit être mon ouvrage, et que c'est ma faute si je n'y ai pas réussi, j'aurois à me plaindre d'un jugement si injuste. Vous n'avez jamais eu d'explication avec moi sur l'autorité que vous me permettiez de prendre à son égard : ce qui étoit d'autant plus nécessaire que je commence un métier que je n'ai jamais fait; que lui ayant trouvé d'abord une résistance parfaite à mes intructions et une négligence excessive pour moi, je n'ai su comment le réduire; et qu'au moindre mécontentement il couroit chercher un asyle inviolable auprès de son papa, auquel peut-être il ne manquoit pas ensuite de conter les choses comme il lui plaisoit.

Heureusement le mal n'est pas grand à l'âge où il est : nous avons eu le loisir de nous tâtonner pour ainsi dire réciproquement, sans que ce retard ait pu porter encore un grand préjudice à ses progrès, que d'ailleurs la délicatesse de sa santé n'au-

roit pas permis de pousser beaucoup (*a*) : mais comme les mauvaises habitudes, dangereuses à tout âge, le sont infiniment plus à celui-là, il est temps d'y mettre ordre sérieusement, non pour le charger d'études et de devoirs ; mais pour lui donner à bonne heure un pli d'obéissance et de docilité qui se trouve tout acquis quand il en sera temps.

Nous approchons de la fin de l'année : vous ne sauriez, monsieur, prendre une occasion plus naturelle que le commencement de l'autre pour faire un petit discours à M. votre fils à la portée de son âge, qui, lui mettant devant les yeux les avantages d'une bonne éducation et les inconvéniens d'une enfance négligée, le dispose à se prêter de bonne grace à ce que la connoissance de son intérêt bien entendu nous fera dans la suite exiger de lui ; après quoi vous auriez la bonté de me déclarer en sa présence que vous me rendez le dépositaire de votre autorité sur lui, et que vous

(*a*) Il étoit fort languissant quand je suis entré dans la maison : aujourd'hui sa santé s'affermit visiblement.

m'accordez sans réserve le droit de l'obliger à remplir son devoir par tous les moyens qui me paroîtront convenables, lui ordonnant en conséquence de m'obéir comme à vous-même, sous peine de votre indignation. Cette déclaration, qui ne sera que pour faire sur lui une plus vive impression, n'aura d'ailleurs d'effet que conformément à ce que vous aurez pris la peine de me prescrire en particulier.

Voilà, monsieur, les préliminaires qui me paroissent indispensables pour s'assurer que les soins que je donnerai à monsieur votre fils ne seront pas perdus. Je vais maintenant tracer l'esquisse de son éducation, telle que j'en avois conçu le plan sur ce que j'ai connu jusqu'ici de son caractere et de vos vues. Je ne le propose point comme une regle à laquelle il faille s'attacher, mais comme un projet qui, ayant besoin d'être refondu et corrigé par vos lumieres et par celles de M. l'abbé de *Mably* ou *Condillac*, servira seulement à lui donner quelque idée du génie de l'enfant à qui nous avons à faire; et je m'estimerai trop heureux que M. votre frere veuille bien me guider dans les rou-

tes que je dois tenir. Il peut être assuré que je me ferai un principe inviolable de suivre entièrement, et selon toute la petite portée de mes lumieres et de mes talens, les routes qu'il aura pris la peine de me prescrire avec votre agrément.

Le but qu'on doit se proposer dans l'éducation d'un jeune homme, c'est de lui former le cœur, le jugement et l'esprit, et cela dans l'ordre que je les nomme. La plupart des maîtres, les pédans sur-tout, regardent l'acquisition et l'entassement des sciences comme l'unique objet d'une belle éducation, sans penser que souvent, comme dit Moliere,

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

D'un autre côté bien des peres, méprisant assez tout ce qu'on appelle études, ne se soucient guere que de former leurs enfans aux exercices du corps et à la connoissance du monde. Entre ces extrémités nous prendrons un juste milieu pour conduire monsieur votre fils. Les sciences ne doivent pas être négligées, j'en parlerai tout-à-l'heure; mais aussi elles ne doivent pas pré-

céder les mœurs, sur-tout dans un esprit pétillant et plein de feu, peu capable d'attention jusqu'à un certain âge, et dont le caractere se trouvera décidé très à bonne heure. A quoi sert à un homme le savoir de Varron, si d'ailleurs il ne sait pas penser juste? Que s'il a eu le malheur de laisser corrompre son cœur, les sciences sont dans sa tête comme autant d'armes entre les mains d'un furieux. De deux personnes également engagées dans le vice, le moins habile fera toujours le moins de mal; et les sciences, même les plus spéculatives et les plus éloignées en apparence de la société, ne laissent pas d'exercer l'esprit, et de lui donner en l'exerçant une force dont il est facile d'abuser dans le commerce de la vie quand on a le cœur mauvais.

Il y a plus à l'égard de M. de Sainte-Marie; il a conçu un dégoût si fort contre tout ce qui porte le nom d'étude et d'application, qu'il faudra beaucoup d'art et de temps pour le détruire: et il seroit fâcheux que ce temps-là fût perdu pour lui; car il y auroit trop d'inconvéniens à le contraindre, et il vaudroit encore mieux qu'il

ignorât entièrement ce que c'est qu'études et que sciences, que de ne les connoître que pour les détester.

A l'égard de la religion et de la morale, ce n'est point par la multiplicité des préceptes qu'on pourra parvenir à lui en inspirer des principes solides qui servent de regles à sa conduite pour le reste de sa vie. Excepté les élémens à la portée de son âge, on doit moins songer à fatiguer sa mémoire d'un détail de lois et de devoirs, qu'à disposer son esprit et son cœur à les connoître et à les goûter à mesure que l'occasion se présentera de les lui développer ; et c'est par là même que ces préparatifs sont tout-à-fait à la portée de son âge et de son esprit, parcequ'ils ne renferment que des sujets curieux et intéressans sur le commerce civil, sur les arts et les métiers, et sur la maniere variée dont la Providence a rendu tous les hommes utiles et nécessaires les uns aux autres. Ces sujets, qui sont plutôt des matieres de conversations et de promenades que d'études réglées, auront encore divers avantages dont l'effet me paroît infaillible.

1°. N'affectant point désagréablement son esprit par des idées de contrainte et d'étude réglée, n'exigeant pas de lui une attention pénible et continue, ils n'auront rien de nuisible à sa santé. 2°. Ils accoutumeront à bonne heure son esprit à la réflexion et à considérer les choses par leurs suites et par leurs effets. 3°. Ils le rendront curieux et lui inspireront du goût pour les sciences naturelles.

Je devrois ici aller au devant d'une impression qu'on pourroit recevoir de mon projet, en s'imaginant que je ne cherche qu'à m'égayer moi-même, et à me débarrasser de ce que les leçons ont de sec et d'ennuyeux, pour me procurer une occupation plus agréable. Je ne crois pas, monsieur, qu'il puisse vous tomber dans l'esprit de penser ainsi sur mon compte. Peut-être jamais homme ne se fit une affaire plus importante que celle que je me fais de l'éducation de messieurs vos enfans, pour peu que vous veuilliez seconder mon zele. Vous n'avez pas eu lieu de vous appercevoir jusqu'à présent que je cherche à fuir le travail : mais je ne crois point

que, pour se donner un air de zele et d'occupation, un maître doive affecter de surcharger ses éleves d'un travail rebutant et sérieux, de leur montrer toujours une contenance sévere et fâchée, et de se faire ainsi à leurs dépens la réputation d'homme exact et laborieux. Pour moi, monsieur, je le déclare une fois pour toutes, jaloux jusqu'au scrupule de l'accomplissement de mon devoir, je suis incapable de m'en relâcher jamais: mon goût ni mes principes ne me portent ni à la paresse ni au relâchement; mais, de deux voies pour m'assurer le même succès, je préférerai toujours celle qui coûtera le moins de peine et de désagrément à mes éleves; et j'ose assurer, sans vouloir passer pour un homme très occupé, que moins ils travailleront en apparence et plus en effet je travaillerai pour eux.

S'il y a quelques occasions où la sévérité soit nécessaire à l'égard des enfans, c'est dans les cas où les mœurs sont attaquées, ou quand il s'agit de corriger de mauvaises habitudes. Souvent plus un enfant a d'esprit et plus la connoissance de ses propres

avantages le rend indocile sur ceux qui lui restent à acquérir : de là le mépris des inférieurs, la désobéissance aux supérieurs, et l'impolitesse avec les égaux. Quand on se croit parfait, dans quels travers ne donne-t-on pas! M. de Sainte-Marie a trop d'intelligence pour ne pas sentir ses belles qualités; mais, si l'on n'y prend garde, il y comptera trop, et négligera d'en tirer tout le parti qu'il faudroit. Ces semences de vanité ont déja produit en lui bien des petits penchans nécessaires à corriger. C'est à cet égard, monsieur, que nous ne saurions agir avec trop de correspondance; et il est très important que, dans les occasions où l'on aura lieu d'être mécontent de lui, il ne trouve de toutes parts qu'une apparence de mépris et d'indifférence, qui le mortifiera d'autant plus que ces marques de froideur ne lui seront point ordinaires. C'est punir l'orgueil par ses propres armes et l'attaquer dans sa source même; et l'on peut s'assurer que M. de Sainte-Marie est trop bien né pour n'être pas infiniment sensible à l'estime des personnes qui lui sont cheres.

La droiture du cœur, quand elle est affermie par le raisonnement, est la source de la justesse de l'esprit. Un honnête homme pense presque toujours juste ; et, quand on est accoutumé dès l'enfance à ne pas s'étourdir sur la réflexion et à ne se livrer au plaisir présent qu'après en avoir pesé les suites et balancé les avantages avec les inconvéniens, on a presque, avec un peu d'expérience, tout l'acquis nécessaire pour former le jugement. Il semble en effet que le bon sens dépend encore plus des sentimens du cœur que des lumieres de l'esprit, et l'on éprouve que les gens les plus savans et les plus éclairés ne sont pas toujours ceux qui se conduisent le mieux dans les affaires de la vie. Ainsi, après avoir rempli M. de Sainte-Marie de bons principes de morale, on pourroit le regarder en un sens comme assez avancé dans la science du raisonnement : mais s'il est quelque point important dans son éducation, c'est sans contredit celui-là; et l'on ne sauroit trop bien lui apprendre à connoître les hommes, à savoir les prendre par leurs vertus, et même par leurs foibles,

pour

pour les amener à son but, et à choisir toujours le meilleur parti dans les occasions difficiles. Cela dépend, en partie, de la maniere dont on l'exercera à considérer les objets et à les retourner de toutes leurs faces, et en partie de l'usage du monde. Quant au premier point, vous y pouvez contribuer beaucoup, monsieur, et avec un très grand succès, en feignant quelquefois de le consulter sur la maniere dont vous devez vous conduire dans des incidens d'invention; cela flattera sa vanité, et il ne regardera point comme travail le temps qu'on mettra à délibérer sur une affaire où sa voix sera comptée pour quelque chose. C'est dans de telles conversations qu'on peut lui donner le plus de lumieres sur la science du monde, et il apprendra plus dans deux heures de temps par ce moyen, qu'il ne feroit en un an par des instructions en regle; mais il faut observer de ne lui présenter que des matieres proportionnées à son âge, et sur-tout l'exercer long-temps sur des sujets où le meilleur parti se présente aisément, tant afin de l'amener facilement à le trouver comme

de lui-même, que pour éviter de lui faire envisager les affaires de la vie comme une suite de problêmes, où, les divers partis paroissant également probables, il seroit presque indifférent de se déterminer plutôt pour l'un que pour l'autre, ce qui le meneroit à l'indolence dans le raisonnement et à l'indifférence dans la conduite.

L'usage du monde est aussi d'une nécessité absolue, et d'autant plus pour M. de Sainte-Marie, que, né timide, il a besoin de voir souvent compagnie pour apprendre à s'y trouver en liberté, et à s'y conduire avec ces graces et cette aisance qui caractérisent l'homme du monde et l'homme aimable. Pour cela, monsieur, vous auriez la bonté de m'indiquer deux ou trois maisons où je pourrois le mener quelquefois par forme de délassement et de récompense. Il est vrai qu'ayant à corriger en moi-même les défauts que je cherche à prévenir en lui, je pourrois paroître peu propre à cet usage : c'est à vous, monsieur, et à madame sa mere à voir ce qui convient, et à vous donner la peine de le conduire quelquefois avec vous, si vous jugez que

cela lui soit plus avantageux. Il sera bon aussi que quand on aura du monde on le retienne dans la chambre, et qu'en l'interrogeant quelquefois et à propos sur les matieres de la conversation, on lui donne lieu de s'y mêler insensiblement. Mais il y a un point sur lequel je crains de ne me pas trouver tout-à-fait de votre sentiment. Quand M. de Sainte-Marie se trouve en compagnie sous vos yeux, il badine et s'égaie autour de vous et n'a des yeux que pour son papa, tendresse bien flatteuse et bien aimable; mais s'il est contraint d'aborder une autre personne ou de lui parler, aussitôt il est décontenancé, il ne peut marcher ni dire un seul mot, ou bien il prend l'extrême, et lâche quelque indiscrétion. Voilà qui est pardonnable à son âge : mais enfin on grandit, et ce qui convenoit hier ne convient plus aujourd'hui; et j'ose dire qu'il n'apprendra jamais à se présenter tant qu'il gardera ce défaut. La raison en est qu'il n'est point en compagnie quoiqu'il y ait du monde autour de lui : de peur d'être contraint de se gêner il affecte de ne voir personne,

et le papa lui sert d'objet pour se distraire de tous les autres. Cette hardiesse forcée, bien loin de détruire sa timidité, ne fera sûrement que l'enraciner davantage, tant qu'il n'osera point envisager une assemblée ni répondre à ceux qui lui adressent la parole. Pour prévenir cet inconvénient, je crois, monsieur, qu'il seroit bien de le tenir quelquefois éloigné de vous, soit à table, soit ailleurs, et de le livrer aux étrangers pour l'accoutumer de se familiariser avec eux.

On concluroit très mal si de tout ce que je viens de dire on concluoit que, me voulant débarrasser de la peine d'enseigner, ou peut-être, par mauvais goût, méprisant les sciences, je n'ai nul dessein d'y former M. votre fils, et qu'après lui avoir enseigné les élémens indispensables, je m'en tiendrai là sans me mettre en peine de le pousser dans les études convenables. Ce n'est pas ceux qui me connoîtront qui raisonneront ainsi: on sait mon goût déclaré pour les sciences, et je les ai assez cultivées pour avoir dû y faire des progrès pour peu que j'eusse eu de disposition.

On a beau parler au désavantage des

études, et tâcher d'en anéantir la nécessité et d'en grossir les mauvais effets, il sera toujours beau et utile de savoir; et quant au pédantisme, ce n'est pas l'étude même qui le donne, mais la mauvaise disposition du sujet. Les vrais savans sont polis et ils sont modestes, parceque la connoissance de ce qui leur manque les empêche de tirer vanité de ce qu'ils ont; et il n'y a que les petits génies et les demi-savans qui, croyant savoir tout, méprisent orgueilleusement ce qu'ils ne connoissent point. D'ailleurs le goût des lettres est d'une grande ressource dans la vie, même pour un homme d'épée. Il est bien gracieux de n'avoir pas toujours besoin du concours des autres hommes pour se procurer des plaisirs; et il se commet tant d'injustices dans le monde, l'on y est sujet à tant de revers, qu'on a souvent occasion de s'estimer heureux de trouver des amis et des consolateurs dans son cabinet, au défaut de ceux que le monde nous ôte ou nous refuse.

Mais il s'agit d'en faire naître le goût à M. votre fils, qui témoigne actuellement une aversion horrible pour tout ce qui sent

l'application. Déja la violence n'y doit concourir en rien ; j'en ai dit la raison ci-devant : mais, pour que cela revienne naturellement, il faut remonter jusqu'à la source de cette antipathie. Cette source est un goût excessif de dissipation qu'il a pris en badinant avec ses freres et sa sœur, qui fait qu'il ne peut souffrir qu'on l'en distraie un instant et qu'il prend en aversion tout ce qui produit cet effet ; car d'ailleurs je me suis convaincu qu'il n'a nulle haine pour l'étude en elle-même, et qu'il y a même des dispositions dont on peut se promettre beaucoup. Pour remédier à cet inconvénient il faudroit lui procurer d'autres amusemens qui le détachassent des niaiseries auxquelles il s'occupe, et pour cela le tenir un peu séparé de ses freres et de sa sœur. C'est ce qui ne se peut guere faire dans un appartement comme le mien, trop petit pour les mouvemens d'un enfant aussi vif, et où même il seroit dangereux d'altérer sa santé, si l'on vouloit le contraindre d'y rester trop renfermé. Il seroit plus important, monsieur, que vous ne pensez, d'avoir une chambre raisonnable pour y faire son étude et son séjour

ordinaire : je tâcherois de la lui rendre aimable par ce que je pourrois lui présenter de plus riant ; et ce seroit déja beaucoup de gagné que d'obtenir qu'il se plût dans l'endroit où il doit étudier. Alors, pour le détacher insensiblement de ces badinages puériles, je me mettrois de moitié de tous ses amusemens, et je lui en procurerois des plus propres à lui plaire et à exciter sa curiosité ; de petits jeux, des découpures, un peu de dessin, la musique, les instrumens, un prisme, un microscope, un verre ardent, et mille autres petites curiosités me fourniroient des sujets de le divertir et de l'attacher peu-à-peu à son appartement, au point de s'y plaire plus que par-tout ailleurs. D'un autre côté on auroit soin de me l'envoyer dès qu'il seroit levé, sans qu'aucun prétexte pût l'en dispenser : l'on ne permettroit point qu'il allât dandinant par la maison, ni qu'il se réfugiât près de vous aux heures de son travail ; et, afin de lui faire regarder l'étude comme d'une importance que rien ne pourroit balancer, on éviteroit de prendre ce temps pour le peigner, le friser, ou lui donner quelque

autre soin nécessaire. Voici, par rapport à moi, comment je m'y prendrois pour l'amener insensiblement à l'étude de son propre mouvement. Aux heures où je voudrois l'occuper, je lui retrancherois toute espece d'amusement, et je lui proposerois le travail de cette heure-là; s'il ne s'y livroit pas de bonne grace, je ne ferois pas même semblant de m'en appercevoir, et je le laisserois seul et sans amusement se morfondre, jusqu'à ce que l'ennui d'être absolument sans rien faire l'eût ramené de lui-même à ce que j'exigeois de lui : alors j'affecterois de répandre un enjouement et une gaieté sur son travail, qui lui fît sentir la différence qu'il y a, même pour le plaisir, de la fainéantise à une occupation honnête. Quand ce moyen ne réussiroit pas, je ne le maltraiterois point, mais je lui retrancherois toute récréation pour ce jour-là, en lui disant froidement que je ne prétends point le faire étudier par force, mais que le divertissement n'étant légitime que quand il est le délassement du travail, ceux qui ne font rien n'en ont aucun besoin. De plus vous auriez la bonté de convenir

avec moi d'un signe, par lequel, sans apparence d'intelligence, je pourrois vous témoigner, de même qu'à madame sa mere, quand je serois mécontent de lui : alors la froideur et l'indifférence qu'il trouveroit de toutes parts, sans cependant lui faire le moindre reproche, le surprendroit d'autant plus qu'il ne s'appercevroit point que je me fusse plaint de lui; et il se porteroit à croire que comme la récompense naturelle du devoir est l'amitié et les caresses de ses supérieurs, de même la fainéantise et l'oisiveté portent avec elles un certain caractere méprisable, qui se fait d'abord sentir et qui refroidit tout le monde à son égard.

J'ai connu un pere tendre qui ne s'en fioit pas tellement à un mercenaire sur l'instruction de ses enfans qu'il ne voulût lui-même y avoir l'œil; le bon pere, pour ne rien négliger de tout ce qui pouvoit donner de l'émulation à ses enfans, avoit adopté les mêmes moyens que j'expose ici. Quand il revoyoit ses enfans, il jetoit, avant que de les aborder, un coup d'œil sur leur gouverneur: lorsque celui-ci touchoit de la main droite le premier bouton de son habit, c'étoit une

marque qu'il étoit content, et le pere caressoit son fils à son ordinaire; si le gouverneur touchoit le second, alors c'étoit marque d'une parfaite satisfaction, et le pere ne donnoit point de bornes à la tendresse de ses caresses et y ajoutoit ordinairement quelque cadeau, mais sans affectation : quand le gouverneur ne faisoit aucun signe, cela vouloit dire qu'il étoit mal satisfait, et la froideur du pere répondoit au mécontentement du maître; mais quand, de la main gauche celui-ci touchoit sa premiere boutonniere, le pere faisoit sortir son fils de sa présence, et alors le gouverneur lui expliquoit les fautes de l'enfant. J'ai vu ce jeune seigneur acquérir en peu de temps de si grandes perfections, que je crois qu'on ne peut trop bien augurer d'une méthode qui a produit de si bons effets. Ce n'est aussi qu'une harmonie et une correspondance parfaite entre un pere et un précepteur, qui peut assurer le succès d'une bonne éducation; et comme le meilleur pere se donneroit vainement des mouvemens pour bien élever son fils, si d'ailleurs il le laissoit entre les mains d'un précepteur inattentif, de même le plus intelligent et le

plus zélé de tous les maîtres prendroit des peines inutiles, si le pere, au lieu de le seconder, détruisoit son ouvrage par des démarches à contre-temps.

Pour que M. votre fils prenne ses études à cœur, je crois, monsieur, que vous devez témoigner y prendre vous-même beaucoup de part. Pour cela vous auriez la bonté de l'interroger quelquefois sur ses progrès, mais dans les temps seulement et sur les matieres où il aura le mieux fait, afin de n'avoir que du contentement et de la satisfaction à lui marquer, non pas cependant par de trop grands éloges propres à lui inspirer de l'orgueil et à le faire trop compter sur lui-même. Quelquefois aussi, mais plus rarement, votre examen rouleroit sur les matieres où il se sera négligé; alors vous vous informeriez de sa santé et des causes de son relâchement, avec des marques d'inquiétude qui lui en communiqueroient à lui-même.

Quand vous, monsieur, ou madame sa mere aurez quelque cadeau à lui faire, vous aurez la bonté de choisir les temps où il y aura le plus lieu d'être content de lui, ou du moins de m'en avertir d'avance, afin que

j'évite dans ce temps-là de l'exposer à me donner sujet de m'en plaindre; car à cet âge-là les moindres irrégularités portent coup.

Quant à l'ordre même de ses études, il sera très simple pendant les deux ou trois premieres années. Les élémens du latin, de l'histoire, et de la géographie, partageront son temps; à l'égard du latin, je n'ai point dessein de l'exercer par une étude trop méthodique, et moins encore par la composition des thêmes. Les thêmes, suivant M. *Rollin*, sont la croix des enfans; et dans l'intention où je suis de lui rendre ses études aimables, je me garderai bien de le faire passer par cette croix, ni de lui mettre dans la tête les mauvais gallicismes de mon latin, au lieu de celui de *Tite-Live*, de *César* et de *Cicéron*. D'ailleurs un jeune homme, sur-tout s'il est destiné à l'épée, étudie le latin pour l'entendre et non pour l'écrire, chose dont il ne lui arrivera pas d'avoir besoin une fois en sa vie. Qu'il traduise donc les anciens auteurs, et qu'il prenne dans leur lecture le goût de la bonne latinité et de la belle littérature; c'est tout ce que j'exigerai de lui à cet égard.

Pour l'histoire et la géographie, il faudra seulement lui en donner d'abord une teinture aisée, d'où je bannirai tout ce qui sent trop la sécheresse et l'étude, réservant pour un âge plus avancé les difficultés les plus nécessaires de la chronologie et de la sphere. Au reste, m'écartant un peu du plan ordinaire des études, je m'attacherai beaucoup plus à l'histoire moderne qu'à l'ancienne, parceque je la crois beaucoup plus convenable à un officier, et que d'ailleurs je suis convaincu, sur l'histoire moderne en général, de ce que dit M. l'abbé de.... de celle de France en particulier, qu'elle n'abonde pas moins en grands traits que l'histoire ancienne, et qu'il n'a manqué que de meilleurs historiens pour les mettre dans un aussi beau jour.

Je suis d'avis de supprimer à M. de Sainte-Marie toutes ces especes d'études où sans aucun usage solide on fait languir la jeunesse pendant nombre d'années. La rhétorique, la logique, et la philosophie scholastique, sont à mon sens toutes choses très superflues pour lui, et que d'ailleurs je serois peu propre à lui enseigner; seulement, quand il en

sera temps, je lui ferai lire la *Logique de Port-Royal*, et tout au plus l'art de parler du P. *Lami*, mais sans l'amuser d'un côté au détail des tropes et des figures, ni de l'autre aux vaines subtilités de la dialectique: j'ai dessein seulement de l'exercer à la précision et à la pureté dans le style, à l'ordre et la méthode dans ses raisonnemens, et à se faire un esprit de justesse qui lui serve à démêler le faux orné, de la vérité simple, toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

L'histoire naturelle peut passer aujourd'hui, par la maniere dont elle est traitée, pour la plus intéressante de toutes les sciences que les hommes cultivent, et celle qui vous ramene le plus naturellement de l'admiration des ouvrages à l'amour de l'ouvrier. Je ne négligerai pas de le rendre curieux sur les matieres qui y ont rapport; et je me propose de l'y introduire dans deux ou trois ans par la lecture du *Spectacle de la nature*, que je ferai suivre de celle de *Nieuwentit*.

On ne va pas loin en physique sans le secours des mathématiques, et je lui en ferai faire une année, ce qui servira encore à lui

apprendre à raisonner conséquemment et à s'appliquer avec un peu d'attention, exercice dont il aura grand besoin. Cela le mettra aussi à portée de se faire mieux considérer parmi les officiers, dont une teinture de mathématiques et de fortifications fait une partie du métier.

Enfin, s'il arrive que mon éleve reste assez long-temps entre mes mains, je hasarderai de lui donner quelque connoissance de la morale et du droit naturel par la lecture de *Pufendorff* et de *Grotius*, parcequ'il est digne d'un honnête homme et d'un homme raisonnable de connoître les principes du bien et du mal, et les fondemens sur lesquels la société dont il fait partie est établie.

En faisant succéder ainsi les sciences les unes aux autres, je ne perdrai point l'histoire de vue, comme le principal objet de toutes ses études et celui dont les branches s'étendent le plus loin sur toutes les autres sciences. Je le ramenerai, au bout de quelques années, à ses premiers principes avec plus de méthode et de détail; et je tâcherai de lui en faire tirer alors tout le profit qu'on peut espérer de cette étude.

Je me propose aussi de lui faire une récréation amusante de ce qu'on appelle proprement belles-lettres, comme la connoissance des livres et des auteurs, la critique, la poésie, le style, l'éloquence, le théâtre, et en un mot tout ce qui peut contribuer à lui former le goût et à lui présenter l'étude sous une face riante.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur cet article, parcequ'après avoir donné une légere idée de la route que je m'étois à-peu-près proposé de suivre dans les études de mon éleve, j'espere que M. votre frere voudra bien vous tenir la promesse qu'il vous a faite de nous dresser un projet qui puisse me servir de guide dans un chemin aussi nouveau pour moi. Je le supplie d'avance d'être asré que je m'y tiendrai attaché avec une exactitude et un soin qui le convaincront du profond respect que j'ai pour ce qui vient de sa part; et j'ose vous répondre qu'il ne tiendra pas à mon zele et à mon attachement que MM. ses neveux ne deviennent des hommes parfaits.

LA REINE FANTASQUE, CONTE.

LA REINE FANTASQUE, CONTE.

Il y avoit autrefois un roi qui aimoit son peuple...... Cela commence comme un conte de fée, interrompit le druide. C'en est un aussi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un roi qui aimoit son peuple, et qui, par conséquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous ses efforts pour trouver des ministres aussi bien intentionnés que lui; mais, ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choses qu'il pouvoit dérober à leur malfaisante activité. Comme il étoit fort entêté du bizarre projet de rendre ses sujets heureux, il agissoit en conséquence, et une conduite si singuliere lui donnoit parmi les grands un

ridicule ineffaçable. Le peuple le bénissoit, mais à la cour il passoit pour un fou. A cela près, il ne manquoit pas de mérite ; aussi s'appeloit-il Phénix.

Si ce prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins : vive, étourdie, capricieuse, folle par la tête, sage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice; voilà en quatre mots le portrait de la reine. Fantasque étoit son nom; nom célèbre, qu'elle avoit reçu de ses ancêtres en ligne féminine, et dont elle soutenoit dignement l'honneur. Cette personne si illustre et si raisonnable étoit le charme et le supplice de son cher époux; car elle l'aimoit aussi fort sincèrement, peut-être à cause de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui régnoit entre eux, ils passerent plusieurs années sans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le roi en étoit pénétré de chagrin, et la reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon prince ne se ressentoit pas tout seul : elle s'en prenoit à tout le monde de ce qu'elle n'avoit point d'enfans; il n'y avoit pas un cour-

tisan à qui elle ne demandât étourdiment quelque secret pour en avoir, et qu'elle ne rendît responsable du mauvais succès.

Les médecins ne furent point oubliés; car la reine avoit pour eux une docilité peu commune, et ils n'ordonnoient pas une drogue qu'elle ne fît préparer très soigneusement, pour avoir le plaisir de la leur jeter au nez à l'instant qu'il la falloit prendre. Les derviches eurent leur tour; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, sur-tout aux offrandes; et malheur aux desservans des temples où sa majesté alloit en pélerinage! elle fourrageoit tout, et, sous prétexte d'aller respirer un air prolifique, elle ne manquoit jamais de mettre sens dessus dessous toutes les cellules des moines. Elle portoit aussi leurs reliques, et s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages; tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un capuchon, tantôt un scapulaire; il n'y avoit sorte de mascarade monastique dont sa dévotion ne s'avisât; et comme elle avoit un petit air éveillé qui la rendoit charmante sous tous ces déguisemens, elle n'en quit-

toit aucun sans avoir eu soin de s'y faire peindre.

Enfin, à force de dévotions si bien faites, à force de médecines si sagement employées, le ciel et la terre exaucerent les vœux de la reine ; elle devint grosse au moment qu'on commençoit à en désespérer. Je laisse à deviner la joie du roi et celle du peuple. Pour la sienne, elle alla, comme toutes ses passions, jusqu'à l'extravagance : dans ses transports elle cassoit et brisoit tout ; elle embrassoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit, hommes, femmes, courtisans, valets ; c'étoit risquer de se faire étouffer que se trouver sur son passage. Elle ne connoissoit point, disoit-elle, de ravissement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à son aise dans ses momens de mauvaise humeur.

Comme la grossesse de la reine avoit été long-temps inutilement attendue, elle passoit pour un de ces évènemens extraordinaires dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues, les moines à leurs reliques, le

peuple à ses prieres, et le roi à son amour. Chacun s'intéressoit à l'enfant qui devoit naître comme si c'eût été le sien, et tous faisoient des vœux sinceres pour l'heureuse naissance du prince, car on en vouloit un ; et le peuple, les grands et le roi réunissoient leurs desirs sur ce point. La reine trouva fort mauvais qu'on s'avisât de lui prescrire de qui elle devoit accoucher, et déclara qu'elle prétendoit avoir une fille, ajoutant qu'il lui paroissoit assez singulier que quelqu'un osât lui disputer le droit de disposer d'un bien qui n'appartenoit incontestablement qu'à elle seule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raison ; elle lui dit nettement que ce n'étoient point là ses affaires, et s'enferma dans son cabinet pour bouder, occupation chérie à laquelle elle employoit régulièrement au moins six mois de l'année. Je dis six mois, non de suite, c'eût été autant de repos pour son mari, mais pris dans des intervalles propres à le chagriner.

Le roi comprenoit fort bien que les caprices de la mere ne détermineroient pas le sexe de l'enfant; mais il étoit au déses-

poir qu'elle donnât ainsi ses travers en spectacle à toute la cour. Il eût sacrifié tout au monde pour que l'estime universelle eût justifié l'amour qu'il avoit pour elle; et le bruit qu'il fit mal-à-propos en cette occasion ne fut pas la seule folie que lui eût fait faire le ridicule espoir de rendre sa femme raisonnable.

Ne sachant plus à quel saint se vouer, il eut recours à la fée Discrete, son amie et la protectrice de son royaume. La fée lui conseilla de prendre les voies de la douceur, c'est-à-dire de demander excuse à la reine. Le seul but, lui dit-elle, de toutes les fantaisies des femmes est de désorienter un peu la morgue masculine et d'accoutumer les hommes à l'obéissance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme est d'extravaguer avec elle. Dès le moment que vous cesserez de contrarier ses caprices, assurez-vous qu'elle cessera d'en avoir, et qu'elle n'attend pour devenir sage que de vous avoir rendu bien complètement fou. Faites donc les choses de bonne grace, et tâchez de céder en cette

occasion pour obtenir tout ce que vous voudrez dans une autre. Le roi crut la fée, et, pour se conformer à son avis, s'étant rendu au cercle de la reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir contesté contre elle mal-à-propos, et qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par sa complaisance de l'humeur qu'il pouvoit avoir mise dans ses discours en disputant impoliment contre elle.

Fantasque, qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît seule de tout le ridicule de cette affaire, se hâta de lui répondre que sous cette excuse ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les disputes précédentes; mais que, puisque les torts d'un mari n'autorisoient point ceux d'une femme, elle se hâtoit de céder en cette occasion comme elle avoit toujours fait. Mon prince et mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon, et je sais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand sa majesté m'honore des marques de sa tendresse, c'est moins pour l'amour de moi que pour celui de son peuple, dont l'intérêt ne l'occupe

guere moins la nuit que le jour : je dois imiter un si noble désintéressement, et je vais demander au divan un mémoire instructif du nombre et du sexe des enfans qui conviennent à la famille royale ; mémoire important au bonheur de l'état, et sur lequel toute reine doit apprendre à régler sa conduite pendant la nuit.

Ce beau soliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attention, et je vous laisse à penser combien d'éclats de rire furent assez mal-adroitement étouffés. Ah ! dit tristement le roi en sortant et haussant les épaules, je vois bien que quand on a une femme folle on ne peut éviter d'être un sot.

La fée Discrete, dont le sexe et le nom contrastoient quelquefois plaisamment dans son caractere, trouva cette querelle si réjouissante, qu'elle résolut de s'en amuser jusqu'au bout. Elle dit publiquement au roi qu'elle avoit consulté les cometes qui président à la naissance des princes, et qu'elle pouvoit lui répondre que l'enfant qui naitroit de lui seroit un garçon; mais en secret elle assura la reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantasque aussi raisonnable qu'elle avoit été capricieuse jusqu'alors. Ce fut avec une douceur et une complaisance infinies qu'elle prit toutes les mesures possibles pour désoler le roi et toute la cour. Elle se hâta de faire faire une layette des plus superbes, affectant de la rendre si propre à un garçon qu'elle devint ridicule à une fille : il fallut dans ce dessein changer plusieurs modes ; mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre tout brillant de pierreries, et voulut absolument que le roi nommât d'avance le gouverneur et le précepteur du jeune prince.

Sitôt qu'elle fut sûre d'avoir une fille, elle ne parla que de son fils, et n'omit aucune des précautions inutiles qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en se peignant la contenance étonnée et bête qu'auroient les grands et les magistrats qui devoient orner ses couches de leur présence. Il me semble, disoit-elle à la fée, voir d'un côté notre vénérable chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le sexe de l'en-

fant, et de l'autre sa sacrée majesté baisser les yeux, et dire en balbutiant, Je croyois...... la fée m'avoit pourtant dit......: messieurs, ce n'est pas ma faute... et d'autres apophthegmes aussi spirituels, recueillis par les savans de la cour et bientôt portés jusqu'aux extrémités des Indes.

Elle se représentoit avec un plaisir malin le désordre et la confusion que ce merveilleux évènement alloit jeter dans toute l'assemblée. Elle se figuroit d'avance les disputes, l'agitation de toutes les dames du palais pour réclamer, ajuster, concilier en ce moment imprévu les droits de leurs importantes charges, et toute la cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut aussi dans cette occasion qu'elle inventa le décent et spirituel usage de faire haranguer par les magistrats en robe le prince nouveau né. Phénix voulut lui représenter que c'étoit avilir la magistrature à pure perte et jeter un comique extravagant sur tout le cérémonial de la cour, que d'aller en grand appareil étaler du phébus à un petit marmot avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

Eh! tant mieux, reprit vivement la reine, tant mieux pour votre fils ! Ne seroit-il pas trop heureux que toutes les bêtises qu'ils ont à lui dire fussent épuisées avant qu'il les entendît? et voudriez-vous qu'on lui gardât pour l'âge de raison des discours propres à le rendre fou ? Pour dieu ! laissez les haranguer tout leur bien-aise tandis qu'on est sûr qu'il n'y comprend rien et qu'il en a l'ennui de moins : vous devez savoir de reste qu'on n'en est pas toujours quitte à si bon marché. Il en fallut passer par là ; et, de l'ordre exprès de sa majesté, les présidens du sénat et des académies commencerent à composer, étudier, raturer, et feuilleter leur Vaumoriere et leur Démosthene pour apprendre à parler à un embryon.

Enfin le moment critique arriva. La reine sentit les premieres douleurs avec des transports de joie dont on ne s'avise guere en pareille occasion. Elle se plaignoit de si bonne grace et pleuroit d'un air si riant, qu'on eût cru que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

Aussitôt ce fut dans tout le palais une

rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le roi, d'autres les princes, d'autres les ministres, d'autres le sénat: le plus grand nombre et les plus pressés alloient pour aller, et, roulant leur tonneau comme Diogene, avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la derniere personne à qui l'on songea fut l'accoucheur; et le roi, que son trouble mettoit hors de lui, ayant demandé par mégarde une sage-femme, cette inadvertence excita parmi les dames du palais des ris immodérés qui, joints à la bonne humeur de la reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantasque eût gardé de son mieux le secret de la fée, il n'avoit pas laissé de transpirer parmi les femmes de sa maison; et celles-ci le garderent si soigneusement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la ville: de sorte qu'il n'y avoit depuis long-temps que le roi seul qui n'en sût rien. Chacun étoit donc attentif à la scene qui se préparoit: l'intérêt public fournissant

un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la famille royale, ils se faisoient une fête d'épier la contenance de leurs majestés, et de voir comment, avec deux promesses contradictoires, la fée pourroit se tirer d'affaires et conserver son crédit.

Oh çà, monseigneur, dit Jalamir au druide en s'interrompant, convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les regles : car vous sentez que voici le moment des digressions, des portraits, et de cette multitude de belles choses que tout auteur homme d'esprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéressant pour amuser ses lecteurs. Comment! par dieu, dit le druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'assez sots pour lire tout cet esprit-là? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, et qu'en dépit de M. l'auteur, on a bientôt couvert son étalage des feuillets de son livre. Et toi, qui fais ici le raisonneur, penses-tu que tes propos vaillent mieux que l'esprit des autres, et que, pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendroit

qu'à toi de la faire ? Vraiment il ne falloit que le dire pour le prouver. Et malheureusement je n'ai pas, moi, la ressource de tourner les feuillets. Consolez-vous, lui dit doucement Jalamir ; d'autres les tourneront pour vous si jamais on écrit ceci. Cependant considérez que voilà toute la cour rassemblée dans la chambre de la reine ; que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, et la seule peut-être que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende ! repartit plaisamment le druide : je ne les connoîtrai que trop par leurs actions : fais-les donc agir si ton histoire a besoin d'eux, et n'en dis mot s'ils sont inutiles : je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil : mais conter pour conter est un ennui ; vous ne savez combien de belles choses vous allez perdre. Aidez-moi, je vous prie, à me retrouver ; car l'essentiel m'a tellement emporté, que je ne sais plus à quoi j'en étois du conte.

A cette reine, dit le druide impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher et avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail. Oh! oh! reprit Jalamir, croyez-vous que les enfans des rois se pondent comme des œufs de grive? Vous allez voir si ce n'étoit pas bien la peine de pérorer. La reine donc, après bien des cris et des ris, tira enfin les curieux de peine et la fée d'intrigue, en mettant au jour une fille et un garçon, plus beaux que la lune et le soleil, et qui se ressembloient si fort, qu'on avoit peine à les distinguer, ce qui fit que dans leur enfance on se plaisoit à les habiller de même. Dans ce moment si desiré, le roi, sortant de la majesté pour se rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autres temps il n'eût pas laissé faire à la reine; et le plaisir d'avoir des enfans le rendoit si enfant lui-même, qu'il courut sur son balcon crier à pleine tête: *Mes amis, réjouissez-vous tous; il vient de me naître un fils et à vous un pere, et une fille à ma femme.* La reine, qui se trouvoit pour la premiere fois de sa vie à pareille fête, ne s'apperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait; et la fée, qui connoissoit son esprit

fantasque, se contenta, conformément à ce qu'elle avoit desiré, de lui annoncer d'abord une fille. La reine se la fit apporter, et, ce qui surprit fort les spectateurs, elle l'embrassa tendrement à la vérité, mais les larmes aux yeux et avec un air de tristesse qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu jusqu'alors. J'ai déja dit qu'elle aimoit sincèrement son époux : elle avoit été touchée de l'inquiétude et de l'attendrissement qu'elle avoit lus dans ses regards durant ses souffrances. Elle avoit fait, dans un temps à la vérité singulièrement choisi, des réflexions sur la cruauté qu'il y avoit à désoler un mari si bon; et quand on lui présenta sa fille, elle ne songea qu'au regret qu'auroit le roi de n'avoir pas un fils. Discrete, à qui l'esprit de son sexe et le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs, pénétra sur-le-champ ce qui se passoit dans celui de la reine, et n'ayant plus de raison pour lui déguiser la vérité, elle fit apporter le jeune prince. La reine, revenue de sa surprise, trouva l'expédient si plaisant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle se trouva mal. On eut beaucoup de peine

à la faire revenir; et si la fée n'eût répondu de sa vie, la douleur la plus vive alloit succéder aux transports de joie dans le cœur du roi et sur les visages des courtisans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus singulier dans toute cette aventure: le regret sincere qu'avoit la reine d'avoir tourmenté son mari lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune prince que pour sa sœur; et le roi de son côté, qui adoroit la reine, marqua la même préférence à la fille qu'elle avoit souhaitée. Les caresses indirectes que ces deux uniques époux se faisoient ainsi l'un à l'autre devinrent bientôt un goût très décidé, et la reine ne pouvoit non plus se passer de son fils que le roi de sa fille.

Ce double évènement fit un grand plaisir à tout le peuple, et le rassura du moins pour un temps sur la frayeur de manquer de maîtres. Les esprits forts qui s'étoient moqués des promesses de la fée furent moqués à leur tour. Mais ils ne se tinrent pas pour battus, disant qu'ils n'accordoient pas même à la fée l'infaillibilité du mensonge, ni à ses prédictions la vertu de rendre impossibles les choses qu'elle annonçoit. D'autres, fondés

sur la prédilection qui commençoit à se déclarer, pousserent l'impudence jusqu'à soutenir qu'en donnant un fils à la reine et une fille au roi, l'évènement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout se disposoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux nés, et que l'orgueil humain se préparoit à briller humblement aux autels des dieux..... Un moment, interrompit le druide, tu me brouilles d'une terrible façon. Apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous sommes. D'abord, pour rendre la reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques et des capuchons. Après cela tu nous as tout-à-coup fait passer aux Indes. A présent tu viens me parler du baptême, et puis des autels des dieux. Par le grand Tharamis, je ne sais plus si dans la cérémonie que tu prépares nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge, ou Mahomet. Ce n'est pas qu'à moi druide il m'importe beaucoup que tes deux bambins soient baptisés ou circoncis, mais encore faut-il observer le costume, et ne pas m'exposer à prendre un évêque pour le moufti et le missel pour l'alcoran. Le grand

malheur! lui dit Jalamir; d'aussi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous les prélats qui ont des serrails et prennent pour de l'arabe le latin du bréviaire! Dieu fasse paix à tous les honnêtes cafards qui suivent l'intolérance du prophete de la Mecque, toujours prêts à massacrer saintement le genre humain pour la plus grande gloire du Créateur! Mais vous devez vous ressouvenir que nous sommes dans un pays de fées, où l'on n'envoie personne en enfer pour le bien de son ame, où l'on ne s'avise point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les absoudre, et où la mitre et le turban verd couvrent également les têtes sacrées pour servir de signalement aux yeux des sages, et de parure à ceux des sots.

Je sais bien que les lois de la géographie, qui reglent toutes les religions du monde, veulent que les deux nouveaux nés soient musulmans; mais on ne circoncit que les mâles, et j'ai besoin que mes jumeaux soient administrés tous deux; ainsi trouvez bon que je les baptise. Fais, fais, dit le druide; voilà,

foi de prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aie entendu parler de ma vie.

La reine, qui se plaisoit à bouleverser toute étiquette, voulut se lever au bout de six jours et sortir le septieme, sous prétexte qu'elle se portoit bien; en effet, elle nourrissoit ses enfans. Exemple odieux dont toutes les femmes lui représenterent très fortement les conséquences. Mais Fantasque, qui craignoit les ravages du lait répandu, soutint qu'il n'y a point de temps plus perdu pour le plaisir de la vie, que celui qui vient après la mort; que le sein d'une femme morte ne se flétrit pas moins que celui d'une nourrice; ajoutant d'un ton de duegne qu'il n'y a point de si belle gorge aux yeux d'un mari, que celle d'une mere qui nourrit ses enfans. Cette intervention des maris dans des soins qui les regardent si peu fit beaucoup rire les dames; et la reine, trop jolie pour l'être impunément, leur parut dès lors, malgré ses caprices, presque aussi ridicule que son époux, qu'elles appeloient par dérision le bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir, dit aussitôt le druide,

tu voudrois me donner insensiblement le rôle de Schah-bahan, et me faire demander s'il y a aussi un Vaugirard aux Indes, comme un Madrid au bois de Boulogne, un opéra dans Paris, et un philosophe à la cour. Mais poursuis ta rapsodie, et ne me tends plus de ces pieges; car, n'étant ni marié ni sultan, ce n'est pas la peine d'être un sot.

Enfin, dit Jalamir sans répondre au druide, tout étant prêt, le jour fut pris pour ouvrir les portes du ciel aux deux nouveaux nés. La fée se rendit de bon matin au palais et déclara aux augustes époux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un présent digne de leur naissance et de son pouvoir. Je veux, dit-elle, avant que l'eau magique les dérobe à ma protection, les enrichir de mes dons, et leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du calendrier, puisqu'ils exprimeront les perfections dont j'aurai soin de les douer en même temps: mais comme vous devez connoître mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille et de vos peuples, choisissez vous-mêmes, et faites ainsi d'un seul acte de volonté sur

chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeunesse, et que la raison ne fait plus dans un âge avancé.

Aussitôt grande altercation entre les deux époux. La reine prétendoit seule régler à sa fantaisie le caractere de toute sa famille ; et le bon prince, qui sentoit toute l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner au caprice d'une femme dont il adoroit les folies sans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinssent un jour des gens raisonnables ; Fantasque aimoit mieux avoir de jolis enfans, et, pourvu qu'ils brillassent à six ans, elle s'embarrassoit fort peu qu'ils fussent des sots à trente. La fée eut beau s'efforcer de mettre leurs majestés d'accord ; bientôt le caractere des nouveaux nés ne fut plus que le prétexte de la dispute, et il n'étoit pas question d'avoir raison, mais de se mettre l'un l'autre à la raison.

Enfin Discrete imagina un moyen de tout ajuster, sans donner le tort à personne ; ce fut que chacun disposât à son gré de l'enfant de son sexe. Le roi approuva un expédient qui pourvoyoit à l'essentiel, en mettant

à couvert des bizarres souhaits de la reine l'héritier présomptif de la couronne ; et voyant les deux enfans sur les genoux de leur gouvernante, il se hâta de s'emparer du prince, non sans regarder sa sœur d'un œil de commisération. Mais Fantasque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raison de l'être, courut comme une emportée à la jeune princesse; et la prenant aussi dans ses bras: Vous vous unissez tous, dit-elle, pour m'excéder ; mais afin que les caprices du roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ses enfans, je déclare que je demande pour celui que je tiens tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choisissez maintenant, dit-elle au roi d'un air de triomphe ; et puisque vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un seul mot le sort de votre famille entiere. La fée et le roi tâcherent en vain de la dissuader d'une résolution qui mettoit ce prince dans un étrange embarras : elle n'en voulut jamais démordre, et dit qu'elle se félicitoit beaucoup d'un expédient qui feroit rejaillir sur sa fille tout le mérite que le roi ne sauroit pas donner à son fils. Ah ! dit ce prince outré de dépit,

vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'aversion, et vous le prouvez dans l'occasion la plus importante de sa vie; mais, ajouta-t-il dans un transport de colere dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous ressemble. Tant mieux pour vous et pour lui, reprit vivement la reine; mais je serai vengée, et votre fille vous ressemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part et d'autre avec une impétuosité sans égale, que le roi, désespéré de son étourderie, les eût bien voulu retenir; mais c'en étoit fait, et les deux enfans étoient doués sans retour des caracteres demandés. Le garçon reçut le nom de prince Caprice, et la fille s'appela la princesse Raison, nom bizarre, qu'elle illustra si bien, qu'aucune femme n'osa le porter depuis.

Voilà donc le futur successeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, et la princesse sa sœur destinée à posséder un jour toutes les vertus d'un honnête homme, et les qualités d'un bon roi: partage qui ne paroissoit pas des mieux entendus, mais sur lequel on ne pouvoit plus

revenir. Le plaisant fut que l'amour mutuel des deux époux agissant en cet instant avec toute la force que lui rendoient toujours, mais souvent trop tard, les occasions essentielles, et la prédilection ne cessant d'agir, chacun trouva celui de ses enfans qui devoit lui ressembler, le plus mal partagé des deux, et songea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le roi prit sa fille dans ses bras, et la serrant tendrement : Hélas! lui dit-il, que te serviroit la beauté même de ta mere, sans son talent pour la faire valoir? Tu seras trop raisonnable pour faire tourner la tête à personne. Fantasque, plus circonspecte sur ses propres vérités, ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du roi futur; mais il étoit aisé de douter, à l'air triste dont elle le caressoit, qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le roi, la regardant avec une sorte de confusion, lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé : Je sens mes torts, lui dit-il, mais ils sont votre ouvrage; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous, vous êtes cause qu'ils ne feront que nous ressembler. Au moins, dit-elle aussitôt en

sautant au cou de son mari, je suis sûre qu'ils s'aimeront autant qu'il est possible. Phénix, touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette saillie, se consola par cette réflexion, qu'il avoit si souvent occasion de faire, qu'en effet la bonté naturelle et un cœur sensible suffisent pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste, dit le druide à Jalamir en l'interrompant, que j'acheverois le conte pour toi. Ton prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, et sera trop bien l'imitateur de sa mere pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le royaume en voulant le réformer. Pour rendre ses sujets heureux, il les mettra au désespoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts : injuste pour avoir été imprudent, le regret de ses fautes lui en fera commettre de nouvelles. Comme la sagesse ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire augmentera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il soit bon, sensible et généreux, ses vertus mêmes lui tourneront à préjudice, et sa seule étourderie, unie à tout son pouvoir, le fera plus haïr que n'auroit fait une méchanceté rai-

sonnée. D'un autre côté ta princesse Raison, nouvelle héroïne du pays des fées, deviendra un prodige de sagesse et de prudence, et, sans avoir d'adorateurs, se fera tellement adorer du peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : sa bonne conduite, avantageuse à tout le monde et à elle-même, ne fera du tort qu'à son frere, dont on opposera sans cesse les travers à ses vertus, et à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il sera question d'intervertir l'ordre de la succession au trône, d'asservir la marotte à la quenouille et la forme à la raison. Les docteurs exposeront avec emphase les conséquences d'un tel exemple, et prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéisse aveuglément aux enragés que le hasard peut lui donner pour maîtres, que de se choisir lui-même des chefs raisonnables; que, quoiqu'on interdise à un fou le gouvernement de son propre bien, il est bon de lui laisser la suprême disposition de nos biens et de nos vies ; que le plus insensé des hommes est encore pré-

férable à la plus sage des femmes; et que le mâle ou le premier né fût-il un singe ou un loup, il faudroit en bonne politique qu'une héroïne ou un ange, naissant après lui, obéît à ses volontés. Objections et répliques de la part des séditieux, dans lesquelles Dieu sait comme on verra briller ta sophistique éloquence; car je te connois; c'est sur-tout à médire de ce qui se fait, que ta bile s'exhale avec volupté, et ton amere franchise semble se réjouir de la méchanceté des hommes par le plaisir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubleu! pere druide, comme vous y allez! dit Jalamir tout surpris. Quel flux de paroles! Où diable avez-vous pris de si belles tirades? Vous ne prêchâtes de votre vie aussi bien dans le bois sacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laissois faire, vous changeriez bientôt un conte de fées en un traité de politique, et l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des princes Barbe-bleue ou Peau-d'âne au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en frais pour deviner la fin de mon conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au besoin, je vais dans quatre mots en expédier un, non pas aussi savant que le vôtre, mais peut-être aussi naturel, et à coup sûr plus imprévu.

Vous saurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figure et de plus habillés de même, le roi, croyant avoir pris son fils, tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, et que la reine, trompée par le choix de son mari, ayant pris son fils pour sa fille, la fée profita de cette erreur pour doter les deux enfans de la maniere qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la princesse, Raison celui du prince son frere; et, en dépit des bizarreries de la reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au trône après la mort du roi, Raison fit beaucoup de bien et fort peu de bruit; cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la réputation, il ne fit ni guerre aux étrangers ni violence à ses sujets, et reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent regne furent exécutés sous ce-

lui-ci; et en passant de la domination du pere sous celle du fils, les peuples deux fois heureux crurent n'avoir pas changé de maître. La princesse Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raison à des multitudes d'amans tendres et aimables, fut enfin mariée à un roi voisin, qu'elle préféra parcequ'il portoit la plus longue moustache et sautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantasque elle mourut d'une indigestion de pieds de perdrix en ragoût, qu'elle voulut manger avant de se mettre au lit, où le roi se morfondoit à l'attendre, un soir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.

LE

LE
PERSIFFLEUR.

LE
PERSIFFLEUR (*a*).

Dès qu'on m'a appris que les écrivains qui s'étoient chargés d'examiner les ouvrages nouveaux, avoient, par divers accidens, successivement résigné leurs emplois, je me suis mis en tête que je pourrois fort bien les remplacer; et comme je n'ai pas la mauvaise vanité de vouloir être modeste avec le public, j'avoue franchement que je m'en suis trouvé très capable; je soutiens même qu'on ne doit jamais parler autrement de soi que quand on est bien sûr de n'en pas être la dupe. Si j'étois un auteur connu, j'affecterois peut-être de débiter des contre-

(*a*) Ce morceau devoit être la premiere feuille d'un écrit périodique projeté, dit l'auteur, pour être fait alternativemnet entre M. D... et lui: l'auteur en esquissa la premiere feuille, et par des évènemens imprévus le projet en demeura là.

vérités à mon désavantage, pour tâcher à leur faveur d'amener adroitement dans la même classe les défauts que je serois contraint d'avouer : mais actuellement le stratagême seroit trop dangereux; le lecteur, par provision, me joueroit infailliblement le tour de tout prendre au pied de la lettre. Or je le demande à mes chers confreres, est-ce là le compte d'un auteur qui parle mal de soi?

Je sens bien qu'il ne suffit pas tout-à-fait que je sois convaincu de ma grande capacité, et qu'il seroit assez nécessaire que le public fût de moitié dans cette conviction : mais il m'est aisé de montrer que cette réflexion, même prise comme il faut, tourne presque toute à mon profit : car remarquez, je vous prie, que si le public n'a point de preuves que je sois pourvu des talens convenables pour réussir dans l'ouvrage que j'entreprends, on ne peut pas dire non plus qu'il en ait du contraire. Voilà donc déja pour moi un avantage considérable sur la plupart de mes concurrens; j'ai réellement vis-à-vis d'eux une avance relative de tout le chemin qu'ils ont fait en arriere.

Je pars ainsi d'un préjugé favorable, et je le confirme par les raisons suivantes, très capables, à mon avis, de dissiper pour jamais toute espece de doute désavantageux sur mon compte.

1°. On a publié depuis un grand nombre d'années une infinité de journaux, feuilles et autres ouvrages périodiques en tout pays et en toute langue, et j'ai apporté la plus scrúpuleuse attention à ne jamais rien lire de tout cela. D'où je conclus que n'ayant point la tête farcie de ce jargon, je suis en état d'en tirer des productions beaucoup meilleures en elles-mêmes, quoique peut-être en moindre quantité. Cette raison est bonne pour le public; mais j'ai été contraint de la retourner pour mon libraire, en lui disant que le jugement engendre plus de choses à mesure que la mémoire en est moins chargée, et qu'ainsi les matériaux ne nous manqueroient pas.

2°. Je n'ai pas non plus trouvé à propos, et à-peu-près par la même raison, de perdre beaucoup de temps à l'étude des sciences ni à celle des auteurs anciens. La physique systématique est depuis long-temps

releguée dans le pays des romans, la physique expérimentale ne me paroît plus que l'art d'arranger agréablement de jolis brimborions, et la géométrie celui de se passer du raisonnement à l'aide de quelques formules.

Quant aux anciens, il m'a semblé que, dans les jugemens que j'aurois à porter, la probité ne vouloit pas que je donnasse le change à mes lecteurs, ainsi que faisoient jadis nos savans, en substituant frauduleusement, à mon avis qu'ils attendroient, celui d'Aristote ou de Cicéron dont ils n'ont que faire. Grace à l'esprit de nos modernes, il y a long-temps que ce scandale a cessé, et je me garderai bien d'en ramener la pénible mode. Je me suis seulement appliqué à la lecture des dictionnaires; et j'y ai fait un tel profit, qu'en moins de trois mois je me suis vu en état de décider de tout avec autant d'assurance et d'autorité que si j'avois eu deux ans d'étude. J'ai de plus acquis un petit recueil de passages latins tirés de divers poëtes, où je trouverai de quoi broder et enjoliver mes feuilles, en les ménageant avec économie afin qu'ils durent long-

temps. Je sais combien les vers latins cités à propos donnent de relief à un philosophe, et par la même raison je me suis fourni de quantité d'axiomes et de sentences philosophiques pour orner mes dissertations quand il sera question de poésie. Car je n'ignore pas que c'est un devoir indispensable pour quiconque aspire à la réputation d'auteur célebre, de parler pertinemment de toutes les sciences, hors celle dont il se mêle. D'ailleurs je ne sens point du tout la nécessité d'être fort savant pour juger les ouvrages qu'on nous donne aujourd'hui. Ne diroit-on pas qu'il faut avoir lu le P. Pétau, Montfaucon, etc., et être profond dans les mathématiques, etc. pour juger Tanzaï, Grigri, Angola, Misapouf, et autres sublimes productions de ce siecle?

Ma derniere raison, et dans le fond la seule dont j'avois besoin, est tirée de mon objet même. Le but que je me propose dans le travail médité est de faire l'analyse des ouvrages nouveaux qui paroîtront, d'y joindre mon sentiment, et de communiquer l'un et l'autre au public. Or dans tout cela je ne vois pas la moindre né-

cessité d'être savant : juger sainement et impartialement, bien écrire, savoir sa langue ; ce sont là, ce me semble, toutes les connoissances nécessaires en pareil cas. Mais ces connoissances, qui est-ce qui se vante de les posséder mieux que moi et à un plus haut degré? A la vérité je ne saurois pas bien démontrer que cela soit réellement tout-à-fait comme je le dis; mais c'est justement à cause de cela que je le crois encore plus fort. On ne peut trop sentir soi-même ce qu'on veut persuader aux autres. Serois-je donc le premier qui, à force de se croire un fort habile homme, l'auroit aussi fait croire au public? et si je parviens à lui donner de moi une semblable opinion, qu'elle soit bien ou mal fondée, n'est-ce pas pour ce qui me regarde à-peu-près la même chose dans le cas dont il s'agit?

On ne peut nier que je ne sois très fondé à m'ériger en Aristarque, en juge souverain des ouvrages nouveaux, louant, blâmant, critiquant à ma fantaisie, sans que personne soit en droit de me taxer de témérité, sauf à tous et un chacun de se prévaloir contre moi du droit de représailles, que je leur

accorde de très grand cœur, desirant seulement qu'il leur prenne en gré de dire du mal de moi de la même maniere et dans le même sens que je m'avise d'en dire du bien.

C'est par une suite de ce principe d'équité que, n'étant point connu de ceux qui pourroient devenir mes adversaires, je déclare que toute critique ou observation personnelle sera pour toujours bannie de mon journal. Ce ne sont que des livres que je vais examiner; le mot d'auteur ne sera pour moi que l'esprit du livre même, il ne s'étendra point au-delà, et j'avertis positivement que je ne m'en servirai jamais dans un autre sens; de sorte que si, dans mes jours de mauvaise humeur, il m'arrive quelquefois de dire, Voilà un sot, un impertinent écrivain, c'est l'ouvrage seul qui sera taxé d'impertinence et de sottise, et je n'entends nullement que l'auteur en soit moins un génie du premier ordre, et peut-être même un digne académicien. Que sais-je, par exemple, si l'on ne s'avisera point de régaler mes feuilles des épithetes dont je viens de parler? Or on voit bien d'abord que je ne

cesserai pas pour cela d'être un homme de beaucoup de mérite.

Comme tout ce que j'ai dit jusqu'à présent paroîtroit un peu vague si je n'ajoutois rien pour exposer plus nettement mon projet et la maniere dont je me propose de l'exécuter, je vais prévenir mon lecteur sur certaines particularités de mon caractere qui le mettront au fait de ce qu'il peut s'attendre à trouver dans mes écrits.

Quand Boileau a dit de l'homme en général qu'il changeoit du blanc au noir, il a croqué mon portrait en deux mots en qualité d'individu : il l'eût rendu plus précis s'il y eût ajouté toutes les autres couleurs avec les nuances intermédiaires. Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même; c'est pourquoi il seroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété singuliere : elle est telle dans mon esprit qu'elle influe de temps à autre jusques sur mes sentimens. Quelquefois je suis un dur et féroce misanthrope; en d'autres momens j'entre en extase au milieu des charmes de la société et des délices de l'amour. Tantôt je suis austere et dévot, et pour le

bien de mon ame je fais tous mes efforts pour rendre durables ces saintes dispositions : je deviens bientôt un franc libertin ; et comme je m'occupe alors beaucoup plus de mes sens que de ma raison, je m'abstiens constamment d'écrire dans ces momens-là : c'est sur quoi il est bon que mes lecteurs soient suffisamment prévenus, de peur qu'ils ne s'attendent à trouver dans mes feuilles des choses que certainement ils n'y verront jamais. En un mot, un Protée, un caméléon, une femme, sont des êtres moins changeans que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute espérance de me connoître quelque jour à mon caractere ; car ils me trouveront toujours sous quelque forme particuliere qui ne sera la mienne que pendant ce moment-là : et ils ne peuvent pas même espérer de me reconnoître à ces changemens ; car, comme ils n'ont point de période fixe, ils se feront quelquefois d'un instant à l'autre, et d'autres fois je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'est cette irrégularité même qui fait le fond de ma constitution. Bien plus, le retour des mêmes

objets renouvelle ordinairement en moi des dispositions semblables à celles où je me suis trouvé la premiere fois que je les ai vus; c'est pourquoi je suis assez constamment de la même humeur avec les mêmes personnes : de sorte qu'à entendre séparément tous ceux qui me connoissent, rien ne paroîtroit moins varié que mon caractere; mais allez aux derniers éclaircissemens, l'un vous dira que je suis badin, l'autre grave, celui-ci me prendra pour un ignorant, l'autre pour un homme fort docte; en un mot autant de têtes, autant d'avis. Je me trouve si bizarrement disposé à cet égard, qu'étant un jour abordé par deux personnes à la fois, avec l'une desquelles j'avois accoutumé d'être gai jusqu'à la folie, et plus ténébreux qu'Héraclite avec l'autre, je me sentis si puissamment agité, que je fus contraint de les quitter brusquement, de peur que le contraste des passions opposées ne me fît tomber en syncope.

Avec tout cela, à force de m'examiner, je n'ai pas laissé que de démêler en moi certaines dispositions dominantes et cer-

tains retours presque périodiques, qui seroient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'observateur le plus attentif, en un mot qu'à moi-même : c'est à-peu-près ainsi que toutes les vicissitudes et les irrégularités de l'air n'empêchent pas que les marins et les habitans de la campagne n'y aient remarqué quelques circonstances annuelles et quelques phénomenes, qu'ils ont réduits en regle pour prédire à-peu-près le temps qu'il fera dans certaines saisons. Je suis sujet, par exemple, à deux dispositions principales, qui changent assez constamment de huit en huit jours, et que j'appelle mes ames hebdomadaires; par l'une je me trouve sagement fou, par l'autre follement sage : mais de telle maniere pourtant que la folie l'emportant sur la sagesse dans l'un et dans l'autre cas, elle a surtout manifestement le dessus dans la semaine où je m'appelle sage; car alors le fond de toutes les matieres que je traite, quelque raisonnable qu'il puisse être en soi, se trouve presque entièrement absorbé par les futilités et les extravagances dont j'ai toujours soin de l'habiller. Pour mon

ame folle, elle est bien plus sage que cela; car bien qu'elle tire toujours de son propre fonds le texte sur lequel elle argumente, elle met tant d'art, tant d'ordre et tant de force dans ses raisonnemens et dans ses preuves, qu'une folie ainsi déguisée ne diffère presque en rien de la sagesse. Sur ces idées, que je garantis justes ou à-peu-près, je trouve un petit problême à proposer à mes lecteurs, et je les prie de vouloir bien décider laquelle c'est de mes deux ames qui a dicté cette feuille.

Qu'on ne s'attende donc point à ne voir ici que de sages et graves dissertations : on y en verra sans doute, et où seroit la variété? Mais je ne garantis point du tout qu'au milieu de la plus profonde métaphysique il ne me prenne tout d'un coup une saillie extravagante, et qu'emboîtant mon lecteur dans l'Icosaëdre de Bergerac, je ne le transporte tout d'un coup dans la lune; tout comme, à propos de l'Arioste et de l'Hippogriffe, je pourrois fort bien lui citer Platon, Locke ou Mallebranche.

Au reste toutes matieres seront de ma compétence; j'étends ma jurisdiction in-

distinctement sur tout ce qui sortira de la presse : je m'arrogerai même, quand le cas y écherra, le droit de revision sur les jugemens de mes confreres ; et, non content de me soumettre toutes les imprimeries de France, je me propose aussi de faire de temps en temps de bonnes excursions hors du royaume, et de me rendre tributaires l'Italie, la Hollande, et même l'Angleterre, chacune à son tour, promettant foi de voyageur la véracité la plus exacte dans les actes que j'en rapporterai.

Quoique le lecteur se soucie sans doute assez peu des détails que je lui fais ici de moi et de mon caractere, j'ai résolu de ne pas lui en faire grace d'une seule ligne : c'est autant pour son profit que pour ma commodité que j'en agis ainsi. Après avoir commencé par me persifler moi-même, j'aurai tout le temps de persiffler les autres ; j'ouvrirai les yeux, j'écrirai ce que je vois, et l'on trouvera que je me suis assez bien acquitté de ma tâche.

Il me reste à faire excuse d'avance aux auteurs que je pourrois maltraiter à tort, et au public de tous les éloges injustes que

je pourrois donner aux ouvrages qu'on lui présente. Ce ne sera jamais volontairement que je commettrai de pareilles erreurs : je sais que l'impartialité dans un journaliste ne sert qu'à lui faire des ennemis de tous les auteurs, pour n'avoir pas dit, au gré de chacun d'eux, assez de bien de lui ni assez de mal de ses confreres ; c'est pour cela que je veux toujours rester inconnu. Ma grande folie est de vouloir ne consulter que la raison et ne dire que la vérité; de sorte que, suivant l'étendue de mes lumieres et la disposition de mon esprit, on pourra trouver en moi tantôt un critique plaisant et badin, tantôt un censeur sévere et bourru, non pas un satyrique amer ni un puérile adulateur. Les jugemens peuvent être faux, mais le juge ne sera jamais inique.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION,

Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros, et quels sont les héros à qui cette vertu a manqué?

Proposée en 1751 par l'académie de Corse.

AVERTISSEMENT.

Cette piece est très mauvaise, et je le sentis si bien après l'avoir écrite, que je ne daignai pas même l'envoyer. Il est aisé de faire moins mal sur le même sujet, mais non pas de faire bien : car il n'y a jamais de bonne réponse à faire à des questions frivoles. C'est toujours une leçon utile à tirer d'un mauvais écrit.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION,

Quelle est la vertu la plus nécessaire aux héros, et quels sont les héros à qui cette vertu a manqué?

Si je n'étois Alexandre, disoit ce conquérant, je voudrois être Diogene. Le philosophe eût-il dit, Si je n'étois ce que je suis, je voudrois être Alexandre? J'en doute: un conquérant consentiroit plutôt d'être un sage qu'un sage d'être un conquérant. Mais quel homme au monde ne consentiroit pas d'être un héros? On sent donc que l'héroïsme a des vertus à lui, qui ne dépendent point de la fortune, mais qui ont besoin d'elle pour se développer. Le héros est l'ouvrage de la nature, de la fortune, et de lui-même. Pour bien le définir

il faudroit assigner ce qu'il tient de chacun des trois.

Toutes les vertus appartiennent au sage. Le héros se dédommage de celles qui lui manquent par l'éclat de celles qu'il possede. Les vertus du premier sont tempérées, mais il est exempt de vices; si le second a des défauts, ils sont effacés par l'éclat de ses vertus. L'un, toujours vrai, n'a point de mauvaises qualités; l'autre, toujours grand, n'en a point de médiocres. Tous deux sont fermes et inébranlables, mais de différentes manieres et en différentes choses : l'un ne cede jamais que par raison, l'autre jamais que par générosité; les foiblesses sont aussi peu connues du sage que les lâchetés le sont peu du héros; et la violence n'a pas plus d'empire sur l'ame de celui-ci que les passions sur celle de l'autre.

Il y a donc plus de solidité dans le caractere du sage et plus d'éclat dans celui du héros; et la préférence se trouveroit décidée en faveur du premier en se contentant de les considérer ainsi en eux-mêmes. Mais si nous les envisageons par leur rapport avec l'intérêt de la société, de nouvelles

réflexions produiront bientôt d'autres jugemens, et rendront aux qualités héroïques cette prééminence qui leur est due et qui leur a été accordée dans tous les siecles, d'un commun consentement.

En effet le soin de sa propre félicité fait toute l'occupation du sage, et c'en est bien assez sans doute pour remplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai héros s'étendent plus loin; le bonheur des hommes est son objet, et c'est à ce sublime travail qu'il consacre la grande ame qu'il a reçue du ciel. Les philosophes, je l'avoue, prétendent enseigner aux hommes l'art d'être heureux; et comme s'ils devoient s'attendre à former des nations de sages, ils prêchent aux peuples une félicité chimérique qu'ils n'ont pas eux-mêmes, et dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idée ni le goût. Socrate vit et déplora les malheurs de sa patrie, mais c'est à Thrasybule qu'il étoit réservé de les finir; et Platon, après avoir perdu son éloquence, son honneur et son temps à la cour d'un tyran, fut contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer Syracuse du joug de la tyrannie. Le philo-

sophe peut donner à l'univers quelques instructions salutaires; mais ses leçons ne corrigeront jamais ni les grands qui les méprisent, ni le peuple qui ne les entend point. Les hommes ne se gouvernent pas ainsi par des vues abstraites; on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être, et il faut leur faire éprouver le bonheur pour le leur faire aimer : voilà l'occupation et les talens du héros; c'est souvent la force à la main qu'il se met en état de recevoir les bénédictions des hommes, qu'il contraint d'abord à porter le joug des lois pour les soumettre enfin à l'autorité de la raison.

L'héroïsme est donc de toutes les qualités de l'ame celle dont il importe le plus aux peuples que ceux qui les gouvernent soient revêtus. C'est la collection d'un grand nombre de vertus sublimes, rares dans leur assemblage, plus rares dans leur énergie, et d'autant plus rares encore que l'héroïsme qu'elles constituent, détaché de tout intérêt personnel, n'a pour objet que la félicité des autres et pour prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire légitime-

ment due aux grandes actions; je n'ai point parlé de la force de génie ni des autres qualités personnelles nécessaires au héros, et qui, sans être vertus, servent souvent plus qu'elles au succès des grandes entreprises.[1] Pour placer le vrai héros à son rang, je n'ai eu recours qu'à ce principe incontestable, que c'est entre les hommes celui qui se rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les sages appellent d'une décision fondée sur cette maxime.

Il est vrai, et je me hâte de l'avouer, qu'il se présente dans cette maniere d'envisager l'héroïsme une objection qui semble d'autant plus difficile à résoudre qu'elle est tirée du fond même du sujet.

Il ne faut point, disoient les anciens, deux soleils dans la nature, ni deux Césars sur la terre. En effet il en est de l'héroïsme comme de ces métaux recherchés dont le prix consiste dans leur rareté, et que leur abondance rendroit pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le monde, l'eût désolé s'il y eût trouvé un seul rival digne de lui. Telles circonstances peuvent rendre un hé-

ros nécessaire au salut du genre humain; mais, en quelque temps que ce soit, un peuple de héros en seroit infailliblement la ruine, et, semblable aux soldats de Cadmus, il se détruiroit bientôt lui-même.

Quoi donc! me dira-t-on, la multiplication des bienfaiteurs du genre humain peut-elle être dangereuse aux hommes, et peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous? Oui sans doute, répondrai-je, quand ils s'y prennent mal, ou qu'ils ne s'en occupent qu'en apparence. Ne nous dissimulons rien; la félicité publique est bien moins la fin des actions du héros qu'un moyen pour arriver à celle qu'il se propose, et cette fin est presque toujours personnelle. L'amour de la gloire a fait des biens et des maux innombrables : l'amour de la patrie est plus pur dans son principe et plus sûr dans ses effets; aussi le monde a-t-il été souvent surchargé de héros, mais les nations n'auront jamais assez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux et celui qui a des vertus : celles du héros ont rarement leur source dans la pureté de l'ame, et, semblables à ces dro-

gues salutaires, mais peu agissantes, qu'il faut animer par des sels âcres et corrosifs, on diroit qu'elles aient besoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

Il ne faut donc pas se représenter l'héroïsme sous l'idée d'une perfection morale qui ne lui convient nullement, mais comme un composé de bonnes et mauvaises qualités, salutaires ou nuisibles selon les circonstances, et combinées dans une telle proportion qu'il en résulte souvent plus de fortune et de gloire pour celui qui les possede, et quelquefois plus de bonheur pour les peuples, que d'une vertu plus parfaite.

De ces notions bien développées il s'ensuit qu'il peut y avoir bien des vertus contraires à l'héroïsme, d'autres qui lui soient indifférentes; que d'autres lui sont plus ou moins favorables selon leurs différens rapports avec le grand art de subjuguer les cœurs et d'enlever l'admiration des peuples; et qu'enfin, parmi ces dernieres, il doit y en avoir quelqu'une qui lui soit plus nécessaire, plus essentielle, plus indispensable, et qui le caractérise en quelque maniere.

C'est cette vertu spéciale et proprement héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches.

Rien n'est si décisif que l'ignorance, et le doute est aussi rare parmi le peuple que l'affirmation chez les vrais philosophes. Il y a long-temps que le préjugé vulgaire a prononcé sur la question que nous agitons aujourd'hui, et que la valeur guerriere passe chez la plupart des hommes pour la premiere vertu du héros. Osons appeler de ce jugement aveugle au tribunal de la raison, et que les préjugés, si souvent ses ennemis et ses vainqueurs, apprennent à lui céder à leur tour.

Ne nous refusons point à la premiere réflexion que ce sujet fournit, et convenons d'abord que les peuples ont bien inconsidérément accordé leur estime et leur encens à la vaillance martiale, ou que c'est en eux une conséquence bien odieuse de croire que ce soit par la destruction des hommes que les bienfaiteurs du genre humain annoncent leur caractere. Nous sommes à la fois bien mal-adroits et bien malheureux, si ce n'est qu'à force de nous désoler qu'on

peut exciter notre admiration. Faut-il donc croire que, si jamais les jours de bonheur et de paix renaissoient parmi nous, ils en banniroient l'héroïsme avec le cortege affreux des calamités publiques, et que les héros seroient tous relégués dans le temple de Janus, comme on enferme après la guerre de vieilles et inutiles armes dans nos arsenaux?

Je sais qu'entre les qualités qui doivent former le grand homme le courage est quelque chose; mais hors du combat la valeur n'est rien. Le brave ne fait ses preuves qu'aux jours de bataille; le vrai héros fait les siennes tous les jours, et ses vertus, pour se montrer quelquefois en pompe, n'en sont pas d'un usage moins fréquent sous un extérieur plus modeste.

Osons le dire; tant s'en faut que la valeur soit la premiere vertu du héros, qu'il est douteux même qu'on la doive compter au nombre des vertus. Comment pourroit-on honorer de ce titre une qualité sur laquelle tant de scélérats ont fondé leurs crimes? Non, jamais les Catilina ni les Cromwel n'eussent rendu leurs noms célebres,

jamais l'un n'eût tenté la ruine de sa patrie, ni l'autre asservi la sienne, si la plus inébranlable intrépidité n'eût fait le fond de leur caractere. Avec quelques vertus de plus, me direz-vous, ils eussent été des héros; dites plutôt qu'avec quelques crimes de moins ils eussent été des hommes.

Je ne passerai point ici en revue ces guerriers funestes, la terreur et le fléau du genre humain, ces hommes avides de sang et de conquêtes, dont on ne peut prononcer les noms sans frémir, des Marius, des Totila, des Tamerlan. Je ne me prévaudrai point de la juste horreur qu'ils ont inspirée aux nations. Et qu'est-il besoin de recourir à des monstres pour établir que la bravoure même la plus généreuse est plus suspecte dans son principe, plus journaliere dans ses exemples, plus funeste dans ses effets, qu'il n'appartient à la constance, à la solidité et aux avantages de la vertu? Combien d'actions mémorables ont été inspirées par la honte ou par la vanité! Combien d'exploits, exécutés à la face du soleil, sous les yeux des chefs et en présence de toute une armée, ont été démentis dans le silence et l'ob-

scurité de la nuit! Tel est brave au milieu de ses compagnons, qui ne seroit qu'un lâche abandonné à lui-même; tel a la tête d'un général, qui n'eut jamais le cœur d'un soldat; tel affronte sur une breche la mort et le fer de son ennemi, qui dans le secret de sa maison ne peut soutenir la vue du fer salutaire d'un chirurgien.

Un tel étoit brave un tel jour, disoient les Espagnols du temps de Charles-Quint, et ces gens-là se connoissoient en bravoure. En effet rien peut-être n'est si journalier que la valeur, et il y a bien peu de guerriers sinceres qui osassent répondre d'eux seulement pour vingt-quatre heures. Ajax épouvante Hector; Hector épouvante Ajax et fuit devant Achille. Antiochus le Grand fut brave la moitié de sa vie, et lâche l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du monde perdit le cœur et la tête à Pharsale. César lui-même fut ému à Dyrrachium, et eut peur à Munda; et le vainqueur de Brutus s'enfuit lâchement devant Octave, et abandonna la victoire et l'empire du monde à celui qui tenoit de lui l'un et l'autre. Croira-t-on que ce soit faute d'exem-

ples modernes que je n'en cite ici que d'anciens?

Qu'on ne nous dise donc plus que la palme héroïque n'appartient qu'à la valeur et aux talens militaires. Ce n'est point sur les exploits des grands hommes que leur réputation est mesurée. Cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire sur les vainqueurs. Qu'on recueille les suffrages, et qu'on me dise lequel est le plus grand d'Alexandre ou de Porus, de Pyrrhus ou de Fabrice, d'Antoine ou de Brutus; de François I dans les fers ou de Charles-Quint triomphant, de Valois vainqueur ou de Coligni vaincu.

Que dirons-nous de ces grands hommes qui, pour n'avoir point souillé leurs mains dans le sang, n'en sont que plus sûrement immortels? Que dirons-nous du législateur de Sparte, qui, après avoir goûté le plaisir de régner, eut le courage de rendre la couronne au légitime possesseur qui ne la lui demandoit pas? de ce doux et pacifique citoyen qui savoit venger ses injures non par la mort de l'offenseur, mais en le rendant honnête homme? Faudra-t-il démen-

tir l'oracle qui lui accorda presque les honneurs divins, et refuser l'héroïsme à celui qui a fait des héros de tous ses compatriotes? Que dirons-nous du législateur d'Athenes, qui sut garder sa liberté et sa vertu à la cour même des tyrans, et osa soutenir en face à un monarque opulent que la puissance et les richesses ne rendent point un homme heureux? Que dirons-nous du plus grand des Romains et du plus vertueux des hommes, de ce modele des citoyens auquel seul l'oppresseur de la patrie fit l'honneur de le haïr assez pour prendre la plume contre lui, même après sa mort? Ferons-nous cet affront à l'héroïsme d'en refuser le titre à Caton d'Utique? Et pourtant cet homme ne s'est point illustré dans les combats et n'a point rempli le monde du bruit de ses exploits. Je me trompe; il en a fait un, le plus difficile qui ait jamais été entrepris, et le seul qui ne sera point imité, quand d'un corps de gens de guerre il forma une société d'hommes sages, équitables et modestes.

On sait assez que le partage d'Auguste n'étoit pas la valeur. Ce n'est point aux rives

d'Actium ni dans les plaines de Philippes qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortalisé, mais bien dans Rome pacifique et rendue heureuse. L'univers soumis a moins fait pour la gloire et pour la sûreté de sa vie que l'équité de ses lois et le pardon de Cinna: tant les vertus sociales sont dans les héros mêmes préférables au courage! Le plus grand capitaine du monde meurt assassiné en plein sénat pour un peu de hauteur indiscrete, pour avoir voulu ajouter un vain titre à un pouvoir réel; et l'auteur odieux des proscriptions, effaçant ses forfaits à force de justice et de clémence, devient le pere de sa patrie qu'il avoit désolée, et meurt adoré des Romains qu'il avoit asservis.

Qui de nous osera ôter à tous ces grands hommes la couronne héroïque dont leurs têtes immortelles sont ornées? Qui l'osera refuser à ce guerrier philosophe et bienfaisant qui, d'une main accoutumée à manier les armes, écarte de votre sein les calamités d'une longue et funeste guerre, et fait briller au milieu de vous avec une magnificence royale les siences et les beaux-arts? O spectacle digne des temps héroïques! je vois les muses

muses dans tout leur éclat marcher d'un pas assuré parmi vos bataillons, Apollon et Mars se couronner réciproquement, et votre isle encore fumante des ravages de la foudre en braver désormais les éclats à l'abri de ces doubles lauriers. Décidez donc, citoyens illustres, lesquels ont mieux mérité la palme héroïque, des guerriers qui sont accourus à votre défense, ou des sages qui font tout pour votre bonheur; ou plutôt épargnez-vous un choix inutile, puisqu'à ce double titre vous n'aurez que les mêmes fronts à couronner.

Aux exemples qui se présentent en foule et qu'il ne m'est pas permis d'épuiser, ajoutons quelques réflexions qui confirment les inductions que j'en veux tirer ici. Assigner le premier rang à la valeur dans le caractere héroïque, ce seroit donner au bras qui exécute la préférence sur la tête qui projette. Cependant on trouve plus aisément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet sans en perdre le principal mérite ; mais exécuter le projet d'autrui, c'est rentrer volontairement

dans l'ordre subalterne qui ne convient point au héros.

Ainsi, quelle que soit la vertu qui le caractérise, elle doit annoncer le génie et en être inséparable. Les qualités héroïques ont bien leur germe dans le cœur, mais c'est dans la tête qu'elles se développent et prennent de la solidité. L'ame la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien, si l'esprit et la raison ne la guident, et toutes les vertus s'alterent sans le concours de la sagesse. La fermeté dégénere aisément en opiniâtreté, la douceur en foiblesse, le zele en fanatisme, la valeur en férocité. Souvent une grande entreprise mal concertée fait plus de tort à celui qui la manque qu'un succès mérité ne lui eût fait d'honneur: car le mépris est ordinairement plus fort que l'estime; il semble même que, pour établir une réputation éclatante, les talens suppléent bien plus aisément aux vertus que les vertus aux talens. Le soldat du Nord, avec un génie étroit et un courage sans bornes, perdit sans retour, dès le milieu de sa carriere, une gloire acquise par des prodiges

de valeur et de genérosité; et il est encore douteux dans l'opinion publique si le meurtrier de Charles Stuard n'est point, avec tous ses forfaits, un des plus grands hommes qui aient jamais existé.

La bravoure ne constitue point un caractere, et c'est au contraire du caractere de celui qui la possede qu'elle tire sa forme particuliere. Elle est vertu dans une ame vertueuse, et vice dans un méchant. Le chevalier Bayard étoit brave ; Cartouche l'étoit aussi : mais croira-t-on jamais qu'ils le fussent de la même maniere ? La valeur est susceptible de toutes les formes ; elle est généreuse ou brutale, stupide ou éclairée, furieuse ou tranquille, selon l'ame qui la possede : selon les circonstances, elle est l'épée du vice ou le bouclier de la vertu ; et, puisqu'elle n'annonce nécessairement ni la grandeur de l'ame ni celle de l'esprit, elle n'est point la vertu la plus nécessaire au héros. Pardonnez-le moi, peuple vaillant et infortuné qui avez si long-temps rempli l'Europe du bruit de vos exploits et de vos malheurs ! non, ce n'est point à la bravoure de ceux de vos concitoyens qui ont versé leur

sang pour leur pays que j'accorderai la couronne héroïque, mais à leur ardent amour pour la patrie et à leur constance invincible dans l'adversité. Pour être des héros, avec de tels sentimens ils auroient même pu se passer d'être braves.

J'ai attaqué une opinion dangereuse et trop répandue; je n'ai pas les mêmes raisons pour suivre dans tous ses détails la méthode des exclusions. Toutes les vertus naissent des différens rapports que la société a établis entre les hommes. Or le nombre de ces rapports est presque infini. Quelle tâche seroit-ce donc d'entreprendre de les parcourir! Elle seroit immense, puisqu'il y a parmi les hommes autant de vertus possibles que de vices réels; elle seroit superflue, puisque dans le nombre des grandes et difficiles vertus dont le héros a besoin pour bien commander, on ne sauroit comprendre comme nécessaires le grand nombre de vertus plus difficiles encore dont la multitude a besoin pour obéir. Tel a brillé dans le premier rang, qui, né dans le dernier, fût mort obscur sans s'être fait remarquer. Je ne sais ce qui fût arrivé d'Epictete placé sur le trône du

monde; mais je sais qu'à la place d'Epitecte César lui-même n'eût jamais été qu'un chétif esclave.

Bornons-nous donc, pour abréger, aux divisions établies par les philosophes, et contentons-nous de parcourir les quatre principales vertus auxquelles ils rapportent toutes les autres, biens sûrs que ce n'est pas dans des qualités accessoires, obscures et subalternes, que l'on doit chercher la base de l'héroïsme.

Mais dirons-nous que la justice soit cette base, tandis que c'est sur l'injustice même que la plupart des grands hommes ont fondé le monument de leur gloire? Les uns, enivrés d'amour pour la patrie, n'ont rien trouvé d'illégitime pour la servir, et n'ont point hésité d'employer pour son avantage des moyens odieux que leurs généreuses ames n'eussent jamais pu se résoudre à employer pour le leur; d'autres dévorés d'ambition n'ont travaillé qu'à mettre leur pays dans les fers; l'ardeur de la vengeance en a porté d'autres à le trahir. Les uns ont été d'avides conquérans, d'autres d'adroits usurpateurs, d'autres même n'ont pas eu honte

de se rendre les ministres de la tyrannie d'autrui. Les uns ont méprisé leur devoir, les autres se sont joués de leur foi. Quelques uns ont été injustes par système, d'autres par foiblesse, la plupart par ambition : tous sont allés à l'immortalité.

La justice n'est donc pas la vertu qui caractérise le héros. On ne dira pas mieux que ce soit la tempérance ou la modération, puisque c'est pour avoir manqué de cette derniere vertu que les hommes les plus célebres se sont rendus immortels, et que le vice opposé à l'autre n'a empêché nul d'entre eux de le devenir ; pas même Alexandre, que ce vice affreux couvrit du sang de son ami ; pas même César, à qui toutes les dissolutions de sa vie n'ôterent pas un seul autel après sa mort.

La prudence est plutôt une qualité de l'esprit qu'une vertu de l'ame. Mais, de quelque maniere qu'on l'envisage, on lui trouve toujours plus de solidité que d'éclat, et elle sert plutôt à faire valoir les autres vertus qu'à briller par elle-même. La prudence, dit Montagne, si tendre et circonspecte, est mortelle ennemie des hautes

exécutions, et de tout acte véritablement héroïque : si elle prévient les grandes fautes, elle nuit aussi aux grandes entreprises ; car il en est peu où il ne faille toujours donner au hasard beaucoup plus qu'il ne convient à l'homme sage. D'ailleurs le caractere de l'héroïsme est de porter au plus haut degré les vertus qui lui sont propres. Or rien n'approche tant de la pusillanimité qu'une prudence excessive, et l'on ne s'éleve gueres au-dessus de l'homme, qu'en foulant quelquefois aux pieds la raison humaine. La prudence n'est donc point encore la vertu caractéristique du héros.

La tempérance l'est encore moins, elle à qui l'héroïsme même, qui n'est qu'une intempérance de gloire, semble donner l'exclusion. Où sont les héros que des excès de quelque espece n'ont point avilis ? Alexandre, dit-on, fut chaste; mais fut-il sobre ? Cet émule du premier vainqueur de l'Inde n'imita-t-il pas ses dissolutions ? ne les réunit-il pas, quand à la suite d'une courtisane il brûla le palais de Persépolis ? Ah ! que n'avoit-il une maîtresse ! Dans sa funeste crapule il n'eût point tué son ami. César fut

sobre; mais fut-il chaste, lui qui fit connoître à Rome des prostitutions inouies et changeoit de sexe à son gré? Alcibiade eut toutes les sortes d'intempérances, et n'en fut pas moins un des grands hommes de la Grece. Le vieux Caton lui-même aima l'argent et le vin. Il eut des vices ignobles, et fut l'admiration des Romains. Or ce peuple se connoissoit en gloire.

L'homme vertueux est juste, prudent, modéré, sans être pour cela un héros; et trop fréquemment le héros n'est rien de tout cela. Ne craignons point d'en convenir; c'est souvent au mépris même de ces vertus que l'héroïsme a dû son éclat. Que deviennent César, Alexandre, Pyrrhus, Annibal, envisagés de ce côté? Avec quelques vices de moins peut-être eussent-ils été moins célebres, car la gloire est le prix de l'héroïsme; mais il en faut un autre pour la vertu.

S'il falloit distribuer les vertus à ceux à qui elles conviennent le mieux, j'assignerois à l'homme d'état la prudence, au citoyen la justice, au philosophe la modération; pour la force de l'ame, je la don-

nerois au héros, et il n'auroit pas à se plaindre de son partage.

En effet la force est le vrai fondement de l'héroïsme; elle est la source ou le supplément des vertus qui le composent, et c'est elle qui le rend propre aux grandes choses. Rassemblez à plaisir les qualités qui peuvent concourir à former le grand homme; si vous n'y joignez la force pour les animer, elles tombent toutes en langueur et l'héroïsme s'évanouit. Au contraire la seule force de l'ame donne nécessairement un grand nombre de vertus héroïques à celui qui en est doué, et supplée à toutes les autres.

Comme on peut faire des actions de vertu sans être vertueux, on peut faire de grandes actions sans avoir droit à l'héroïsme. Le héros ne fait pas toujours de grandes actions; mais il est toujours prêt à en faire au besoin, et se montre grand dans toutes les circonstances de sa vie : voilà ce qui le distingue de l'homme vulgaire. Un infirme peut prendre la bêche et labourer quelques momens la terre; mais il s'épuise et se lasse bientôt. Un robuste laboureur

ne supporte pas de grands travaux sans cesse; mais il le pourroit sans s'incommoder, et c'est à sa force corporelle qu'il doit ce pouvoir. La force de l'ame est la même chose; elle consiste à pouvoir toujours agir fortement.

Les hommes sont plus aveugles que méchans, et il y a plus de foiblesse que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-mêmes avant que de tromper les autres, et nos fautes ne viennent que de nos erreurs; nous n'en commettons guere que parceque nous nous laissons gagner à de petits intérêts présens qui nous font oublier les choses plus importantes et plus éloignées. De là toutes les petitesses qui caractérisent le vulgaire, inconstance, légèreté, caprice, fourberie, fanatisme, cruauté; vices qui tous ont leur source dans la foiblesse de l'ame. Au contraire tout est grand et généreux dans une ame forte, parcequ'elle sait discerner le beau du spécieux, la réalité de l'apparence, et se fixer à son objet avec cette fermeté qui écarte les illusions et surmonte les plus grands obstacles.

C'est ainsi qu'un jugement incertain et un cœur facile à séduire rendent les hommes foibles et petits. Pour être grand il ne faut que se rendre maître de soi. C'est au dedans de nous-mêmes que sont nos plus redoutables ennemis; et quiconque aura su les combattre et les vaincre, aura plus fait pour la gloire, au jugement des sages, que s'il eût conquis l'univers.

Voilà ce que produit la force de l'ame; c'est ainsi qu'elle peut éclairer l'esprit, étendre le génie, et donner de l'énergie et de la vigueur à toutes les autres vertus: elle peut même suppléer à celles qui nous manquent; car celui qui ne seroit ni courageux, ni juste, ni sage, ni modéré par inclination, le sera pourtant par raison, sitôt qu'ayant surmonté ses passions et vaincu ses préjugés, il sentira combien il lui est avantageux de l'être, sitôt qu'il sera convaincu qu'il ne peut faire son bonheur qu'en travaillant à celui des autres. La force est donc la vertu qui caractérise l'héroïsme, et elle l'est encore par un autre argument sans réplique que je tire des réflexions d'un grand homme: Les autres vertus, dit Bacon,

nous délivrent de la domination des vices ; la seule force nous garantit de celle de la fortune. En effet quelles sont les vertus qui n'ont pas besoin de certaines circonstances pour les mettre en œuvre ? De quoi sert la justice avec les tyrans, la prudence avec les insensés, la tempérance dans la misere ? Mais tous les évènemens honorent l'homme fort, le bonheur et l'adversité servent également à sa gloire, et il ne regne pas moins dans les fers que sur le trône. Le martyre de Regulus à Carthage, le festin de Caton rejeté du consulat, le sang froid d'Epictete estropié par son maître, ne sont pas moins illustres que les triomphes d'Alexandre et de César ; et si Socrate étoit mort dans son lit, on douteroit peut-être aujourd'hui s'il fut rien de plus qu'un adroit sophiste.

Après avoir déterminé la vertu la plus propre au héros, je devrois parler encore de ceux qui sont parvenus à l'héroïsme sans la posséder. Mais comment y seroient-ils parvenus sans la partie qui seule constitue le vrai héros et qui lui est essentielle ? Je n'ai rien à dire là-dessus, et c'est le triomphe

de ma cause. Parmi les hommes célebres dont les noms sont inscrits au temple de la gloire, les uns ont manqué de sagesse, les autres de modération; il y en a eu de cruels, d'injustes, d'imprudens, de perfides; tous ont eu des foiblesses; nul d'entre eux n'a été un homme foible: en un mot toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands hommes; mais, sans la force de l'ame, il n'y eut jamais de héros.

ORAISON FUNEBRE

DE S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

Premier prince du sang de France.

On est étonné de voir un ouvrage de ce genre sortir de la plume de Rousseau : il eut la complaisance de faire cette Oraison funebre pour un abbé *d'Arty* avec lequel il étoit lié, et qui devoit la prononcer. C'est ainsi qu'en usoient ces messieurs : ils empruntoient l'esprit d'autrui pour se faire une petite réputation afin de devenir évêques ; et, quand ils étoient évêques, ils l'empruntoient encore pour soutenir cette réputation et faire des mandemens contre les philosophes. Nous connoissons un homme de lettres assurément très libre de tous préjugés, qui, à lui seul, a fait plus de sermons, de panégyriques, d'oraisons funebres, de mandemens contre les philosophes, et d'instructions pastorales, que n'en auroient pu faire vingt évêques. *Ma foi*, dit-il, *cela se payoit bien*. (G. B.)

ORAISON

ORAISON FUNEBRE

DE S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

Premier prince du sang de France.

Modicùm plora supra mortuum, quoniam requievit.

Pleurez modérément celui que vous avez perdu, car il est en paix. Eccli. c. 22, v. 11.

MESSIEURS,

Les écrivains profanes nous disent qu'un puissant roi, considérant avec orgueil la superbe et nombreuse armée qu'il commandoit, versa pourtant des pleurs, en songeant que, dans peu d'années, de tant de

milliers d'hommes, il n'en resteroit pas un seul en vie. Il avoit raison de s'affliger, sans doute ; la mort pour un païen ne pouvoit être qu'un sujet de larmes.

Le spectacle funebre qui frappe mes yeux, et l'assemblée qui m'écoute, m'arrache aujourd'hui la même réflexion, mais avec des motifs de consolation capables d'en tempérer l'amertume et de la rendre utile au chrétien. Oui, messieurs, si nos ames étoient assez pures pour subjuguer les affections terrestres et pour s'élever par la contemplation jusqu'au séjour des bienheureux, nous nous acquitterions sans douleur et sans larmes du triste devoir qui nous assemble; nous nous dirions à nous-mêmes dans une sainte joie, Celui qui a tout fait pour le ciel est en possession de la récompense qui lui étoit due; et la mort du grand prince que nous pleurons ne seroit à nos yeux que le triomphe du juste.

Mais, foibles chrétiens, encore attachés à la terre, que nous sommes loin de ce degré de perfection nécessaire pour juger sans passion des choses véritablement desirables! Eh ! comment oserions-nous décider de ce

qui peut être avantageux aux autres, nous qui ne savons pas seulement ce qui nous est bon à nous-mêmes? Comment pourrions-nous nous réjouir avec les saints d'un bonheur dont nous sentons si peu le prix? Ne cherchons point à étouffer notre juste douleur. A Dieu ne plaise qu'une coupable insensibilité nous donne une constance que nous ne devons tenir que de la religion!

La France vient de perdre le premier prince du sang de ses rois : les pauvres ont perdu leur pere, les savans leur protecteur, tous les chrétiens leur modele. Notre perte est assez grande pour nous avoir acquis le droit de pleurer au moins sur nous-mêmes. Mais pleurons avec modération et comme il convient à des chrétiens : ne songeons pas tellement à nos pertes que nous oubliions le prix inestimable qu'elles ont acquis au grand prince que nous regrettons. Bénissons le saint nom de Dieu et des dons qu'il nous a faits et de ceux qu'il nous a repris. Si le tableau que je dois exposer à vos yeux vous offre de justes sujets de douleur dans la mort de TRÈS HAUT, TRÈS PUISSANT ET TRÈS EXCELLENT PRINCE, LOUIS DUC D'ORLÉANS, PREMIER

PRINCE DU SANG DE FRANCE, vous y trouverez aussi de grands motifs de consolation dans l'espérance légitime de son éternelle félicité. L'humanité, notre intérêt, nous permettent de nous affliger de ne l'avoir plus; mais la sainteté de sa vie et la religion nous consolent pour lui, car il est en paix. *Modicùm plora supra mortuum, quoniam requievit.*

PREMIERE PARTIE.

Dans l'hommage que je viens rendre aujourd'hui à la mémoire de monseigneur le duc d'Orléans, il me sera plus aisé de trouver des louanges qui lui soient dues, que de retrancher de ce nombre toutes celles dont sa vertu n'a pas besoin pour paroître avec tout son éclat. Telles sont celles qui ont pour objet les droits de la naissance; droits dont ceux qu'on nomme grands sont ordinairement si jaloux, et qui ne décelent que trop souvent leur petitesse par leur attention même à les faire valoir. Il naquit du plus illustre sang du monde, à côté du premier trône de l'univers, et d'un prince

qui en a été l'appui. Ces avantages sont grands, sans doute; il les a comptés pour rien. Que la modestie de ce grand prince regne jusques dans son éloge; et comme il ne s'est souvenu de son rang que pour en étudier les devoirs, ne nous en souvenons nous-mêmes que pour voir comment il les a remplis.

Il le faut avouer, messieurs, si ces devoirs consistent dans l'affectation d'une vaine pompe, souvent plus propre à révolter les cœurs qu'à éblouir les yeux; dans l'éclat d'un luxe effréné qui substitue les marques de la richesse à celles de la grandeur; dans l'exercice impérieux d'une autorité dont la rigueur montre communément plus d'orgueil que de justice : si ce sont là, dis-je, les devoirs des princes; j'en conviens avec plaisir, il ne les a point remplis.

Mais si la véritable grandeur consiste dans l'exercice des vertus bienfaisantes, à l'exemple de celle de Dieu qui ne se manifeste que par les biens qu'il répand sur nous; si le premier devoir des princes est de travailler au bonheur des hommes; s'ils ne sont élevés au-dessus d'eux que pour être attentifs

à prévenir leurs besoins ; s'il ne leur est permis d'user de l'autorité que le ciel leur donne, que pour les forcer d'être sages et heureux ; si l'invincible penchant du peuple à admirer et imiter la conduite de ses maîtres n'est pour eux qu'un moyen, c'est-à-dire, un devoir de plus pour le porter à bien faire par leur exemple, toujours plus fort que leurs lois ; enfin s'il est vrai que leur vertu doit être proportionnée à leur élévation : grands de la terre, venez apprendre cette science rare, sublime, et si peu connue de vous, de bien user de votre pouvoir et de vos richesses, d'acquérir des grandeurs qui vous appartiennent, et que vous puissiez emporter avec vous en quittant toutes les autres.

Le premier devoir de l'homme est d'étudier ses devoirs, et cette connoissance est facile à acquérir dans les conditions privées. La voix de la raison et le cri de la conscience s'y font entendre sans obstacle ; et si le tumulte des passions nous empêche quelquefois d'écouter ces conseillers importuns, la crainte des lois nous rend justes, notre impuissance nous rend modérés ; en un mot,

tout ce qui nous environne nous avertit de nos fautes, les prévient, nous en corrige, ou nous en punit.

Les princes n'ont pas sur ce point les mêmes avantages. Leurs devoirs sont beaucoup plus grands, et les moyens de s'en instruire beaucoup plus difficiles. Malheureux dans leur élévation, tout semble concourir à écarter la lumiere de leurs yeux et la vertu de leurs cœurs. Le vil et dangereux cortege des flatteurs les assiege dès leur plus tendre jeunesse; leurs faux amis, intéressés à nourrir leur ignorance, mettent tous leur soins à les empêcher de rien voir par leurs yeux. Des passions que rien ne contraint, un orgueil que rien ne mortifie, leur inspirent les plus monstrueux préjugés, et les jettent dans un aveuglement funeste que tout ce qui les approche ne fait qu'augmenter : car, pour être puissant sur eux, on n'épargne rien pour les rendre foibles, et la vertu du maître sera toujours l'effroi des courtisans.

C'est ainsi que les fautes des princes viennent de leur aveuglement plus souvent encore que de leur mauvaise volonté; ce qui ne rend pas ces fautes moins criminelles, et ne

les rend que plus irréparables. Pénétré dès son enfance de cette grande vérité, le duc d'Orléans travailla de bonne heure à écarter le voile que son rang mettoit au devant de ses yeux. La premiere chose qu'on lui avoit apprise, c'est qu'il étoit un grand prince. Ses propres réflexions lui apprirent encore qu'il étoit un homme, sujet à toutes les foiblesses de l'humanité; que dans le rang qu'il occupoit il avoit de grands devoirs à remplir et de grandes erreurs à craindre. Il comprit que ces premieres connoissances lui imposoient l'obligation d'en acquérir beaucoup d'autres. Il se livra avec ardeur à l'étude, et il travailla à se faire dans les bons auteurs, et sur-tout dans nos livres sacrés, des amis fideles et des conseillers sinceres, qui, sans songer sans cesse à leur intérêt, lui parlassent quelquefois pour le sien. Le succès fut tel qu'on pouvoit l'attendre de ses dispositions. Il cultiva toutes les sciences, il apprit toutes les langues; et l'Europe vit avec étonnement un prince, tout jeune encore, sachant par soi-même, et ayant des connoissances à lui.

Telles furent les premieres sources des

vertus dont il orna et édifia le monde. A peine fut-il livré à lui-même qu'il les mit toutes en pratique. Uni par les nœuds sacrés à une épouse chérie et digne de l'être, il fit voir par sa douceur, par ses égards, et par sa tendresse pour elle, que la véritable piété n'endurcit point les cœurs, n'ôte rien à l'agrément d'une honnête société, et ne fait qu'ajouter plus de charme et de fidélité à l'affection conjugale. La mort lui enleva cette vertueuse épouse à la fleur de son âge; et s'il témoigna par sa douleur combien elle lui avoit été chere, il montra par sa constance que celui qui n'abuse point du bonheur ne se laisse point non plus abattre par l'adversité. Cette perte lui apprit à connoître l'instabilité des choses humaines, et l'avantage qu'on trouve à réunir toutes ses affections dans celui qui ne meurt point. C'est dans ces circonstances qu'il se choisit une pieuse solitude pour s'y livrer avec plus de tranquillité à son juste regrêt et à ses méditations chrétiennes; et s'il ne quitta pas absolument la cour et le monde où son devoir le retenoit encore, il fit du moins assez connoître que le seul commerce qui pouvoit dé-

sormais lui être agréable, étoit celui qu'il vouloit avoir avec Dieu.

L'éducation de son fils étoit le principal motif qui l'arrachoit à sa retraite : il n'épargna rien pour bien remplir ce devoir important. Le succès me dispense de m'étendre sur ce qu'il fit à cet égard, et il nous seroit d'autant moins permis de l'oublier que nous jouissons aujourd'hui du fruit de ses soins.

S'il fut bon pere et bon mari, il ne fut pas moins fidele sujet et zélé citoyen. Passionné pour la gloire du roi, c'est-à-dire, pour la prospérité de l'état, on sait de quel zele il étoit animé par tout où il la croyoit intéressée ; on sait qu'aucune considération ne put jamais lui faire dissimuler son sentiment, dès qu'il étoit question du bien public : exemple rare et peut-être unique à la cour, où ces mots de bien public et de service du prince ne signifient guere dans la bouche de ceux qui les emploient qu'intérêt personnel, jalousie et avidité.

Appelé dans les conseils, je ne dirai point par son rang, mais plus honorablement encore par l'estime et la confiance d'un roi qui n'en accorde qu'au mérite ; c'est là qu'il fai-

soit briller également et ses talens et ses vertus; c'est là que la droiture de son ame, la sagesse de ses avis, et la force de son éloquence, consacrées au service de la patrie, ont ramené plus d'une fois toutes les opinions à la sienne; c'est là qu'il eût étonné, par la solidité de ses raisons, ces esprits plus subtils que judicieux qui ne peuvent comprendre que dans le gouvernement des états, être juste soit la suprême politique: c'est là, pour tout dire en un mot, que, secondant les vues bienfaisantes du monarque qui nous rend heureux, il concouroit à le rendre heureux lui-même en travaillant avec lui pour le bonheur de ses peuples.

Mais le respect m'arrête, et je sens qu'il ne m'est point permis de porter des regards indiscrets sur ces mysteres du cabinet où les destins de l'état sont en secret balancés au poids de l'équité et de la raison. Et pourquoi vouloir en apprendre plus qu'il n'est nécessaire? Je l'ai déja dit, pour honorer la mémoire d'un si grand homme, nous n'avons pas besoin de compter tous les devoirs qu'il a remplis ni toutes les vertus qu'il a possédées. Hâtons-nous d'arriver à ces deux

momens de sa vie, où, tout-à-fait retiré du monde, après avoir acquitté ce qu'il devoit à sa naissance et à son rang, il se livra tout entier dans sa solitude aux penchans de son cœur et aux vertus de son choix.

C'est alors qu'on le vit déployer cette ame bienfaisante dont l'amour de l'humanité fit le principal caractere, et qui ne chercha son bonheur que dans celui des autres; c'est alors que s'élevant à une gloire plus sublime, il commença de montrer aux hommes un spectacle plus rare et infiniment plus admirable que tous les chefs-d'œuvre des politiques et tous les triomphes des conquérans. Oui, messieurs, pardonnez-moi dans ce jour de tristesse cette affligeante remarque. L'histoire a consacré la mémoire d'une multitude de héros en tous genres, de grands capitaines, de grands ministres, et même de grands rois; mais nous ne saurions nous dissimuler que tous ces hommes illustres n'aient beaucoup plus travaillé pour leur gloire et pour leur avantage particulier que pour le bonheur du genre humain, et qu'ils n'aient sacrifié cent fois la paix et le repos des peuples au desir

d'étendre leur pouvoir ou d'immortaliser leurs noms. Ah! combien c'est un plus rare et plus précieux don du ciel qu'un prince véritablement bienfaisant dont le premier ou l'unique soin soit la félicité publique, dont la main secourable et l'exemple admiré fassent régner par-tout le bonheur et la vertu! Depuis tant de siecles un seul a mérité l'immortalité à ce titre; encore celui qui fut la gloire et l'amour du monde n'y a-t-il paru que comme une fleur qui brille au matin et périt avant le déclin du jour. Vous en regrettez un second, messieurs, qui sans posséder un trône n'en fut pas moins digne, ou qui plutôt, affranchi des obstacles insurmontables que le poids du diadême oppose sans cesse aux meilleures intentions, fit encore plus de bien, plus d'heureux, peut-être, du fond de sa retraite, que n'en fit Titus gouvernant l'univers. Il n'est pas difficile de décider lequel des deux mérite la préférence. Titus chrétien, Titus vertueux et bienfaisant dès sa premiere jeunesse, Titus ne perdant pas un seul jour, eût été égal au duc d'Orléans.

J'ai dit qu'il s'étoit retiré du monde; et

il est vrai qu'il avoit quitté ce monde frivole, brillant et corrompu, où la sagesse des saints passe pour folie, où la vertu est inconnue et méprisée, où l'orgueilleuse philosophie dont on s'y pique consiste en quelques maximes stériles, débitées d'un ton de hauteur, et dont la pratique rendroit criminel ou ridicule quiconque oseroit la tenter : mais il commença à se familiariser avec ce monde si nouveau pour ses pareils, si ignoré, si dédaigné de l'autre, où les membres de Jésus-Christ souffrans attirent l'indignation céleste sur les heureux du siecle, où la religion, la probité, trop négligées sans doute, sont du moins encore en honneur, et où il est encore permis d'être homme de bien sans craindre la raillerie et la haine de ses égaux.

Telle fut la nouvelle société qu'il rassembla autour de lui, pour répandre sur elle comme une rosée bienfaisante les trésors de sa charité. Chaque jour il donnoit dans sa retraite une audience et des soulagemens à tous les malheureux indifférément, réservant pour le Palais-royal des audiences plus solemnelles où le rang et

la naissance reprenoient leurs droits, où la noblesse retrouvoit un protecteur et un grand prince dans celui que les pauvres venoient d'appeler leur pere. Ce fut la tendresse même de son ame qui le força d'accoutumer ses yeux à l'affligeant spectacle des miseres humaines. Il ne craignoit point de voir les maux qu'il pouvoit soulager, et n'avoit point cette répugnance criminelle qui ne vient que d'un mauvais cœur, ni cette pitié barbare dont plusieurs osent se vanter, qui n'est qu'une cruauté déguisée et un prétexte odieux pour s'éloigner de ceux qui souffrent. Et comment se peut-il, mon Dieu, que ceux qui n'ont pas le courage d'envisager les plaies d'un pauvre aient celui de refuser l'aumône au malheureux qui en est couvert?

Entrerai-je dans le détail immense de tous les biens qu'il a répandus, de tous les heureux qu'il a faits, de tous les malheureux qu'il a soulagés, et de ces aveugles plus malheureux encore qu'il n'a pas dédaigné de rappeler de leurs égaremens par les mêmes motifs qui les y avoient plongés, afin qu'ayant une fois goûté le plaisir d'être

honnêtes gens, ils fissent désormais par amour pour la vertu ce qu'ils avoient commencé de faire par intérêt? Non, messieurs; le respect me retient et m'empêche de lever le voile qu'il a mis lui-même au devant de tant d'actions héroïques, et ma voix n'est pas digne de les célébrer.

O vous, chastes vierges de Jésus-Christ, vous, ses épouses régénérées, que la main secourable du duc d'Orléans a retirées ou garanties des dangers de l'opprobre et de la séduction, et à qui il a procuré de saints et inviolables asyles; vous, pieuses meres de famille, qu'il a unies d'un nœud sacré pour élever des enfans dans la crainte du Seigneur; vous, gens de lettres indigens, qu'il a mis en état de consacrer uniquement vos talens à la gloire de celui de qui vous les tenez; vous, guerriers blanchis sous les armes, à qui le soin de vos devoirs a fait oublier celui de votre fortune, que le poids des ans a forcés de recourir à lui et dont les fronts cicatrisés n'ont point eu à rougir de la honte de ses refus; élevez tous vos voix, pleurez votre bienfaiteur et votre pere. J'espere que du haut du ciel son ame pure sera

sensible à votre reconnoissance : qu'elle soit immortelle comme sa mémoire ; les bénédictions de vos cœurs sont le seul éloge digne de lui.

Ne nous le dissimulons point, messieurs, nous avons fait une perte irréparable. Sans parler ici des monarques, trop occupés du bien général pour pouvoir descendre dans des détails qui le leur feroient négliger, je sais que l'Europe ne manque pas de grands princes ; je crois qu'il est encore des ames vraiment bienfaisantes, encore plus d'esprits éclairés, qui sauroient dispenser sagement les bienfaits qu'ils devroient aimer à répandre. Toutes ces choses prises séparément peuvent se trouver : mais où les trouverons-nous réunies ? où chercherons-nous un homme qui, pouvant voir nos besoins par ses yeux et les soulager par ses mains, rassemble en lui seul la puissance et la volonté de bien faire avec les lumieres nécessaires pour bien faire toujours à propos ? Voilà les qualités réunies que nous admirions et que nous aimions sur-tout dans celui que nous venons de perdre ; et voilà le trop juste mo-

tif des pleurs que nous devons verser sur son tombeau.

SECONDE PARTIE.

Je le sens bien, messieurs; ce n'est point avec le tableau que je viens de vous offrir que je dois me flatter de calmer une douleur trop légitime; et l'image des vertus du grand prince dont nous honorons la mémoire ne peut être propre qu'à redoubler nos regrets. C'est pourtant en vous le peignant orné de vertus beaucoup plus sublimes que j'entreprends de modérer votre juste affliction. A Dieu ne plaise qu'une insensée présomption de mes forces soit le principe de cet espoir! Il est établi sur des fondemens plus raisonnables et plus solides: c'est de la piété de vos cœurs, c'est des maximes consolantes du christianisme, c'est des détails édifians qui me restent à vous faire, que je tire ma confiance. Religion sainte, refuge toujours sûr et toujours ouvert aux cœurs affligés, venez pénétrer les

nôtres de vos divines vérités ; faites-nous sentir tout le néant des choses humaines ; inspirez-nous le dédain que nous devons avoir pour cette vallée de larmes, pour cette courte vie qui n'est qu'un passage pour arriver à celle qui ne finit point; et remplissez nos ames de cette douce espérance, que le serviteur de Dieu qui a tant fait pour vous jouit en paix dans le séjour des bienheureux du prix de ses vertus et de ses travaux.

Que ces idées sont consolantes ! Qu'il est doux de penser qu'après avoir goûté dans cette vie le plaisir touchant de bien faire, nous en recevrons encore dans l'autre la récompense éternelle ! Il faut plus, il est vrai, que de bonnes actions pour y prétendre; et c'est cela même qui doit animer notre confiance. Le duc d'Orléans, avec les vertus dont j'ai parlé, n'eût encore été qu'un grand homme ; mais il reçut avec elles la foi qui les sanctifie, et rien ne lui manqua pour être un chrétien.

Cette foi puissante, qui n'est pourtant rien sans les œuvres, mais sans laquelle les œuvres ne sont rien, germa dans son cœur dès les premieres années, et, comme ce grain

de semence de l'évangile (1), elle y devint bientôt un grand arbre qui étendoit au loin ses rameaux bienfaisans. Ce n'étoit point cette foi stérile et glacée d'un esprit convaincu par la raison, à laquelle le cœur n'a point de part, et destituée également d'espérance et d'amour ; ce n'étoit point la foi morte de ces mauvais chrétiens qui vainement disent chaque jour, *Seigneur*, *Seigneur*, et n'entreront point dans le royaume des cieux : c'étoit cette foi pure et vive qui faisoit marcher les apôtres sur les eaux, et dont le Seigneur même a dit qu'un seul grain suffiroit pour ne rien trouver d'impossible. Elle étoit si ardente en son ame et si présente à sa mémoire, qu'il en faisoit régulièrement un acte au commencement de toutes ses actions ; ou plutôt sa vie entiere n'a été qu'un acte de foi continuel, puisqu'on tient d'un témoignage assuré qu'il n'a jamais eu un seul instant de doute sur les vérités et les mysteres de la religion catholique. Et comment donc avec tant de foi n'a-t-il point opéré de miracles ? Chrétiens, Dieu vous doit-il

(1) Luc, c. XIII, v. 19.

compte de ses graces, et savez-vous jusqu'où peut aller l'humilité d'un juste? Pourquoi demander des miracles? n'en a-t-il pas fait un plus grand et plus édifiant que de transporter des montagnes? Quel est donc ce miracle, me direz-vous? La sainteté de sa vie dans un rang aussi sublime et dans un siecle aussi corrompu.

Le duc d'Orléans croyoit; et c'est assez dire. On peut s'étonner qu'il se trouve des hommes capables d'offenser un Dieu qu'ils savent être mort pour eux: mais qui s'étonnera jamais qu'un chrétien ait été humble, juste, tempérant, humain, charitable, et qu'il ait accompli à la lettre les préceptes d'une religion si pure, si sainte, et dont il étoit si intimement persuadé? Ah! non sans doute, on ne remarquoit point entre ses maximes et sa conduite cette opposition monstrueuse qui déshonore nos mœurs ou notre raison; et l'on ne sauroit peut-être citer une seule de ses actions qui ne montre, avec la force de cette grande ame faite pour soumettre ses passions à l'empire de sa volonté, la force plus puissante de la grace faite pour

soumettre en toutes choses sa volonté à celle de son Dieu.

Toutes ses vertus ont porté cette divine empreinte du christianisme : c'est dire assez combien elles ont effacé l'éclat des vertus humaines, toujours si empressées à s'attirer cette vaine admiration qui est leur unique récompense, et qu'elles perdent pourtant encore comparées à celles du vrai chrétien. Les plus grands hommes de l'antiquité se seroient honorés de voir son nom inscrit à côté des leurs, et ils n'auroient pas même eu besoin de croire comme lui, pour admirer et respecter ces vertus héroïques qu'il consacroit ou sacrifioit toutes au triomphe de sa foi.

Il étoit humble, non de cette fausse et trompeuse humilité qui n'est qu'orgueil ou bassesse d'ame, mais d'une humilité pieuse et discrete, également convenable à un chrétien pécheur et à un grand prince qui, sans avilir son titre, sait humilier sa personne. Vous l'avez vu, messieurs, modeste dans son élévation et grand dans sa vie privée, simple comme l'un de nous, renoncer à la

pompe consacrée à son rang sans renoncer à sa dignité; vous l'avez vu, dédaignant cette grandeur apparente dont personne n'est si jaloux que ceux qui n'en ont point de réelle, ne garder des honneurs dus à sa naissance que ce qu'ils avoient pour lui de pénible, ou ce qu'il n'en pouvoit négliger sans s'offenser soi-même. Prosterné chaque jour au pied de la croix, la touchante image d'un Dieu souffrant, plus présente encore à son cœur qu'à ses yeux, ne lui laissoit point oublier que c'est en son seul amour que consistent les richesses, la gloire et la justice (1); et il n'ignoroit pas non plus, malgré tant de vains discours, que si celui qui sait soutenir les grandeurs en est digne, celui qui sait les mépriser est au-dessus d'elles. Hommes vulgaires, qu'un éclat frivole éblouit, même quand vous affectez de le dédaigner, lisez une fois dans vos ames, et apprenez à admirer ce que nul de vous n'est capable de faire.

Il étoit bienfaisant, je l'ai déja dit; et qui pourroit l'ignorer? Qu'il me soit permis d'y

(1) Prov. c. VIII, ℣. 18.

revenir encore ; je ne puis quitter un objet si doux. Un homme bienfaisant est l'honneur de l'humanité, la véritable image de Dieu, l'imitateur de la plus active de toutes ses vertus ; et l'on ne peut douter qu'il ne reçoive un jour le prix du bien qu'il aura fait, et même de celui qu'il aura voulu faire, ni que le pere des humains ne rejette avec indignation ces ames dures qui sont insensibles à la peine de leur frere et qui n'ont aucun plaisir à le soulager. Hélas ! cette vertu si digne de notre amour est peut-être bien plus rare encore qu'on ne pense. Je le dis avec douleur, si du nombre de ceux qui semblent y prétendre on écartoit tous ces esprits orgueilleux qui ne font du bien que pour avoir la réputation d'en faire, tous ces esprits foibles qui n'accordent des graces que parcequ'ils n'ont pas la force de les refuser, qu'il en resteroit peu de ces cœurs vraiment généreux dont la plus douce récompense pour le bien qu'ils font est le plaisir de l'avoir fait ! Le duc d'Orléans eût été à la tête de ce petit nombre. Il savoit répandre ses graces avec choix et proportion ; son cœur tendre et compatissant, mais

ferme et judicieux, eût même su les refuser à ceux qu'il n'en croyoit pas dignes, s'il ne se fût ressouvenu sans cesse que nous avons un trop grand besoin nous-mêmes de la miséricorde céleste pour être en droit de refuser la nôtre à personne.

Il étoit bienfaisant, ai-je dit. Ah! il étoit plus que cela, il étoit charitable. Et comment ne l'eût-il pas été? Comment avec une foi si vive n'eût-il pas aimé ce Dieu qui avoit tant fait pour lui? Comment la sainte ardeur dont il brûloit pour son Dieu ne lui eût-elle pas inspiré de l'amour pour tous les hommes que Jésus-Christ a rachetés de son sang, et pour les pauvres qu'il adopte? La gloire du Seigneur étoit son premier desir, le salut des ames son premier soin; secourir les malheureux n'étoit de sa part qu'une occasion de leur faire de plus grands biens en travaillant à leur sanctification. Il rougissoit de la négligence avec laquelle les dogmes sacrés de la morale sainte du christianisme étoient appris et enseignés. Il ne pouvoit voir sans douleur plusieurs de ceux qui se chargent du respectable soin d'instruire et d'édifier les fideles, se piquer de

savoir toutes choses, excepté la seule qui leur soit nécessaire, et préférer l'étude d'une orgueilleuse philosophie à celle des saintes lettres, qu'ils ne peuvent négliger sans se rendre coupables de leur propre ignorance et de la nôtre. Il n'a rien oublié pour procurer à l'église de plus grandes lumieres, et au peuple de meilleures instructions. Chacun sait avec quelle ardeur il montroit l'exemple, même sur ce point. Semblable à un enfant préféré, qui, pénétré d'une tendre reconnoissance, feuillette avec un plaisir mêlé de larmes le testament de son pere, il méditoit sans cesse nos livres sacrés : il y trouvoit sans cesse de nouveaux motifs de bénir leur divin auteur, et de s'attrister des liens terrestres qui le tenoient éloigné de lui. Il possédoit la sainte écriture mieux que personne au monde; il en savoit toutes les langues et en connoissoit tous les textes. Les commentaires qu'il a faits sur S. Paul et sur la Genese ne sont pas un témoignage moins certain de la justesse de sa critique et de la profondeur de son érudition, que de son zele pour la gloire de l'Esprit saint qui a dicté ces livres; et

la chaire de professeur en langue hébraïque qu'il a fondée en Sorbonne n'y sera pas moins un monument des lumieres qui lui en ont fait appercevoir le besoin, que de la munificence chrétienne qui l'a porté à y pourvoir.

Mais à quoi sert d'entrer ici dans tous ces détails? ne nous suffit-il pas de savoir qu'il avoit à ce haut degré une seule de ces vertus, pour être assurés qu'il les avoit toutes? Les vertus chrétiennes sont indivisibles comme le principe qui les produit. La foi, la charité, l'espérance, quand elles sont assez parfaites, s'excitent, se soutiennent mutuellement; tout devient facile aux grandes ames avec la volonté de tout faire pour plaire à Dieu, et les rigueurs mêmes de la pénitence n'ont presque plus rien de pénible pour ceux qui savent en sentir la nécessité et en considérer le prix. Entreprendrai-je, messieurs, de vous décrire les austérités qu'il exerçoit sur soi-même? N'effrayons pas à ce point la mollesse de notre siecle. Ne rebutons pas les ames pénitentes qui, avec beaucoup plus

d'offenses à réparer, sont incapables de supporter de si rudes travaux. Les siens étoient trop au-dessus des forces ordinaires pour oser les proposer pour modeles. Eh ! peu s'en faut, mon Dieu, que je n'aie à justifier leur excès devant ce monde efféminé si peu fait pour juger de la douceur de votre joug ! Combien de téméraires oseront lui reprocher d'avoir abrégé ses jours à force de mortifications et de jeûnes, qui ne rougissent point d'abréger les leurs dans les plus honteux excès ! Laissons-les au sein de leurs égaremens prononcer avec orgueil les maximes de leur prétendue sagesse : et cependant le jour viendra où chacun recevra le salaire de ses œuvres. Contentons-nous de dire ici que ce grand et vertueux prince mortifia sa chair comme S. Paul sans avoir à pleurer comme lui l'aveuglement de sa jeunesse. Il pécha, sans doute ; et quel homme en est exempt ? Aussi, quoique son cœur ne se fût point endurci ; quoiqu'il pût dire comme cet homme de l'évangile pour lequel Jésus conçut de l'affection, *O mon maître, j'ai*

observé toutes ces choses dès mon enfance (1); il n'ignoroit pas qu'il avoit pourtant des fautes à expier ou à prévenir; il n'ignoroit pas que, pour arriver au terme qu'il se proposoit, le chemin le plus sûr étoit le plus difficile, selon ce grand précepte du Seigneur, *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car je vous dis que plusieurs demanderont à entrer et ne l'obtiendront point* (2); il n'ignoroit pas enfin ces terribles paroles de l'écriture : *En vain échapperions-nous à la main des hommes; si nous ne faisons pénitence, nous tomberons dans celle de Dieu* (3).

Nous l'avons vu, dans ces derniers momens de sa vie où son corps exténué étoit prêt à laisser cette ame pure en liberté de se réunir à son créateur, refuser encore de modérer ces saintes rigueurs qu'il exerçoit sur sa chair : nous l'avons vu, jusqu'à la veille de son décès, et tout ce peuple en larmes l'a vu avec nous, se lever avec effort, et, se soutenant à peine, se traîner

---

(1) Marc, c. x, v. 20.
(2) Luc, c. XIII, v. 24.
(3) Eccli. c. II, v. 22.

chaque jour à l'église en prononçant ces paroles dont il sentoit avec joie approcher l'accomplissement : *Nous irons dans la maison du Seigneur* (1). Bien différent de cet empereur païen qui voulut mourir debout pour le frivole plaisir de prononcer une sentence, il voulut mourir debout pour rendre à son créateur jusqu'au dernier jour de sa vie cet hommage public qu'il n'avoit jamais négligé de lui rendre; il voulut mourir comme il avoit vécu en servant Dieu et édifiant les hommes.

Ne doutons point qu'une si sainte vie n'obtienne la récompense qui lui est due. Souffrons sans murmure que celui qui a tant aimé le bonheur des hommes voie enfin couronner le sien. Espérons que le desir de répandre sur nous des bienfaits, qui a été sur la terre l'objet de toutes ses actions, deviendra dans le ciel celui de toutes ses prieres. Enfin travaillons à nous sanctifier comme lui ; et faisons en sorte que ne pouvant plus nous être utile par ses bonnes œuvres, il le soit encore par son exemple.

(1) Psaume 121, v. 1.

En attendant qu'il partage sur nos autels les honneurs de son saint et glorieux ancêtre Louis IX ; en attendant que son nom soit inscrit dans les fastes sacrés de l'église, comme il est déja dans le livre de vie, invoquons pour lui la divine miséricorde : adressons aux saints en sa faveur les prieres que nous lui adresserons un jour à lui-même : demandons au Seigneur qu'il lui fasse part de sa gloire pour laquelle il a tant eu de zele, qu'il répande ses bénédictions sur toute la maison royale, dont ce vertueux prince soutint si dignement l'honneur, et que l'auguste nom de Bourbon soit grand à jamais et dans les cieux et sur la terre.

LE

LE LÉVITE

D'ÉPHRAÏM.

Ce petit ouvrage est une imitation des chapitres xix, xx et xxi du Livre des Juges.

(G. B.)



Le Lévite d'ephraim

Le Barbier Lainé in 1783. *C. F. Viguet Sculp. 1786.*

[illegible]

[illegible]

CHAP[illegible] I[illegible]

S[illegible]

[illegible]

LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colere de la vertu, viens animer ma voix; je dirai les crimes de Benjamin, et les vengeances d'Israël; je dirai des forfaits inouis, et des châtimens encore plus terribles. Mortels, respectez la beauté, les mœurs, l'hospitalité; soyez justes sans cruauté, miséricordieux sans foiblesse; et sachez pardonner au coupable, plutôt que de punir l'innocent.

O vous, hommes débonnaires, ennemis de toute inhumanité; vous qui, de peur d'envisager les crimes de vos freres, aimez mieux les laisser impunis, quel tableau viens-je offrir à vos yeux? Le corps d'une femme coupé par pieces; ses membres déchirés et palpitans envoyés aux douze tri-

bus; tout le peuple, saisi d'horreur, élevant jusqu'au ciel une clameur unanime, et s'écriant de concert : Non, jamais rien de pareil ne s'est fait en Israël, depuis le jour où nos peres sortirent d'Egypte jusqu'à ce jour! Peuple saint, rassemble-toi, prononce sur cet acte horrible, et décerne le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits celui qui détourne ses regards est un lâche, un déserteur de la justice : la véritable humanité les envisage, pour les connoître, pour les juger, pour les détester. Osons entrer dans ces détails, et remontons à la source des guerres civiles qui firent périr une des tribus, et coûterent tant de sang aux autres. Benjamin, triste enfant de douleur, qui donnas la mort à ta mere, c'est de ton sein qu'est sorti le crime qui t'a perdu, c'est ta race impie qui put le commettre, et qui devoit trop l'expier.

Dans les jours de liberté où nul ne régnoit sur le peuple du Seigneur, il fut un temps de licence où chacun, sans reconnoître ni magistrat ni juge, étoit seul son propre maître et faisoit tout ce qui lui sembloit bon. Israël, alors épars dans les champs, avoit peu de grandes villes, et la simplicité de ses

mœurs rendoit superflu l'empire des lois. Mais tous les cœurs n'étoient pas également purs, et les méchans trouvoient l'impunité du vice dans la sécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme et d'égalité qui restent dans l'oubli parceque nul n'y commande aux autres et qu'on n'y fait point de mal, un lévite des monts d'Ephraïm vit dans Bethléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit : Fille de Juda, tu n'es pas de ma tribu, tu n'as point de frere; tu es comme les filles de Salphaad, et je ne puis t'épouser selon la loi du Seigneur (*a*). Mais mon cœur est à toi; viens avec moi, vivons ensemble ; nous serons unis et libres ; tu feras mon bonheur et je ferai le tien. Le lévite étoit jeune et beau : la jeune fille sourit; ils s'unirent, puis il l'emmena dans ses montagnes.

Là, coulant une douce vie, si chere aux cœurs tendres et simples, il goûtoit dans sa retraite les charmes d'un amour partagé:

(*a*) Nombres, c. XXXVI, v. 8. Je sais que les enfans de Lévi pouvoient se marier dans toutes les tribus, mais non dans le cas supposé.

là, sur un sistre d'or fait pour chanter les louanges du Très-Haut, il chantoit souvent les charmes de sa jeune épouse. Combien de fois les côteaux du mont Hébal retentirent de ses aimables chansons ! Combien de fois il la mena sous l'ombrage, dans les vallons de Sichem, cueillir des roses champêtres et goûter le frais au bord des ruisseaux ! Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisoit ses délices, tantôt dans le feuillage des oliviers il tendoit aux oiseaux des pieges trompeurs, et lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baisoit en la flattant, puis l'enfermant dans son sein, elle tressailloit d'aise en la sentant se débattre et palpiter. Fille de Bethléem, lui disoit-il, pourquoi pleures-tu toujours ta famille et ton pays? Les enfans d'Ephraïm n'ont-ils point aussi des fêtes? les filles de la riante Sichem sont-elles sans graces et sans gaieté? les habitans de l'antique Atharot manquent-ils de force et d'adresse ? Viens voir leurs jeux et les embellir. Donne-moi des plaisirs, ô ma bien aimée ; en est-il pour moi d'autres que les tiens ?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du lévite, peut-être parcequ'il ne lui laissoit rien à desirer. Elle se dérobe et s'enfuit vers son pere, vers sa tendre mere, vers ses folâtres sœurs. Elle y croit retrouver les plaisirs innocens de son enfance, comme si elle y portoit le même âge et le même cœur.

Mais le lévite abandonné ne pouvoit oublier sa volage épouse. Tout lui rappeloit dans sa solitude les jours heureux qu'il avoit passés auprès d'elle ; leurs jeux, leurs plaisirs, leurs querelles, et leurs tendres raccommodemens. Soit que le soleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboé, soit qu'au soir un vent de mer vînt rafraîchir leurs roches brûlantes, il erroit en soupirant dans les lieux qu'avoit aimés l'infidele; et la nuit, seul dans sa couche nuptiale, il abreuvoit son chevet de ses pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret et le dépit, comme un enfant chassé du jeu par les autres feint n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre, puis enfin demande en pleurant d'y rentrer, le lévite, entraîné par son amour, prend sa monture, et, suivi de son serviteur avec deux ânes

d'Epha chargés de ses provisions et de dons pour les parens de la jeune fille, il retourne à Bethléem, pour se réconcilier avec elle et tâcher de la ramener.

La jeune femme l'appercevant de loin, tressaille, court au devant de lui, et l'accueillant avec caresses l'introduit dans la maison de son pere, lequel apprenant son arrivée, accourt aussi plein de joie, l'embrasse, le reçoit, lui, son serviteur, son équipage, et s'empresse à le bien traiter. Mais le lévite ayant le cœur serré ne pouvoit parler; néanmoins, ému par le bon accueil de la famille, il leva les yeux sur sa jeune épouse, et lui dit: Fille d'Israël, pourquoi me fuis-tu? Quel mal t'ai-je fat? La jeune fille se mit à pleurer en se couvrant le visage. Puis il dit au pere: Rendez-moi ma compagne; rendez-la moi pour l'amour d'elle: pourquoi vivroit-elle seule et délaissée? Quel autre que moi peut honorer comme sa femme celle que j'ai reçue vierge?

Le pere regarda sa fille, et la fille avoit le cœur attendri du retour de son mari. Le pere dit donc à son gendre: Mon fils, donnez-moi trois jours; passons ces trois jours dans la

joie, et le quatrieme jour vous et ma fille partirez en paix. Le lévite resta donc trois jours avec son beau-pere et toute sa famille, mangeant et buvant familièrement avec eux; et la nuit du quatrieme jour se levant avant le soleil, il voulut partir. Mais son beau-pere l'arrêtant par la main lui dit: Quoi! voulez-vous partir à jeun? Venez fortifier votre estomac, et puis vous partirez. Ils se mirent donc à table; et après avoir mangé et bu, le pere lui dit: Mon fils, je vous supplie de vous réjouir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois le lévite se levant vouloit partir; il croyoit ravir à l'amour le temps qu'il passoit loin de sa retraite, livré à d'autres qu'à sa bien-aimée. Mais le pere, ne pouvant se résoudre à s'en séparer, engagea sa fille d'obtenir encore cette journée; et la fille, caressant son mari, le fit rester jusqu'au lendemain.

Dès le matin, comme il étoit prêt à partir, il fut encore arrêté par son beau-pere, qui le força de se mettre à table en attendant le grand jour; et le temps s'écouloit sans qu'ils s'en apperçussent. Alors le jeune homme s'étant levé pour partir avec sa fem-

me et son serviteur, et ayant préparé toute chose : O, mon fils, lui dit le pere, vous voyez que le jour s'avance et que le soleil est sur son déclin : ne vous mettez pas si tard en route ; de grace, réjouissez mon cœur encore le reste de cette journée : demain dès le point du jour vous partirez sans retard. Et en disant ainsi, le bon vieillard étoit tout saisi, ses yeux paternels se remplissoient de larmes. Mais le lévite ne se rendit point et voulut partir à l'instant.

Que de regrets coûta cette séparation funeste ! Que de touchans adieux furent dits et recommencés ! Que de pleurs les sœurs de la jeune fille verserent sur son visage ! Combien de fois elles la reprirent tour-à-tour dans leurs bras ! Combien de fois sa mere éplorée, en la serrant derechef dans les siens, sentit les douleurs d'une nouvelle séparation ! Mais son pere en l'embrassant ne pleuroit pas : ses muettes étreintes étoient mornes et convulsives, des soupirs tranchans soulevoient sa poitrine. Hélas ! il sembloit prévoir l'horrible sort de l'infortunée. Oh ! s'il eût su qu'elle ne reverroit jamais l'aurore ! s'il eût su que ce jour étoit le der-

nier de ses jours!..... Ils partent enfin, suivis des tendres bénédictions de toute leur famille, et de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuse famille, qui, dans l'union la plus pure, coule au sein de l'amitié ses paisibles jours, et semble n'avoir qu'un cœur à tous ses membres! O innocence des mœurs, douceur d'ame, antique simplicité, que vous êtes aimables! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous? Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas respecté vos plaisirs?

CHANT SECOND.

Le jeune lévite suivoit sa route avec sa femme, son serviteur et son bagage, transporté de joie de ramener l'amie de son cœur, et inquiet du soleil et de la poussiere, comme une mere qui ramene son enfant chez la nourrice et craint pour lui les injures de l'air. Déja l'on découvroit la ville de Jébus à main droite, et ses murs, aussi vieux que les siecles, leur offroient un asyle aux approches de la nuit. Le serviteur dit donc à son maître : Vous voyez le jour prêt à finir : avant que les ténebres nous surprennent entrons dans la ville des Jébuséens; nous y chercherons un asyle, et demain, poursuivant notre voyage, nous pourrons arriver à Geba.

A Dieu ne plaise, dit le lévite, que je loge chez un peuple infidele et qu'un Cananéen donne le couvert au ministre du Seigneur! Non; mais allons jusques à Gabaa chercher l'hospitalité chez nos freres. Ils laisserent donc Jérusalem derriere eux:

ils arriverent après le coucher du soleil à la hauteur de Gabaa, qui est de la tribu de Benjamin. Ils se détournerent pour y passer la nuit; et y étant entrés, ils allerent s'asseoir dans la place publique. Mais nul ne leur offrit un asyle, et ils demeuroient à découvert.

Hommes de nos jours, ne calomniez pas les mœurs de vos peres. Ces premiers temps, il est vrai, n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie, de vils métaux n'y suffisoient pas à tout; mais l'homme avoit des entrailles qui faisoient le reste: l'hospitalité n'étoit pas à vendre, et l'on n'y trafiquoit pas des vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les seuls sans doute dont les cœurs de fer fussent endurcis; mais cette dureté n'étoit pas commune. Par-tout avec la patience on trouvoit des freres; le voyageur dépourvu de tout ne manquoit de rien.

Après avoir attendu long-temps inutilement, le lévite alloit détacher son bagage pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue, quand il apperçut un homme vieux, revenant sur le tard de ses

champs et de ses travaux rustiques. Cet homme étoit comme lui des monts d'Ephraïm, et il étoit venu s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard, élevant les yeux, vit un homme et une femme assise au milieu de la place, avec un serviteur, des bêtes de somme et du bagage. Alors s'approchant, il dit au lévite : Étranger, d'où êtes-vous et où allez-vous? Lequel lui répondit : Nous venons de Bethléem, ville de Juda : nous retournons dans notre demeure sur le penchant du mont d'Éphraïm, d'où nous étions venus ; et maintenant nous cherchions l'hospice du Seigneur, mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux, du pain, du vin, pour moi, pour votre servante et pour le garçon qui nous suit ; nous avons tout ce qui nous est nécessaire, il nous manque seulement le couvert. Le vieillard lui répondit : Paix vous soit, mon frere : vous ne resterez point dans la place ; si quelque chose vous manque, que le crime en soit sur moi. Ensuite il les mena dans sa maison, fit décharger leur

équipage, garnir le ratelier pour leurs bêtes; et ayant fait laver les pieds à ses hôtes, il leur fit un festin de patriarches, simple et sans faste, mais abondant.

Tandis qu'ils étoient à table avec leur hôte et sa fille (*a*), promise à un jeune homme du pays, et que, dans la gaieté d'un repas offert avec joie, ils se délassoient agréablement, les hommes de cette ville, enfans de Bélial, sans joug, sans frein, sans retenue, et bravant le ciel comme les Cyclopes du mont Etna, vinrent environner la maison, frappant rudement à la porte, et criant au vieillard d'un ton menaçant : Livre-nous ce jeune étranger que sans congé tu reçois dans nos murs; que sa beauté nous paie le prix de cet asyle, et qu'il expie ta témérité. Car ils avoient vu le lévite sur la place, et, par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits, n'avoient pas voulu le loger dans leurs maisons pour

---

(*a*) Dans l'usage antique les femmes de la maison ne se mettoient pas à table avec leurs hôtes quand c'étoient des hommes; mais lorsqu'il y avoit des femmes, elles s'y mettoient avec elles.

lui faire violence; mais ils avoient complоté de venir le surprendre au milieu de la nuit, et ayant su que le vieillard lui avoit donné retraite, ils accouroient sans justice et sans honte pour l'arracher de sa maison.

Le vieillard, entendant ces forcenés, se trouble, s'effraie, et dit au lévite : Nous sommes perdus : ces méchans ne sont pas des gens que la raison ramene et qui reviennent jamais de ce qu'ils ont résolu. Toutefois il sort au devant d'eux pour tâcher de les fléchir; il se prosterne, et levant au ciel ses mains pures de toute rapine, il leur dit : O mes freres! quels discours avez-vous prononcés! Ah! ne faites pas ce mal devant le Seigneur; n'outragez pas ainsi la nature, ne violez pas la sainte hospitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient point, et que, prêts à le maltraiter lui-même, ils alloient forcer la maison, le vieillard, au désespoir, prit à l'instant son parti, et faisant signe de la main pour se faire entendre au milieu du tumulte, il reprit d'une voix plus forte : Non, moi vivant un tel forfait ne déshonorera point mon hôte et ne souillera point ma maison ; mais écoutez,

écoutez, hommes cruels, les supplications d'un malheureux pere. J'ai une fille encore vierge, promise à l'un d'entre vous; je vais l'amener pour vous être immolée : mais seulement que vos mains sacrileges s'abstiennent de toucher au lévite du Seigneur. Alors, sans attendre leur réponse, il court chercher sa fille pour racheter son hôte aux dépens de son propre sang.

Mais le lévite, que jusqu'à cet instant la terreur rendoit immobile, se réveillant à ce déplorable aspect, prévient le généreux vieillard, s'élance au devant de lui, le force à rentrer avec sa fille, et prenant lui-même sa compagne bien aimée, sans lui dire un seul mot, sans lever les yeux sur elle, l'entraîne jusqu'à la porte, et la livre à ces maudits. Aussitôt ils entourent la jeune fille à demi morte, la saisissent, se l'arrachent sans pitié; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes glacées un troupeau de loups affamés surprend une foible génisse, se jette sur elle et la déchire au retour de l'abreuvoir. O misérables, qui détruisez votre espece par les plaisirs destinés à la reproduire, comment cette beauté mourante ne

glace-t-elle point vos féroces desirs? Voyez ses yeux déja fermés à la lumiere, ses traits effacés, son visage éteint; la pâleur de la mort a couvert ses joues, les violettes livides en ont chassé les roses; elle n'a plus de voix pour gémir, ses mains n'ont plus de force pour repousser vos outrages : hélas! elle est déja morte. Barbares, indignes du nom d'hommes, vos hurlemens ressemblent aux cris de l'horrible hyene, et comme elle vous dévorez les cadavres!

Les approches du jour qui rechasse les bêtes farouches dans leurs tanieres ayant dispersé ces brigands, l'infortunée use le reste de sa force à se traîner jusqu'au logis du vieillard : elle tombe à la porte la face contre terre et les bras étendus sur le seuil. Cependant, après avoir passé la nuit à remplir la maison de son hôte d'imprécations et de pleurs, le lévite prêt à sortir ouvre la porte, et trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel spectacle pour son cœur déchiré! Il éleve un cri plaintif vers le ciel vengeur du crime; puis adressant la parole à la jeune fille: Leve-toi, lui dit-il, fuyons la malédiction qui couvre cette terre : viens,

ô ma compagne ! je suis cause de ta perte, je serai ta consolation : périsse l'homme injuste et vil qui jamais te reprochera ta misere ! tu m'es plus respectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point. Il se trouble, son cœur saisi d'effroi commence à craindre de plus grands maux : il l'apelle derechef, il regarde, il la touche ; elle n'étoit plus. O fille trop aimable et trop aimée ! c'est donc pour cela que je t'ai tirée de la maison de ton pere ! voilà donc le sort que te préparoit mon amour ! Il acheva ces mots prêt à la suivre, et ne lui survéquit que pour la venger.

Dès cet instant, occupé du seul projet dont son ame étoit remplie, il fut sourd à tout autre sentiment ; l'amour, les regrets, la pitié, tout en lui se change en fureur. L'aspect même de ce corps, qui devroit le faire fondre en larmes, ne lui arrache plus ni plaintes ni pleurs : il le contemple d'un œil sec et sombre ; il n'y voit plus qu'un objet de rage et de désespoir. Aidé de son serviteur, il le charge sur sa monture et l'emporte dans sa maison. Là, sans hésiter, sans trembler, le barbare ose couper ce corps en

douze pieces; d'une main ferme et sûre il frappe sans crainte, il coupe la chair et les os, il sépare la tête et les membres, et après avoir fait aux tribus ces envois effroyables, il les précede à Maspha, déchire ses vêtemens, couvre sa tête de cendres, se prosterne à mesure qu'ils arrivent et réclame à grands cris la justice du Dieu d'Israël.

CHANT TROISIEME.

Cependant vous eussiez vu tout le peuple de Dieu s'émouvoir, s'assembler, sortir de ses demeures, accourir de toutes les tribus à Maspha devant le Seigneur, comme un nombreux essaim d'abeilles se rassemble en bourdonnant autour de leur roi. Ils vinrent tous, ils vinrent de toutes parts, de tous les cantons, tous d'accord comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Beersabée, et depuis Galaad jusqu'à Maspha.

Alors le lévite, s'étant présenté dans un appareil lugubre, fut interrogé par les anciens devant l'assemblée sur le meurtre de la jeune fille, et il leur parla ainsi : « Je « suis entré dans Gabaa ville de Benjamin « avec ma femme pour y passer la nuit ; « et les gens du pays ont entouré la mai- « son où j'étois logé, voulant m'outrager « et me faire périr. J'ai été forcé de livrer « ma femme à leur débauche, et elle est « morte en sortant de leurs mains. Alors

« j'ai pris son corps, je l'ai mis en pieces,
« et je vous les ai envoyées à chacun dans
« vos limites. Peuple du Seigneur, j'ai dit
« la vérité ; faites ce qui vous semblera
« juste devant le Très-Haut. »

A l'instant il s'éleva dans tout Israël un seul cri, mais éclatant, mais unanime : Que le sang de la jeune femme retombe sur ses meurtriers ! Vive l'Éternel ! Nous ne rentrerons point dans nos demeures et nul de nous ne retournera sous son toit que Gabaa ne soit exterminé. Alors le lévite s'écria d'une voix forte : Béni soit Israël qui punit l'infamie et venge le sang innocent ! Fille de Bethléem, je te porte une bonne nouvelle ; ta mémoire ne restera point sans honneur. En disant ces mots, il tomba sur sa face, et mourut. Son corps fut honoré de funérailles publiques. Les membres de la jeune femme furent rassemblés et mis dans le même sépulcre, et tout Israël pleura sur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencerent par un serment solemnel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Ensuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux

portant armes, et l'on choisit dix de cent, cent de mille, et mille de dix mille, la dixieme partie du peuple entier, dont on fit une armée de quarante mille hommes qui devoit agir contre Gabaa, tandis qu'un pareil nombre étoit chargé des convois de munitions et de vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Ensuite le peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur, en disant : Quelle tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin ? Et le Seigneur répondit : C'est le sang de Juda qui crie vengeance; que Juda soit votre chef.

Mais, avant de tirer le glaive contre leurs freres, ils envoyerent à la tribu de Benjamin des hérauts, lesquels dirent aux Benjamites : Pourquoi cette horreur se trouve-t-elle au milieu de vous ? Livrez-nous ceux qui l'ont commise, afin qu'ils meurent, et que le mal soit ôté du sein d'Israël.

Les farouches enfans de Jémini, qui n'avoient pas ignoré l'assemblée de Maspha ni la résolution qu'on y avoit prise, s'étant préparés de leur côté, crurent que leur valeur les dispensoit d'être justes. Ils

n'écouterent point l'exhortation de leurs freres, et, loin de leur accorder la satisfaction qu'ils leur devoient, ils sortirent en armes de toutes les villes de leurs partages, et accoururent à la défense de Gabaa sans se laisser effrayer par le nombre, et résolus de combattre seuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin se trouva de vingt-cinq mille hommes tirant l'épée, outre les habitans de Gabaa, au nombre de sept cents hommes bien aguerris, maniant les armes des deux mains avec la même adresse, et tous si excellens tireurs de fronde, qu'ils pouvoient atteindre un cheveu sans que la pierre déclinât de côté ni d'autre.

L'armée d'Israël s'étant assemblée, et ayant élu ses chefs, vint camper devant Gabaa, comptant emporter aisément cette place. Mais les Benjamites, étant sortis en bon ordre, l'attaquent, la rompent, la poursuivent avec furie : la terreur les précede, et la mort les suit. On voyoit les forts d'Israël en déroute tomber par milliers sous leur épée, et les champs de Rama se couvrir de cadavres, comme les sables d'Elath

se couvrent des nuées de sauterelles qu'un vent brûlant apporte et tue en un jour. Vingt-deux mille hommes de l'armée d'Israël périrent dans ce combat. Mais leurs freres ne se découragerent point; et se fiant à leur force et à leur grand nombre encore plus qu'à la justice de leur cause, ils vinrent le lendemain se ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois, avant que de risquer un nouveau combat, ils étoient montés la veille devant le Seigneur, et pleurant jusqu'au soir en sa présence ils l'avoient consulté sur le sort de cette guerre. Mais il leur dit : Allez et combattez; votre devoir dépend-il de l'évènement ?

Comme ils marchoient donc vers Gabaa, les Benjamites firent une sortie par toutes les portes, et tombant sur eux avec plus de fureur que la veille, ils les défirent et les poursuivirent avec un tel acharnement, que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Israël. Alors tout le peuple vint derechef se prosterner et pleurer devant le Seigneur, et jeûnant jusqu'au soir, ils offrirent des obla-

tions et des sacrifices : Dieu d'Abraham, disoient-ils en gémissant, ton peuple, épargné tant de fois dans ta juste colere, périra-t-il pour vouloir ôter le mal de son sein? Puis, s'étant présentés devant l'arche redoutable, et consultant derechef le Seigneur par la bouche de Phinées fils d'Eléazar, ils lui dirent : Marcherons-nous encore contre nos freres, ou laisserons-nous en paix Benjamin? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre : Marchez, et ne vous fiez plus en votre nombre, mais au Seigneur qui donne et ôte le courage comme il lui plaît : demain je livrerai Benjamin entre vos mains.

A l'instant ils sentent déja dans leurs cœurs l'effet de cette promesse. Une valeur froide et sûre, succédant à leur brutale impétuosité, les éclaire et les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat, et ne s'y présentent plus en forcenés, mais en hommes sages et braves qui savent vaincre sans fureur et mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derriere le côteau de Gabaa et se rangent en bataille avec le reste de leur armée; ils attirent loin de la

ville les Benjamites, qui, sur leurs premiers succès, pleins d'une confiance trompeuse sortent plutôt pour les tuer que pour les combattre : ils poursuivent avec impétuosité l'armée, qui cede et recule à dessein devant eux; ils arrivent après elle jusqu'où se joignent les chemins de Béthel et de Gabaa, et crient en s'animant au carnage, Ils tombent devant nous comme les premieres fois. Aveugles, qui, dans l'éblouissement d'un vain succès, ne voient pas l'ange de la vengeance qui vole déja sur leurs rangs armé du glaive exterminateur!

Cependant le corps de troupes caché derriere le côteau sort de son embuscade en bon ordre, au nombre de dix mille hommes, et s'étendant autour de la ville, l'attaque, la force, en passe tous les habitans au fil de l'épée; puis élevant une grande fumée, il donne à l'armée le signal convenu, tandis que le Benjamite acharné s'excite à poursuivre sa victoire.

Mais les forts d'Israël, ayant apperçu le signal, firent face à l'ennemi en Bahal-Tamar. Les Benjamites, surpris de voir

les bataillons d'Israël se former, se développer, s'étendre, fondre sur eux, commencerent à perdre courage; et tournant le dos, ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le désastre de Gabaa. Alors, frappés de terreur à leur tour, ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints; et fuyant en déroute vers le désert, ils furent environnés, poursuivis, tués, foulés aux pieds, tandis que divers détachemens entrant dans les villes, y mettoient à mort chacun dans son habitation.

En ce jour de colere et de meurtre, presque toute la tribu de Benjamin, au nombre de vingt-six mille hommes, périt sous l'épée d'Israël; savoir, dix-huit mille hommes, dans leur premiere retraite depuis Menuha jusqu'à l'est du côteau, cinq mille dans la déroute vers le désert, deux mille qu'on atteignit près de Guidhon, et le reste dans les places qui furent brûlées, et dont tous les habitans, hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, jusqu'aux bêtes, furent mis à mort sans qu'on fît grace à aucun: en sorte que ce beau pays, au-

paravant si vivant, si peuplé, si fertile, et maintenant moissonné par la flamme et par le fer, n'offroit plus qu'une affreuse solitude couverte de cendres et d'ossemens.

Six cents hommes seulement, dernier reste de cette malheureuse tribu, échapperent au glaive d'Israël, et se réfugierent au rocher de Rhimmon, où ils resterent cachés quatre mois, pleurant trop tard le forfait de leurs freres et la misere où ils les avoient réduits.

Mais les tribus victorieuses, voyant le sang qu'elles avoient versé, sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint, et se rassemblant devant la maison du Dieu fort, éleva un autel sur lequel il lui rendit ses hommages, lui offrant des holocaustes et des actions de graces; puis, élevant sa voix, il pleura; il pleura sa victoire après avoir pleuré sa défaite. Dieu d'Abrabam, s'écrioient-ils dans leur affliction, ah! où sont tes promesses? et comment ce mal est-il arrivé à ton peuple qu'une tribu soit éteinte en Israël? Malheureux humains, qui ne savez ce qui vous est

bon, vous avez beau vouloir sanctifier vos passions, elles vous punissent toujours des excès qu'elles vous font commettre, et c'est en exauçant vos vœux injustes que le ciel vous les fait expier.

CHANT QUATRIEME.

Après avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colere, les enfans d'Israël y chercherent quelque remede qui pût rétablir en son entier la race de Jacob mutilée. Emus de compassion pour les six cents hommes réfugiés au rocher de Rhimmon, ils dirent, Que ferons-nous pour conserver ce dernier et précieux reste d'une de nos tribus presque éteinte ? Car ils avoient juré par le Seigneur, disant, si jamais aucun d'entre nous donne sa fille au fils d'un enfant de Jémini et mêle son sang au sang de Benjamin! Alors, pour éluder un serment si cruel, méditant de nouveaux carnages, ils firent le dénombrement de l'armée, pour voir si, malgré l'engagement solemnel, quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre; et il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manassé, regardant moins à la punition du crime qu'à l'effusion du sang fraternel, s'étoit refusée à des vengeances plus atroces que

le forfait, sans considérer que le parjure et la désertion de la cause commune sont pires que la cruauté. Hélas ! la mort, la mort barbare fut le prix de leur injuste pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Israël reçurent et exécuterent cet ordre effroyable : Allez, exterminez Jabès de Galaad et tous ses habitans, hommes, femmes, enfans, excepté les seules filles vierges que vous amenerez au camp, afin qu'elles soient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainsi pour réparer la désolation de tant de meurtres, ce peuple farouche en commit de plus grands : semblable en sa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embrasées, lesquels, tombés à terre après leur premier effet, se relevent avec une impétuosité nouvelle, et, dans leurs bonds inattendus, renversent et détruisent des rangs entiers.

Pendant cette exécution funeste, Israël envoya des paroles de paix aux six cents de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimmon ; et ils revinrent parmi leurs freres. Leur retour ne fut point un retour de joie ; ils avoient la contenance abattue et les yeux baissés ; la honte et le remords couvroient

leurs

leurs visages : et tout Israël consterné poussa des lamentations en voyant ces tristes restes d'une de ses tribus bénites, de laquelle Jacob avoit dit : « Benjamin est un loup dé-
« vorant ; au matin il déchirera sa proie,
« et le soir il partagera le butin. »

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour, et qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient, il ne s'en trouva que quatre cents, et on les donna à autant de Benjamites, comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles noces pour de jeunes vierges timides dont on vient d'égorger les freres, les peres, les meres devant leurs yeux, et qui reçoivent des liens d'attachement et d'amour par des mains dégouttantes du sang de leurs proches! Sexe toujours esclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, et qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être qu'en le laissant égal à lui !

Malgré ce terrible expédient, il restoit deux cents hommes à pourvoir ; et ce peuple cruel dans sa pitié même, et à qui le sang de ses freres coûtoit si peu, songeoit peut-être à faire pour eux de nouvelles veuves,

lorsqu'un vieillard de Lébona parlant aux anciens leur dit : Hommes israélites, écoutez l'avis d'un de vos freres. Quand vos mains se lasseront-elles du meurtre des innocens ? Voici les jours de la solemnité de l'Eternel en Silo. Dites ainsi aux enfans de Benjamin : Allez, et mettez des embûches aux vignes ; puis quand vous verrez que les filles de Silo sortiront pour danser avec des flûtes, alors vous les envelopperez ; et ravissant chacun sa femme, vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin.

Et quand les peres ou les freres des jeunes filles viendront se plaindre à nous, nous leur dirons : Ayez pitié d'eux pour l'amour de nous et de vous-mêmes qui êtes leurs freres ; puisque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre et ne pouvant leur donner nos filles contre le serment, nous serons coupables de leur perte si nous les laissons périr sans descendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainsi qu'il leur fut dit ; et lorsque les jeunes filles sortirent de Silo pour danser, ils s'élancerent et les environnerent. La craintive troupe fuit, se disperse ; la terreur succede à leur

innocente gaieté ; chacune appelle à grands cris ses compagnes, et court de toutes ses forces ; les ceps déchirent leurs voiles, la terre est jonchée de leurs parures, la course anime leur teint et l'ardeur des ravisseurs. Jeunes beautés, où courez-vous ? En fuyant l'oppresseur qui vous poursuit vous tombez dans des bras qui vous enchaînent. Chacun ravit la sienne, et s'efforçant de l'appaiser, l'effraie encore plus par ses caresses que par sa violence. Au tumulte qui s'éleve, aux cris qui se font entendre au loin, tout le peuple accourt: les peres et meres écartent la foule et veulent dégager leurs filles ; les ravisseurs autorisés défendent leur proie. Enfin les anciens font entendre leur voix ; et le peuple, ému de compassion pour les Benjamites, s'intéresse en leur faveur.

Mais les peres, indignés de l'outrage fait à leurs filles, ne cessoient point leurs clameurs. Quoi ! s'écrioient-ils avec véhémence, des filles d'Israël seront-elles asservies et traitées en esclaves sous les yeux du Seigneur ? Benjamin nous sera-t-il comme le Moabite et l'Iduméen ? Où est la liberté du peuple de Dieu ? Partagée entre la justice et

la pitié, l'assemblée prononce enfin que les captives seront remises en liberté et décideront elles-mêmes de leur sort. Les ravisseurs, forcés de céder à ce jugement, les relâchent à regret, et tâchent de substituer à la force des moyens plus puissans sur leurs jeunes cœurs. Aussitôt elles s'échappent et fuient toutes ensemble. Ils les suivent, leur tendent les bras, et leur crient: Filles de Silo, serez-vous plus heureuses avec d'autres? les restes de Benjamin sont ils indignes de vous fléchir? Mais plusieurs d'entre elles, déja liées par des attachemens secrets, palpitoient d'aise d'échapper à leurs ravisseurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de sa mere qu'elle voit accourir, jette furtivement les yeux sur le jeune Elmacin auquel elle étoit promise, et qui venoit plein de douleur et de rage la dégager au prix de son sang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie et ne peut parler; la course et l'émotion l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite apperçoit ce transport, ce coup-d'œil; il devine tout, il gémit, et prêt à se retirer, il voit arriver le pere d'Axa.

C'étoit le même vieillard auteur du con-

seil donné aux Benjamites. Il avoit choisi lui-même Elmacin pour son gendre, mais sa probité l'avoit empêché d'avertir sa fille du risque auquel il exposoit celles d'autrui.

Il arrive, et la prenant par la main : Axa, lui dit-il, tu connois mon cœur; j'aime Elmacin, il eût été la consolation de mes vieux jours, mais le salut de ton peuple et l'honneur de ton pere doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir, ma fille, et sauve-moi de l'opprobre parmi mes freres; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait. Axa baisse la tête et soupire sans répondre; mais enfin levant les yeux, elle rencontre ceux de son vénérable pere : ils ont plus dit que sa bouche. Elle prend son parti ; sa voix foible et tremblante prononce à peine dans un foible et dernier adieu le nom d'Elmacin, qu'elle n'ose regarder; et se retournant à l'instant demi-morte, elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance et fait signe de la main; puis élevant la voix : Ecoute, ô Axa, lui dit-il, mon vœu solemnel. Puisque je ne puis être à toi, je ne serai jamais à nulle autre:

le seul souvenir de nos jeunes ans que l'innocence et l'amour ont embellis me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête, jamais le vin n'a mouillé mes levres, mon corps est aussi pur que mon cœur: prêtres du Dieu vivant, je me voue à son service; recevez le nazaréen du Seigneur.

Aussitôt, comme par une inspiration subite, toutes les filles, entraînées par l'exemple d'Axa, imitent son sacrifice, et renonçant à leurs premieres amours se livrent aux Benjamites qui les suivoient. A ce touchant aspect il s'éleve un cri de joie au milieu du peuple. Vierges d'Ephraïm, par vous Benjamin va renaître! Béni soit le Dieu de nos peres! il est encore des vertus en Israël.

LETTRES

A SARA.

Jam nec spes animi credula mutui.
HOR.

AVERTISSEMENT.

On comprendra sans peine comment une espece de défi a pu faire écrire ces quatre lettres. On demandoit si un amant d'un demi-siecle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a semblé qu'on pouvoit se laisser surprendre à tout âge; qu'un barbon pouvoit même écrire jusqu'à quatre lettres d'amour, et intéresser encore les honnêtes gens, mais qu'il ne pouvoit aller jusqu'à six sans se déshonorer. Je n'ai pas besoin de dire ici mes raisons, on peut les sentir en lisant ces lettres : après leur lecture on en jugera.

LETTRES A SARA.

PREMIERE LETTRE.

Tu lis dans mon cœur, jeune Sara; tu m'as pénétré; je le sais, je le sens. Cent fois le jour ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. A ton air satisfait, à tes cruelles bontés, à tes méprisantes agaceries, je vois que tu jouis en secret de ma misere: tu t'applaudis avec un souris moqueur du désespoir où tu plonges un malheureux, pour qui l'amour n'est plus qu'un opprobre. Tu te trompes, Sara; je suis à plaindre, mais je ne suis point à railler: je ne suis point digne de mépris, mais de pitié, parceque je ne m'en impose ni sur ma figure ni sur mon âge; qu'en aimant je me sens indigne de plaire, et que la fatale illusion qui m'égare m'empêche de te voir telle que tu es, sans m'empêcher de me voir tel que je suis. Tu peux m'abuser sur tout, hor-

mis sur moi-même: tu peux me persuader tout au monde, excepté que tu puisses partager mes feux insensés. C'est le pire de mes supplices de me voir comme tu me vois ; tes trompeuses caresses ne sont pour moi qu'une humiliation de plus, et j'aime avec la certitude affreuse de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien, oui, je t'adôre; oui, je brûle pour toi de la plus cruelle des passions. Mais tente, si tu l'oses, de m'enchaîner à ton char comme un soupirant à cheveux gris, comme un amant barbon qui veut faire l'agréable, et, dans son extravagant délire, s'imagine avoir des droits sur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire, ô Sara, ne t'en flatte pas : tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuser avec le jargon de la galanterie, ou t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs, mais ils sont moins d'amour que de rage. Ris, si tu veux, de ma foiblesse ; tu ne riras pas au moins de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma passion, parceque l'humiliation est toujours cruelle, et que le dédain est dur à supporter; mais ma passion, toute folle qu'elle est,

n'est point emportée; elle est à la fois vive et douce comme toi. Privé de tout espoir, je suis mort au bonheur et ne vis que de ta vie. Tes plaisirs sont mes seuls plaisirs; je ne puis avoir d'autres jouissances que les tiennes, ni former d'autres vœux que tes vœux. J'aimerois mon rival même si tu l'aimois; si tu ne l'aimois pas, je voudrois qu'il pût mériter ton amour, qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus dignement et te rendre plus heureuse. C'est le seul desir permis à quiconque ose aimer sans être aimable. Aime et sois aimée, ô Sara. Vis contente, et je mourrai content.

SECONDE LETTRE.

Puisque je vous ai écrit, je veux vous écrire encore. Ma premiere faute en attire une autre: mais je saurai m'arrêter, soyez-en sûre; et c'est la maniere dont vous m'avez traité durant mon délire qui décidera de mes sentimens à votre égard quand j'en serai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre : vous mentez; je

le sais, vous l'avez lue. Oui, vous mentez sans me rien dire, par l'air égal avec lequel vous croyez m'en imposer : si vous êtes la même qu'auparavant, c'est parceque vous avez été toujours fausse ; et la simplicité que vous affectez avec moi me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter ; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds : vous voulez me rendre aussi ridicule que je peux l'être; vous voulez me donner en spectacle à vous-même, peut-être à d'autres; et vous ne vous croyez pas assez triomphante, si je ne suis déshonoré.

Je vois tout cela, fille artificieuse, dans cette feinte modestie par laquelle vous espérez m'en imposer, dans cette feinte égalité par laquelle vous semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute en paroissant vous-même n'en rien savoir. Encore une fois, vous avez lu ma lettre; je le sais, je l'ai vu. Je vous ai vue, quand j'entrois dans votre chambre, poser précipitamment le livre où je l'avois mise; je vous ai vue rougir et marquer un moment de trouble. Trouble

séducteur et cruel, qui peut-être est encore un de vos pieges, et qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aspect qui m'agite encore! Cent fois en un instant, prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuse, que de combats, que d'efforts pour me retenir! Je sortis pourtant, je sortis palpitant de joie d'échapper à l'indigne bassesse que j'allois faire. Ce seul moment me venge de tes outrages. Sois moins fiere, ô Sara, d'un penchant que je peux vaincre, puisqu'une fois en ma vie j'ai déja triomphé de toi.

Infortuné! j'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi, ne fût-ce que pour me tyranniser! Mais daigner tyranniser un amant grison seroit lui faire trop d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence; ton dédain fait toute ta coquetterie; tu me désoles sans songer à moi. Je suis malheureux jusqu'à ne pouvoir t'occuper au moins à mes ridicules, et tu méprises ma folie jusqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, et tu l'as

oubliée : tu ne m'as point parlé de mes maux parceque tu n'y songeois plus. Quoi! je suis donc nul pour toi? Mes fureurs, mes tourmens, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention? Ah! où est cette douceur que tes yeux promettent? où est ce sentiment si tendre qui paroît les animer?...... Barbare!...... insensible à mon état tu dois l'être à tout sentiment honnête. Ta figure promet une ame; elle ment, tu n'as que de la férocité..... Ah! Sara, j'aurois attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misere.

TROISIEME LETTRE.

Enfin, rien ne manque plus à ma honte, et je suis aussi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes résolutions, ma constance? Je serois moins avili si j'avois moins résisté. Qui? moi! j'ai fait l'amour en jeune homme? j'ai passé deux heures aux genoux d'une enfant? j'ai versé sur ses mains des torrens de larmes? j'ai souffert qu'elle

me consolât, qu'elle me plaignît, qu'elle essuyât mes yeux ternis par les ans? j'ai reçu d'elle des leçons de raison, de courage? J'ai bien profité de ma longue expérience et de mes tristes réflexions! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante! Ah! je n'ai donc vécu que pour me déshonorer! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des sentimens plus honnêtes! mais non, je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inspires, dans le délire où tu me plonges, dans l'abaissement où tu m'as réduit. Quand je m'imagine à mon âge à genoux devant toi, tout mon cœur se souleve et s'irrite; mais il s'oublie et se perd dans les ravissemens que j'y ai sentis. Ah! je ne me voyois pas alors; je ne voyois que toi, fille adorée : tes charmes, tes sentimens, tes discours remplissoient, formoient tout mon être : j'étois jeune de ta jeunesse, sage de ta raison, vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriser celui que tu honorois de ton estime? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeler ton ami? Hélas! cette tendresse de pere que tu me demandois d'un ton si tou-

chant, ce nom de fille que tu voulois recevoir de moi, me faisoient bientôt rentrer en moi-même : tes propos si tendres, tes caresses si pures, m'enchantoient et me déchiroient, des pleurs d'amour et de rage couloient de mes yeux. Je sentois que je n'étois heureux que par ma misere, et que, si j'eusse été plus digne de plaire, je n'aurois pas été si bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendrissement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour, je le sais, mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux! j'ai senti tomber sur ma joue une de tes larmes! O cette larme, quel embrasement dévorant elle a causé! Et je ne serois pas le plus heureux des hommes? Ah! combien je le suis au-dessus de ma plus orgueilleuse attente!

Oui, que ces deux heures reviennent sans cesse, qu'elles remplissent de leur retour ou de leur souvenir le reste de ma vie! Eh! qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai senti dans cette attitude? J'étois humilié, j'étois insensé, j'étois ridicule; mais j'étois heureux, et j'ai goûté dans ce court espace

plus

plus de plaisirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui, Sara, oui, charmante Sara, j'ai perdu tout repentir, toute honte; je ne me souviens plus de moi; je ne sens que le feu qui me dévore; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe ce que je peux paroître aux autres? j'ai pour toi le cœur d'un jeune homme, et cela me suffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ses glaces, son sein n'est pas moins embrasé.

QUATRIEME LETTRE.

Quoi! c'étoit vous que je redoutois? c'étoit vous que je rougissois d'aimer? O Sara, fille adorable, ame plus belle que ta figure! si je m'estime désormais quelque chose, c'est d'avoir un cœur fait pour sentir tout ton prix. Oui, sans doute, je rougis de l'amour que j'avois pour toi, mais c'est parcequ'il étoit trop rampant, trop languissant, trop foible, trop peu digne de son objet. Il y a six mois que mes yeux et mon cœur dévorent tes charmes,

il y a six mois que tu m'occupes seule et que je ne vis que pour toi ; mais ce n'est que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois et que des discours dignes du ciel sortoient de ta bouche, je croyois voir changer tes traits, ton air, ton port, ta figure; je ne sais quel feu surnaturel luisoit dans tes yeux, des rayons de lumiere sembloient t'entourer. Ah! Sara, si réellement tu n'es pas une mortelle, si tu es l'ange envoyé du ciel pour ramener un cœur qui s'égare, dis-le moi; peut-être il est temps encore. Ne laisse plus profaner ton image par des desirs formés malgré moi. Hélas! si je m'abuse dans mes vœux, dans mes transports, dans mes téméraires hommages, guéris-moi d'une erreur qui t'offense; apprends-moi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez subjugué, Sara, de toutes les manieres; et si vous me faites aimer ma folie, vous me la faites cruellement sentir. Quand je compare votre conduite à la mienne, je trouve un sage dans une jeune fille, et je ne sens en moi qu'un vieux enfant. Votre douceur, si pleine de dignité, de raison, de bienséance, m'a

dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus sévere ; elle m'a fait plus rougir de moi que n'eussent fait vos reproches ; et l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos discours m'a fait aisément connoître que je n'aurois pas dû vous exposer à me les tenir deux fois. Je vous entends, Sara, et j'espere vous prouver aussi que si je ne suis pas digne de vous plaire par mon amour, je le suis par les sentimens qui l'accompagnent. Mon égarement sera aussi court qu'il a été grand ; vous me l'avez montré, cela suffit ; j'en saurai sortir, soyez-en sûre : quelque aliéné que je puisse être, si j'en avois vu toute l'étendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des censures vous ne m'avez donné que des avis, et vous avez bien voulu ne me voir que foible lorsque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit, je sais me le dire ; je sais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné ; et si j'ai pu faire une bassesse sans la connoître, je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'est moins mon âge que le vôtre qui

me rend coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me montroient que ma honte et me cachoient vos dangers. Hélas! quels dangers! Je n'étois pas assez vain pour en supposer : je n'imaginois pas pouvoir tendre un piege à votre innocence ; et si vous eussiez été moins vertueuse, j'étois un suborneur sans en rien savoir.

O Sara! ta vertu est à des épreuves plus dangereuses et tes charmes ont mieux à choisir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes ; sa voix me parle et je le suivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs! Que ne les puis-je oublier moi-même! Mais non, je le sens, j'en ai pour la vie, et le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'est mon sort de brûler jusqu'à mon dernier soupir d'un feu que rien ne peut éteindre, et auquel chaque jour ôte un degré d'espérance et en ajoute un de déraison. Voilà ce qui ne dépend pas de moi ; mais voici, Sara, ce qui en dépend : Je vous donne ma foi d'homme qui ne la faussa

jamais, que je ne vous reparlerai de mes jours de cette passion ridicule et malheureuse, que j'ai pu peut-être empêcher de naître, mais que je ne puis étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai pas, j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impose à mes yeux le même silence qu'à ma bouche : mais de grace imposez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce triste secret. Je suis à l'épreuve de tout, hors de vos regards : vous savez trop combien il vous est aisé de me rendre parjure. Un triomphe si sûr pour vous et si flétrissant pour moi pourroit-il flatter votre belle ame? Non, divine Sara, ne profane pas le temple où tu es adorée, et laisse au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le malheureux secret qui m'est échappé; il est trop tard, il faut qu'il vous reste, et il est si peu intéressant pour vous, qu'il seroit bientôt oublié si l'aveu ne s'en renouveloit sans cesse. Ah! je serois trop à plaindre dans ma misere si jamais je ne pouvois me dire que vous la plaignez, et

vous devez d'autant plus la plaindre que vous n'aurez jamais à m'en consoler. Vous me verrez toujours tel que je dois être, mais connoissez-moi toujours tel que je suis : vous n'aurez plus à censurer mes discours, mais souffrez mes lettres ; c'est tout ce que je vous demande. Je n'approcherai de vous que comme d'une divinité devant laquelle on impose silence à ses passions. Vos vertus suspendront l'effet de vos charmes ; votre présence purifiera mon cœur : je ne craindrai point d'être un séducteur en ne vous disant rien qu'il ne vous convienne d'entendre ; je cesserai de me croire ridicule quand vous ne me verrez jamais tel ; et je voudrai n'être plus coupable quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

Mes lettres ? Non. Je ne dois pas même desirer de vous écrire, et vous ne devez le souffrir jamais : je vous estimerois moins si vous en étiez capable. Sara, je te donne cette arme pour t'en servir contre moi. Tu peux être dépositaire de mon fatal secret, tu n'en peux être la confidente. C'est assez pour moi que tu le saches, ce seroit

trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai : qu'aurois-je de plus à te dire ? Bannis-moi, méprise-moi désormais, si tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choisi. Sans pouvoir te fuir je te dis adieu pour la vie. Ce sacrifice étoit le dernier qui me restoit à te faire ; c'étoit le seul qui fût digne de tes vertus et de mon cœur.

Fin du dix-septieme volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce volume.

Fin de la table du dix-septieme volume.



